

HONORÉ DE BALZAC



ROMANS DE JEUNESSE

XXXIV

La Dernière Fée

Préface et notes de Roland Chollet

Distribué par le
Cercle du Bibliophile

*Illustrations reproduites de la première édition illustrée
des œuvres complètes de Balzac
réalisée en 1855, à Paris,
par les Editions Marescq & Cie*

La Dernière Fée

Pour toute la période comprise entre l'annonce du Centenaire *dans la* Bibliographie de la France, *le 16 novembre 1822, et celle de* La Dernière Fée, *le 31 mai de l'année suivante, une seule lettre de l'écrivain a été conservée*. Nous pénétrons dans les années obscures de Saint-Aubin.*

Début novembre, les Balzac se sont installés 7, rue du Roi-Doré, au Marais. C'est à cette adresse que, le 24 janvier, le Théâtre de la Gaîté, après l'avoir refusé, renvoie Le Nègre *à son auteur**; c'est là qu'une semaine plus tard mourra la grand-mère Sallambier qui avait servi de boîte aux lettres à Honoré et à Mme de Berny pendant l'exil de Bayeux; c'est là aussi que viendra mourir Laurence.*

Un regain d'ambitions dramatiques explique peut-être le ralentissement de l'activité du romancier après

* Le billet sans date à Thomassy, dont nous parlons plus bas (*Correspondance*, Garnier, 1960, t. I, p. 218).

** Voir tome XXVI de notre édition; l'œuvre a été vraisemblablement rédigée en novembre ou décembre 1822.

la publication de ses deux grandes œuvres chez Pollet. Il n'est que d'avoir parcouru les premiers contrats de Balzac avec les marchands de romans pour deviner quels espoirs il fondait sur ses chimères dramatiques. Sinon le succès ou la gloire, un succès au Boulevard représenterait pour lui l'affranchissement de la tutelle familiale, qui commence visiblement à lui peser. Le 1er novembre, il a signé avec son père un traité pour sa pension: cent francs par mois, nourri, logé (ni chauffé, ni blanchi!). N'accusons pas de ladrerie le vieux Bernard-François, homme généreux qui n'hésite pas, contre toute la famille liguée (Honoré compris), à risquer sa signature pour sauver Laurence de l'abîme où l'a plongée l'indigne Montzaigle. Non, c'est Honoré qui a voulu garder les coudées franches, car la littérature, que cela plaise ou non, est désormais son « état ».*

Le mélodrame ne lui réussissant pas mieux que le genre noble trois ans auparavant, Le Nègre *éconduit rejoindra* Cromwell *dans une obscurité dont le tirera, un siècle plus tard, le soleil pâle des publications posthumes. Il fallait donc en revenir au roman. A lire le dénouement typiquement balzacien de* L'Anonyme ou ni Père ni Mère, *paru en mai 1823 sous la signature de Viellerglé seul, on ne peut guère douter que Balzac n'y ait mis la main. Des liens étroits continuaient donc à exister entre les deux coauteurs de* L'Héritière. *Mais Saint-Aubin ne se contente plus, comme Lord R'hoone, de creuser docilement ses sillons; il s'émancipe, il se dévergonde... L'agonie, la mort, la succession du cousin Malus, le déménagement de Villeparisis, la mort de la grand-mère, les malheurs de Laurence durent provoquer un certain relâchement de la surveillance maternelle, et Honoré en profita pour étendre ses relations. Il se lie intimement avec un jeune juriste, Jean Thomassy; ce catholique convaincu essaiera de le détacher de la littérature commerciale, et bientôt même de l'amener à une véritable conversion. Toute différente est l'influence de Sautelet, lui aussi ami de Thomassy. Ce brillant avocat, qui deviendra éditeur et mettra fin d'un coup de pistolet, en 1830, à une brève vie passionnée, est introduit chez les libraires et dans quelques journaux. Est-ce lui qui donne à Balzac ses entrées au* Journal des Théâtres, *au* Courrier des Spectacles, *au* Miroir, *qui font une modeste place aux productions de Saint-Aubin? Il s'entremettra auprès du* Pilote *et du* Diable boiteux *pour activer la vente de* La Dernière Fée, *qui ne « marche » pas, et c'est à lui que Balzac demande le prix d'une loge aux Bouffes, dans l'intention sans doute de la partager entre amis. Balzac collabore-t-il dès cette époque à quelque petite feuille libérale? Aucun document probant ne permet à ce jour de l'affirmer.*

Si, comme on peut le croire, les premiers mois de 1823 furent pour la Dilecta et Balzac une période heureuse et fervente, ils avaient tout lieu de dire cependant, comme Mme de Berny dans une de ses indatables lettres: « Pourquoi faut-il chéri que si heureux par nous, *nous soyons si gênés par ce qui nous*

* *Correspondance,* tome I, page 210.

entoure? » ... Honoré s'employait donc à assurer son indépendance. En écrivant un roman, bien sûr.*

Pour la première fois depuis Jean-Louis, *les impératifs de la « littérature marchande » passent au second plan. Tant* La Dernière Fée, *qu'il compose tout en terminant* Wann-Chlore, *commencée plus d'une année auparavant, que le second* Falthurne**, *à qui pousseront, quelque dix ans plus tard, les ailes de* Séraphîta, *trahissent chez le jeune écrivain l'impatience d'être son propre maître. Ce n'est pas, à beaucoup près, qu'il répudie tous les modèles littéraires. Pierre Barbéris, qui a remarquablement exploré* La Dernière Fée***, *montre au contraire qu'à son habitude, et sans s'embarrasser d'excessifs scrupules, Saint-Aubin a pris son bien là où il le trouvait. Mais, sur un thème mis à la mode par une féerie d'Etienne:* Aladin ou la Lampe merveilleuse, *représentée soixante fois à l'Opéra en 1822, et par deux pièces parodiques jouées la même année:* La Petite Lampe merveilleuse, *de Scribe et Mellesville, au Gymnase dramatique, et* La Lampe merveilleuse, *de Merle et Carmouche, au Panorama dramatique, Saint-Aubin invente une histoire romanesque et poétique où laisser courir sa plume et sa fantaisie.*

* *Correspondance*, tome I, page 234.

** Publié avec l'autre *Falthurne* par Pierre Castex, Corti, 1950; c'est à cette édition que nous nous référerons.

*** *Les Mystères de la Dernière Fée, Année balzacienne*, 1964; *Aux sources de Balzac*, les Bibliophiles de l'Originale, 1965.

L'œuvre, deux volumes in-12 d'une typographie aérée (dix-huit lignes par page), est de loin le plus bref des romans de jeunesse achevés. Il n'existe aucun témoignage sur les circonstances de sa composition, hormis un billet sans date à Thomassy, dans lequel l'auteur se plaint que le premier volume aura douze feuilles, affirmation très obscure, d'ailleurs démentie par le texte imprimé.*

Très spontanée en apparence, La Dernière Fée *a exigé un travail de mise au point dont subsistent de rares vestiges dans les dossiers de la Collection Lovenjoul. Au lieu de commencer comme les contes de fées par: « Il était une fois », ce premier accord qui donne à l'œuvre entière sa tonalité, l'auteur avait attaqué, dans un style plus historique que poétique, par des considérations sur la province arriérée: « Il existe en France de petits villages tellement éloignés des villes, si bien retranchés dans les montagnes... »**, etc. Dès le premier mot, l'œuvre procède donc, non pas de l'entraînement de l'imagination, mais d'un choix lucide, qui prouve quelle haute idée Balzac se fait déjà du* métier. *De même, jusque dans le détail, la conscience des problèmes de technique fait partie intégrante de l'invention. Une page aussi bien venue, par exemple, que l'échange de lettres qui révèle au*

* Malgré l'ingénieuse arithmétique de P. Barbéris (*Aux Sources*, pp. 207-208); on s'étonne que l'auteur ait fait une telle erreur d'estimation. Rappelons que nous n'avons qu'une copie du billet à Thomassy, et qu'il y a peut-être eu erreur sur les chiffres.

** Publié par Pierre Castex (*Falthurne*, p. 149, note 2).

lecteur l'identité et le caractère de la fée des perles a failli être un banal exposé narratif dont on pourra lire quelques lignes sous une rature de Falthurne-Séraphîta: « [Histoire de la Fausse Duchesse — Histoire de la Duchesse de Sommerset — *Georges (...) duc de Sommerset était un jeune homme plein d'espoir...*] »*, *etc.*

Cette élaboration n'a laissé aucune trace dans les deux petits volumes nets et charmants, mais un peu fades, de la première édition. Il était une fois un chimiste, la version rose de Maïco ou du Centenaire... Chimiste, ou alchimiste, ou bien adepte raisonnable de la philosophie naturelle retiré à la campagne, content de sa chaumière, de ses fourneaux et de sa femme, laquelle lui donne en guise de fils un Antinoüs qu'on prénommera Abel. Fleur délicate sur laquelle veille un vieux jardinier idiot, hideux, Caliban au cœur tendre. Meurent le chimiste et sa chimiste, la lecture du Cabinet des Fées *tiendra lieu à Abel de l'univers qui commence à la haie de son jardin. A dix-huit ans, il ne doute pas, cet ange demeuré, que les fées et les enchanteurs ne soient prêts à descendre dans sa cheminée.*

A quelques pas de cette chaumière en plein ciel, le village et ses intrigues: le conte de fées a pour pendant une scène provinciale. Déguisée en fée des Perles, se laissant voler sa prétendue lampe magique, machinant toute une féerie extravagante, la duchesse de Sommerset, grande dame en mal d'aimer, arrachera sans peine Abel à la passion villageoise de Catherine, et convertira aux voluptés de l'amour et du luxe aristocratiques l'enfant de la nature. La petite paysanne aura la fin d'Ophélie.

* Collection Lovenjoul: A. 211, folio 15 recto.

L'impression du tome I n'était pas terminée, que l'auteur annonçait à son ami Thomassy: « dans la 2e édition j'ai un volume à rajouter pour faire trois », et trois jours avant la sortie de la première édition, l'imprimeur Bobée faisait sa déclaration pour une Dernière Fée *en trois volumes in-12. La composition commençait aussitôt; si cette édition semble n'avoir été mise en vente qu'en 1824 sous une couverture de Delongchamps, quelques exemplaires furent reliés d'emblée pour l'auteur ou ses intimes; on possède encore celui de Balzac, et il est bel et bien daté de 1823. Contrairement au tome I, où figurent les noms des éditeurs Barba, Hubert, Mondor et Bobée, les deux tomes suivants ne portent que celui de l'imprimeur: pour la première et dernière fois de sa vie, Balzac publiait à compte d'auteur. Il le confirmera lui-même bien des années plus tard, en 1849, dans une lettre à ses nièces Surville: « Hélas! j'ai cru que* La Dernière Fée *était le premier des livres, et une femme m'a aidé à imprimer les cinq cents exemplaires qui sont restés trois ans au fond d'un magasin. »* On en déduira qu'au bout de trois ans, vers 1826, Bobée et Delongchamps avaient fini par écouler le stock. Peut-être s'en fallut-il d'une centaine d'exemplaires, si nous interprétons correctement ces mots d'une lettre de*

* *Aux Sources*, pages 201-202.

Balzac à Latouche, en mai 1829, dans laquelle il lui reproche de négliger la vente de son Chouan: *« J'ai fait un jour une publication à mon compte, et j'y ai perdu bien de l'argent. Je n'ai même pas pu obtenir moi-même la vente d'un exemplaire, et sans avoir pu avoir une ligne d'annonces, mon imprimeur en a vendu cependant 400 exemplaires. »* *

La fin de la première version avait-elle subi les coupes sombres du libraire? On s'expliquerait ainsi, selon Pierre Barbéris, la hâte de Balzac à récrire son livre. Convenons que la lettre à Thomassy ne laisse rien percer de tels motifs. Pourquoi l'éditeur aurait-il préféré deux volumes quand les romans in-12 pour cabinets de lecture en avaient traditionnellement trois ou quatre? Si Balzac avait eu à se plaindre, aurait-il confié la deuxième édition à Bobée, imprimeur et coéditeur de la première? Le fait que Mme de Berny ait pris à sa charge les frais de cette impression brusquée autorise une autre hypothèse: le dénouement de La Dernière Fée *n'avait pas été celui qu'elle attendait; en repensant le personnage de la duchesse de Sommerset et la signification du livre, Honoré donnerait un nouveau gage d'amour à sa maîtresse, tandis qu'elle-même s'associerait symboliquement à l'entreprise.*

De La Dernière Fée *aux* Scènes de la Vie privée, *au petit conte drolatique intitulé* Dezesperance d'Amour, *au* Lys dans la Vallée, *et, par-delà la mort, jusqu'à l'ultime conclusion de* La Duchesse de Langeais, *la*

* *Correspondance*, tome I, page 398.

Dilecta reste présente et active au cœur de la création balzacienne. Honoré, nous l'avons montré à plusieurs reprises, a vécu la première année de sa première passion avec assez d'intense lucidité pour en nourrir toutes ses œuvres d'alors. A Clotilde de Lusignan, *qu'il achève au moment où Mme de Berny lui cède, il ajoute in extremis une dévote dédicace:* « A vous, votre très humble R'hoone »*; le printemps suivant, au verso du titre de* Falthurne-Séraphîta, *il inscrit: « A toi », mots qu'il efface aussitôt*. Entre ce* « A vous » *énigmatique et ce* « A toi » *plus secret encore, une année a passé. Une année pendant laquelle Mme de Berny a été tour à tour Mélanie et Mme de Rosann, Marianine et Mme de Ravendsi, la pureté du cœur, la femme experte, la fidélité ou l'adultère. Joseph, prête-nom de l'auteur, n'avait pas à choisir entre Mme de Rosann, qui était sa mère, et Mélanie, qui n'était pas sa sœur; en toutes deux il lui était permis d'aimer Mme de Berny. A la dépravation de Mme de Ravendsi, Tullius ne tardait pas à préférer la constance ingénue d'une petite montagnarde passionnée. Mais si, à toutes les séductions de la fortune et de la beauté, la duchesse de Sommerset joint le miracle d'un amour vrai, il n'y a plus à hésiter. Le dramaturge refusé au Théâtre de la Gaîté, le fils de famille confiné au Marais, le tâcheron des Hubert et des Pollet s'offre, au prix de la noyade de Catherine, la double réussite sentimentale et mondaine du naïf Abel.*

* Collection Lovenjoul: A. 211, folio 3 verso.

Mme de Berny aura mis le holà à ces vanités qui ne disaient pas leur nom. L'amour qu'elle offrait était d'une autre qualité que ce clinquant, et Catherine méritait réparation. Les allégories alambiquées de sa duchesse n'allaient-elles pas faire oublier à Honoré les terribles initiations sociales de Mme de Ravendsi ou de Mme de Rosann? Une maîtresse ombrageuse, qui prêchait pour sa paroisse, ramenait ainsi l'écrivain à l'essentiel: à la vérité.

La seconde édition enlève donc sa conquête à Mme de Sommerset pour la rendre à Catherine. Ce renversement du dénouement ne va pas sans de subtiles retouches au portrait de la duchesse. La charmante et cynique Mme de Stainville, qui se bornait à envier le bonheur de son amie, jette maintenant à la face de cette coquette, qu'elle aimera tout comme une autre, que force lui sera de « suivre le torrent », triste parole: n'a-t-elle pas déjà « furieusement peur du qu'en-dira-t-on »? La réponse de la duchesse, autre page nouvelle, est un modèle d'exhibitionnisme sentimental, qui évoque d'avance les passions égocentriques de Louise de Chaulieu. Les ironies de Mme de Stainville mettent fin à cet échange de mondanités aigres-douces. « Nous ne sommes plus dans un siècle où l'on meurt d'amour. »

Toute une destinée tient dans ce portrait plein d'ombres, et Saint-Aubin ne saurait congédier désormais ses personnages, comme dans la première édition, par quelques pieux souhaits de félicité: « Jusqu'à présent le bonheur le plus pur couronne chaque jour l'existence d'Abel, et ce bonheur sans nuages

durera sans doute. » Il préférera observer, dans la lumière d'une première « scène de la vie privée », la dégradation d'un couple sous l'action conjuguée du temps et de la société. Abel est beau, ignorant, ridicule; au bout de trois mois, voici cet enfant de la nature repu comme un bourgeois. L'amour n'est qu'une faible ressource contre la fatale déchéance d'une union mal assortie. Abreuvés d'humiliations faute de pouvoir cesser de s'aimer, l'un soupire après sa chaumière, et l'autre s'ennuie en musique avec un Italien.

Auprès de ce couple en perdition, il y avait place pour Catherine repêchée à point dans la Seine. Travestie en domestique, ange-femme qui veille sur Abel, elle s'en ressaisira quand le malentendu que tout prépare aura brisé l'union des époux. Mme de Berny, on va le voir, avait tout sujet de se réjouir du nouveau dénouement.

De clairvoyantes analyses de Pierre Barbéris ont parfaitement mis en évidence les promesses de La Dernière Fée, *dans sa seconde version surtout, celle qui sera retenue pour l'édition Souverain*. Il serait*

* La correspondance Mme de Stainville-Mme de Sommerset prélude aux *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*, ce roman épistolaire où s'affrontent aussi deux conceptions de l'amour et du mariage. Le conflit des conditions sociales dans le mariage sera étudié sous une même lumière dans *La Maison du Chat-qui-pelote*. Catherine chez sa rivale, c'est la première d'une série de scènes balzaciennes analogues, la dernière étant, dans *La Cousine Bette*, la visite d'Adeline à Josépha. La maison de Grandvani a quelques ressemblances singulières avec la chaumière de la femme Martin dans la *Scène de Village* (page absorbée par *Le Médecin de Campagne*), etc.

facile d'y montrer aussi la complexité croissante des structures romanesques, la multiplication des miroirs autour des thèmes; l'histoire de Catherine ne se reflète plus seulement dans l'idylle de Juliette et d'Antoine, mais passe par une série de variations obsédantes: l'épisode de la fée de la Danse, le spectacle qui rappelle à Abel la paysanne morte d'amour, le récit de Catherine elle-même enfin quand elle se déguise en Justin. On pourrait encore grouper par leurs affinités les images ou les situations balzaciennes de ce début 1823, et chercher à distinguer les signes d'obscures convergences. L'invocation à la Muse romantique, au début de* Falthurne-Séraphîta, *s'accompagne de métaphores et de comparaisons qui se retrouvent presque textuellement dans le sixième chapitre de* La Dernière Fée*: les étoiles* distillent *leur lumière ou leur lueur, des mélodies s'échappent ou semblent s'échapper des nuages, Abel réclame un génie léger comme un lutin, celui même qu'appelle dans les mêmes termes l'auteur de* Falthurne. *Un luth d'or répond à une harpe d'or, et c'est par l'âme que les sons qui sortent de l'âme sont entendus...***

Si les féeries de Saint-Aubin s'expliquaient en définitive par un stratagème assez invraisemblable de femme amoureuse, l'auteur de Falthurne-Séraphîta *ne laisse pas de croire à ses visions. Est-ce à dire que ces deux Balzac ne se connaissent pas, et qu'on a tort*

* Voir chapitres XII (fin), XVIII (début), XIX.

** *Falthurne*, pages 159 et 160; *La Dernière Fée* (première édition), tome I, pages 141, 154 et 171. Ces analogies se sont en partie effacées dans l'édition Souverain.

de les comparer? Le romancier n'invente pas seulement des images pour ses récits, mais aussi des récits pour mettre en œuvre les images qu'il porte en lui. Bien avant le retour des personnages dans La Comédie humaine, *il y a chez Balzac des images et des thèmes, des scènes, des situations qui reparaissent ou même se font jour simultanément. Entre œuvres contemporaines dans la production de l'auteur s'établissent en particulier de curieux échanges d'images, comme si les images devaient conserver en dehors de tout contexte un mystérieux pouvoir d'évocation ou d'incantation. C'est pourquoi, dans son ébauche de* Falthurne-Séraphîta, *l'écrivain note, pour l'appliquer aux anges peut-être, une phrase du roman de Saint-Aubin: « ils couraient dans le vide comme les feux errants d'un papier qui se consume* (Dern. Fée, 2e ch.) *»; cette comparaison se trouve en effet dans le portrait de Juliette, au chapitre VIII, dans un texte légèrement différent: « une lueur d'espoir erra sur son visage, et le modifia comme ces feux errants qui courent dans la cendre d'un papier qui se consume » *. On sait que Balzac rédige* La Dernière Fée *à l'époque où il termine* Wann-Chlore, *et que Catherine entre au service d'Abel sous les traits de Justin, comme Eugénie s'était glissée dans l'intimité de Landon. Il invente alors un nouveau lien, mais de* La Fée *à* Wann-Chlore *cette fois, dont témoigne cette mystérieuse note de travail: « L'image de la*

* Respectivement *Falthurne*, page 176; *La Dernière Fée* (première édition), tome II, page 18; nouveau remaniement de l'image dans Souverain (Edito, p. 136).

dernière fée au lit de mort de Wann. » On a ingénieusement supposé * *qu'il avait entrevu à cette occasion l'idée des personnages ou des symboles reparaissants. En réalité, il s'agissait une fois de plus de l'image obsédante destinée à resservir dans* Falthurne-Séraphîta *et qu'on trouve, légèrement remaniée, aisément reconnaissable toutefois, dans la scène de l'agonie de Wann: « la joie anima son visage et parut l'éclairer un moment, comme ces feux rapides qui se succèdent dans les débris d'un foyer mourant »* **.

A qui en douterait encore, de tels phénomènes apportent la preuve de la profonde unité d'inspiration de toute l'œuvre balzacienne. Unité et authenticité. Balzac a parfois voulu se vendre; pour un artiste, se vendre consiste d'abord à se mentir. Nous avons essayé de montrer dans ces préfaces que, R'hoone ou Saint-Aubin, Balzac n'y est jamais parvenu, et qu'il a toujours fini par se livrer lui-même. Imitait-il Sterne ou Pigault-Lebrun, l'oncle Barnabé héritait des réflexions de la rue Lesdiguières. Le grotesque docteur Trousse laissait échapper de prophétiques paroles. Joseph ou Tullius aimaient comme Honoré. Mais s'il s'est livré, c'est pieds et poings liés souvent. D'où la seconde édition de La Dernière Fée, *édition à compte d'auteur, à compte de maîtresse d'auteur, où,*

* *Aux Sources,* page 225.

** *Wann-Chlore,* Canel et Delongchamps, 1825, tome IV, page 239; dans la version primitive du passage, citée par P. Barbéris dans son livre (pp. 297-303), cette image n'a pas encore été introduite. Voilà peut-être un point de repère pour la datation du manuscrit. Dans l'édition Souverain (*Jane-la-Pâle*), cette image errante est chassée à nouveau...

moins tenu par les formules à la mode et les exigences des libraires, il peut s'expliquer à loisir sur sa manière d'aimer. Car, en même temps qu'il creuse lucidement la psychologie de Mme de Sommerset, le caractère d'Abel, si proche de l'auteur, de l'auteur tel qu'il se voit dans ses lettres à Mme de Berny, gagne à son tour en profondeur et en vérité par l'effet de cette loi, constante chez Balzac, qui veut que toute poussée nouvelle de l'œuvre provoque une poussée symétrique.

« Je vous aime!... déclare Abel à sa fée. J'ai presque honte de vous avouer que je vous aime tout à la fois moins et plus que ma mère (...) n'ayant que l'amour d'un père ou d'une mère pour pouvoir me rendre compte de ce que j'éprouve, il me semble que vous êtes pour moi une mère que j'aime d'amour. » * *Mme de Sommerset, même devenue la femme d'Abel, n'a qu'une passion, celle de se regarder aimer. Comment apaiserait-elle chez Abel une nostalgie aussi violemment enfantine, infantile, du sein maternel! Cette nostalgie a été celle d'Honoré. Elle semble s'être éloquemment exprimée dans l'invention des faux sortilèges de cette fausse fée et dans les images érotiques qui leur sont associées, nuits voluptueusement passives sous l'œil de la duchesse, qui vient folâtrer au réveil « avec une liberté moins amoureuse que maternelle », souterrains étrangement capitonnés où l'on est reçu par « une matière molle et flexible », qui vous conduisent à travers un chaud*

* *La Dernière Fée,* Edito, pages 205 et 206.

*labyrinthe à quelque salle ronde tendue d'étoffe rouge, à un boudoir dont les murs, « si c'étaient des murs », sont revêtus d'une « substance précieuse d'un blanc mat », et le plafond d'« une étoffe blanche comme la neige et plissée à mille plis » *. Retour à la source de toute vie, qui s'achève par un sommeil solitaire, aveugle et délicieux au creux d'un coussin emporté dans la nuit.*

De toute évidence, le dénouement de la première version, auquel ne manquait, pour faire pendant au: « Il était une fois » du début, que le : « et ils eurent beaucoup d'enfants » de la fin, cette conclusion s'accordait particulièrement mal au personnage d'Abel. Dans la version définitive, au contraire, Abel-Honoré trouve exactement la destinée qu'il réclamait. La passion sans sexe de Catherine, la « sœur d'amour » travestie, prépare le bel épilogue où Abel fou n'est plus qu'un être dépendant et malade, que Catherine empêche de se tuer, et qu'elle rappellera enfin à la vie par un don d'elle-même qui résume tous les amours.

Balzac aurait pu rester enfermé dans ses conflits d'enfant. L'amour incomparable de Mme de Berny

* *La Dernière Fée*, Edito, respectivement pages 201, 118, 122. Certes le roman frénétique a largement abusé des souterrains, bien avant Balzac; cependant ceux de R'hoone et de Saint-Aubin mériteraient peut-être une étude spéciale. De tous ces souterrains, le plus chargé d'images de régression infantile est sans conteste celui du *Centenaire [Le Sorcier]*, au bout duquel Marianine, après avoir atteint une pièce ronde tapissée d'étoffes précieuses, trouve aussi l'irrésistible sommeil sous « une immense cloche d'une substance diaphane ».

lui a permis de les dépasser quand il était encore temps, en lui rendant au centuple l'affection qui avait manqué à ses premières années. La Dilecta l'a mis une seconde fois au monde... Il faut lire en filigrane dans La Dernière Fée *le récit de cette expérience décisive, qui est aux sources mêmes de la création balzacienne.*

ROLAND CHOLLET

Note liminaire

La Dernière Fée est le seul roman de Saint-Aubin à avoir eu deux éditions avant celle de Souverain. Elles furent imprimées par Bobée en 1823, à peu de semaines d'intervalle, l'originale en deux volumes in-12, la suivante à compte d'auteur en trois volumes de même format. Nous avons étudié dans notre préface la signification des remaniements apportés par le romancier à la première version. Voici un tableau succinct des principales différences existant entre les deux premières éditions.

La première n'a que quinze chapitres; la seconde en a vingt. A une brève addition près au chapitre premier – un éloge de Sterne et une allusion à la fameuse pendule des Shandy – les onze premiers chapitres n'ont guère varié. Au douzième vient s'ajouter l'épisode final de la fée de la danse. Les dernières lignes du chapitre XII original, développées, forment le nouveau chapitre XIII. Le treizième primitif s'est scindé en deux parties: l'une donne naissance au nouveau chapitre XIV, qui s'achève par la description (ajoutée) du retour de Catherine au village; l'autre au nouveau chapitre XV, constitué par l'échange de lettres Mme de Stainville-Mme de Sommerset. Cette correspondance s'est beaucoup étoffée; le *post-scriptum* de la première lettre de Mme de Stainville triple de volume et annonce de loin le nouveau dénouement; en outre chaque personnage écrit deux lettres au lieu d'une. Avec le chapitre XVI, nous retrouvons le quatorzième de la première version, mais les dernières lignes introduisent, à l'aide d'un remaniement minime, une modification essentielle: si Abel et sa fée se marient encore, Bontemps et Catherine se fiancent seulement. De là le titre du chapitre suivant: *La noce de la ville et les fiançailles du hameau,* qui cor-

répond à l'ancien chapitre XV intitulé: *Les deux noces*. Aucune refonte de l'affabulation; à cette différence qu'Abel se rend aux Champs-Elysées, et non plus à Versailles, la scène finale de la noyade de Catherine est conservée. Seulement nous apprenons que c'est une fausse noyade... Le premier dénouement (le bonheur d'Abel et de sa femme) tombe, et le récit de repartir vers cette fin nouvelle que nous avons commentée dans la préface. Les chapitres XVIII, XIX et XX sont entièrement nouveaux.

C'est la seconde édition exclusivement que suit Souverain, non sans y apporter quelques correctifs importants et qui méritent d'être signalés. Il avait fallu un tour de passe-passe pour maintenir presque intégralement le dénouement primitif dans la seconde édition de 1823. Abel apercevait en effet par hasard, du haut de sa calèche, trois personnes penchées sur le cadavre de Catherine qu'on venait de retirer de la Seine; qu'elle ne fût pas morte vraiment, cela était d'une criante invraisemblance. Aussi, dans la version Souverain, Abel apprend-il la prétendue mort de Catherine par une lettre de Juliette, qu'il reçoit au moment de partir se promener en voiture aux Champs-Elysées. Le chapitre XVII s'achève sur cette péripétie.

Pour amener la crise du couple, Saint-Aubin fait intervenir le personnage de Cinthini, un musicien italien qui donnait son nom au chapitre XIX. En 1836, le héros se nomme Tambroni; c'est un conspirateur italien rentré de Suisse où il s'était exilé. Dans son livre sur les *Sources de Balzac* (pp. 354-355), Pierre Barbéris commente ainsi ce remaniement: « Il semble qu'en 1823, un héros italien dût être, nécessairement, soit un traître de mélodrame, soit un homme de poésie. Héritage du roman noir et du premier romantisme. En 1836, la poussée républicaine et nationale commençait à orienter autrement les curiosités, et Balzac enregistre ce fait nouveau. Un Italien apolitique en 1836 eût surpris. » Dans le dernier épisode du dernier chapitre, les propos d'Abel fou sont très différents et par le contenu et par la forme de ce qu'ils étaient en 1823. Alors, Abel se sentait poursuivi par la justice et laissait entendre dans son délire qu'il avait tué Cinthini. Saint-Aubin s'était efforcé d'observer le comportement d'un dément; Abel chantait un couplet où il était question d'enfer, et qui faisait rire les paysans témoins de la scène. On le voyait même s'accroupir « avec les signes du plus violent effroi derrière un buisson ». Ce trait qui fait vrai est ridicule dans une œuvre aussi peu réaliste et il ne pouvait guère être sauvé. Dans

Souverain, les gestes et les mots de la folie sont de meilleure compagnie, et le héros dit assez clairement que le rival qu'il a provoqué en duel l'a épargné.

Particulièrement intéressantes sont les corrections apportées au scénario du dénouement. Abel retrouvait la raison par hasard, un matin de printemps, tandis que Catherine, assise avec lui au bord d'un ruisseau, lui mouillait par jeu les cheveux! Il faut attendre Souverain pour assister à une guérison, non plus miraculeuse mais thérapeutique pour ainsi dire, de même inspiration que celle de Stéphanie dans *Adieu*, un choc d'images anciennes qui arrache Abel à son délire. Fin toute balzacienne, dans laquelle il est difficile de contester l'intervention du grand écrivain.

On pourrait relever en outre, entre la version Souverain et les éditions de 1823, les menues différences que nous avons déjà signalées dans les autres notes liminaires. Nous nous contenterons d'en donner quelques exemples significatifs.

La phrase a été parfois condensée, le plus souvent par souci d'efficacité et de clarté. Où nous lisons: « une ombre fugitive dégagée du poids du corps » (p. 197), la seconde édition ajoutait ces mièvres ornements: « ou la vapeur qui s'élève de la terre et qui emportée par le vent ressemble à un génie célébrant une danse joyeuse pleine de fougue et de grâce »... On a renoncé à quelques clichés: la fée de la Danse « avance timidement la main » (p. 198), non plus « ses innocentes mains ». Images ou expressions qui datent ont été extirpées; on dira « l'église » (p. 197) et non pas « le temple d'hyménée ». L'actualité d'hier ou d'avant-hier, qui échapperait au lecteur de 1836, est escamotée: c'est pourquoi Mme de Stainville fait vaguement allusion aux « modes nouvelles » (234), au lieu d'évoquer « les chapeaux à la Quiroga et les manteaux noirs bordés de velours rouge que nous portons comme les hommes ». Enfin une certaine pudibonderie du correcteur (ou de son époque) n'est peut-être pas étrangère à la disparition de l'allusion à Sterne et à *Tristram* dans la scène de la conception d'Abel (chapitre I).

La Dernière Fée

CHAPITRE PREMIER

Le chimiste

Il était une fois un chimiste et sa femme qui faisaient bon ménage et vivaient heureux. Le chimiste, toujours occupé, ses lunettes sur le nez, entretenait le feu de ses fourneaux et soufflait quelquefois pendant tout un jour avec un soufflet usé et noirci: il ne disait mot, et sa femme, assise dans le laboratoire, ne se plaignait ni de la fumée, ni de la vapeur du charbon, ni de l'odeur; elle parlait rarement, et son langage le plus ordinaire était l'aimable sourire qui venait errer sur ses lèvres charmantes, lorsque, fatigué de ses travaux, le chimiste s'avisait de jeter un regard sur sa femme chérie. Elle était bien belle et n'avait rien de désagréable dans sa personne; mais, comme ils passaient tous deux la journée entière dans leur laboratoire, qu'ils ne se regardaient pas souvent et qu'ils s'adoraient, ils ne pensaient guère à leur toilette, et l'on ne se serait pas aperçu de leur beauté au premier abord. Ce laboratoire qu'ils habitaient ressemblait assez à une cave. Les parois des murs auraient pu rendre trente quintaux de noir de fumée si l'on avait voulu les nettoyer. Les vitres

des fenêtres, à ogive et à petits carreaux retenus par des plombs, avaient conquis un veto sur le jour qu'elles ne laissaient presque plus passer, tant elles étaient empreintes de poussière. Au-dehors, une vigne joyeuse, qui tapissait le mur, avait jeté sur les fenêtres un réseau de sarments entrelacés. Le carreau, humide et toujours sale, offrait de singuliers accidents: çà et là l'on apercevait un rond ou un carré net comme une pièce qui sort de la Monnaie, parce qu'un objet de physique y avait séjourné pendant quelque temps. Des sillons tracés dans la poussière par le balai disaient combien de fois une main généreuse avait tenté de débrouiller ce chaos. Souvent on entendait la voix d'un cricri qui se réjouissait de n'être pas troublé dans son asile, et plus d'une souris trottait tranquillement dans ce séjour de l'innocence, de la paix et de la chimie, sans craindre les trébuchets provocateurs. Au milieu de cet amas de tables, de bouteilles et d'instruments, le chimiste, les cheveux couverts des débris blanchâtres de son charbon, penchait son visage sur une cornue, et la clarté du feu, rougissant tout ce qui l'entourait, venait mourir sur la femme du chimiste, qui, tour à tour, travaillait et regardait cet intérieur d'un air satisfait... La voûte noire, l'absence du soleil qui ne se montrait que par l'espace que la porte laissait entre elle et le sol, l'attirail chimique, un mari chimiste, tout cela ne plairait pas à tout le monde; mais, puisque le chimiste et sa femme se trouvaient heureux, personne ne doit les censurer, car on donnerait à penser que le bonheur tient à

un coup de balai, à la mort d'un cricri, à une toile d'araignée, ou à la queue d'une pauvre souris: le bonheur tient à bien autre chose.

Un matin de printemps, on avait ouvert une fenêtre; l'air pur circulait, et le soleil, envoyant dans le laboratoire un de ses plus beaux rayons, traçait une ligne brillante où volaient une multitude de petits atomes de poussière qui semblaient courir les uns après les autres, comme les essaims de mouches au-dessus des ruisseaux par une belle soirée d'été. Les pensées du chimiste étaient aussi nombreuses, aussi remuantes que les essaims, de manière que la douce influence de l'air leur donna une direction tout opposée à celle qui d'habitude les portait au cerveau. Le chimiste regarda donc sa femme. Elle était assise sur un fauteuil vermoulu et s'amusait à contempler pour la millième fois les estampes du *Cabinet des Fées*; son ingénuité était peinte sur sa figure; ses cheveux d'or pâle, arrangés à la vierge, ajoutaient une auréole d'innocence à ses yeux bleus sans malice. Elle devina que son mari la regardait et quitta son livre. Le chimiste réfléchit, pendant ce moment d'un silence expressif, que la jeune fille dont il n'avait fait jusqu'alors que l'amour de ses yeux et qu'une douce récréation pendant ses longs travaux, pouvait ne pas prendre autant d'intérêt que lui aux expériences et aux études qui l'absorbaient tout entier.

Depuis ce jour il entoura de soins cette jeune femme dont le bonheur lui était confié; il lui consacra souvent une heure entière dans la journée.

Au bout d'un an, tant de nobles sacrifices reçurent une douce récompense: la femme du chimiste mit au monde un enfant beau comme le jour.

Alors le laboratoire devint le théâtre de scènes plus touchantes et plus variées que celles dont nous venons de donner un court aperçu: la voûte noire retentit de cris enfantins, et le chimiste n'y trouva point à redire. Caliban, unique et vieux serviteur de la maison, quittant la bêche, accourait regarder par la fenêtre, tâchait de faire sourire sa figure horrible et de prendre une douce voix pour parler à l'enfant. Enfin, la femme du chimiste, toujours assise sur son fauteuil vermoulu, faisait sauter sur ses genoux le marmot, qu'elle couvrait de baisers aussitôt qu'il souriait. Elle excitait son rire, et, s'il cassait une fiole, le chimiste en riait sans se fâcher de la perte de ses élixirs. Enfin sa femme, cette jeune paysanne qu'il avait épousée pour sa naïveté et le peu d'étendue de ses connaissances, déployait toute son âme sur son enfant, devenait spirituelle pour tout ce qui le concernait; elle vivait du souffle de ce petit être, qui jouait sur son sein, et le bienheureux chimiste s'apercevait que la nature avait des creusets plus beaux que les siens et une méthode de combiner les mixtes bien supérieure à la sienne.

Ce chimiste était un des esprits les plus étonnants et les plus originaux que le feu du soleil ait jamais échauffés. Si les idées dépendent de la forme intérieure du cerveau, le sien devait avoir l'aspect bizarre de ces produits chimiques que les apothicaires exposent à la curiosité des passants, et qui



Le chimiste

présentent de si brillantes cristallisations. Depuis son jeune âge il n'avait vécu que pour les arts et ne s'était occupé que d'étudier les sciences naturelles avec ardeur: aussi avait-il acquis un savoir si profond et si solide sur la nature humaine, que d'abord il eut, comme on vient de le voir, un enfant, mais qu'ensuite il parvint à connaître si bien tous les ressorts physiques de notre machine, que par la seule inspection de l'œil il découvrait les symptômes, la marche et les causes d'une maladie, et rapidement le malade guérissait. Cette perfection de science ne regardait pas seulement le corps, elle s'appliquait à l'âme, et il discernait la cause de nos peines et de nos plaisirs, de nos passions et de nos vertus avec une telle supériorité que d'abord ils avaient atteint, lui et sa femme, la perfection du bonheur, qu'ensuite il savait tout d'un coup ce qui manquait à tel ou tel homme pour être heureux, et cela après l'avoir examiné pendant un instant, et pour peu qu'il tâtât le crâne, le pied, et palpât l'épine du dos, il disait ce que, dans telle situation sociale donnée, il devait faire et même dire.

Ce qui prouve son extrême sagesse et la supériorité de son esprit, c'est qu'ayant atteint le faîte de la science humaine, il vivait dans son laboratoire entre un cricri, une souris, Caliban, quelques araignées, sa femme et son enfant. Certes, le chimiste aurait pu aller à Paris où il aurait amassé un faisceau de gloire si gros qu'il y en aurait eu pour cent mille hommes; mais il avait réfléchi et vu:

Que, s'il guérissait tout le monde, tout le monde

viendrait à lui; qu'il n'y aurait plus eu de malades, partant plus de médecins, et qu'alors les médecins l'auraient invité à passer dans le troisième hémisphère;

Que, devinant tous les intérêts, il aurait accommodé tous les procès, et que, les avoués imitant les médecins, sa science lui ferait encore courir le danger de tomber dans les mains des procureurs, plus cruels que les médecins (car il tranchait la question);

Que si le gouvernement apprenait qu'il pouvait faire du diamant, on l'aurait enfermé comme l'âne de Peau-d'Ane, pour lui faire toujours faire du diamant, ou peut-être lui crèverait-on les yeux pour qu'il n'en fît pas, et dans ce cas il trouverait les gouvernements plus cruels que les médecins et que les procureurs;

Qu'enfin la perfectibilité de la raison humaine devenait la ruine de la société, qui ne subsiste que par les folies, les maladies, les niaiseries, les passions, les démangeaisons et les contributions de chacun. Alors il avait eu l'incroyable raison de comparer la gloire qu'il aurait acquise à la fumée de son fourneau, les richesses au charbon qui noircit les mains et dont la vapeur finit par tuer; et saisissant le dieu du bonheur par les oreilles, il tâchait de ne jamais le lâcher en ne sortant jamais de sa chaumière.

Ce fut ainsi qu'il simplifia son existence: pour se donner une occupation, il chercha à découvrir de nouveaux secrets, prit une femme jolie qui ne

faisait rien, ne savait rien et ne parlait presque pas, un domestique idiot; et il décréta que, pour eux tous, la nature commencerait à la porte de la cabane et finirait au mur du jardin; le soir ils allaient se promener sous une allée couverte, admiraient l'air pur du ciel: le chimiste complimentait Caliban sur la tenue du jardin, et il comparait la lueur mystérieuse des étoiles à la lueur amoureuse des yeux de sa femme. Elle souriait en pensant qu'elle était belle comme une étoile, et elle adorait son mari; Caliban admirait qu'on eût tant d'esprit, et ils rentraient dans leur chaumière, heureux, contents, riant des hommes, que le chimiste leur montrait se démenant pour attraper des bulles de savon qui leur crevaient dans les mains; et ces trois êtres cheminaient ainsi dans la vie, n'ayant pas le temps de désirer, parce qu'ils travaillaient tout le jour et dormaient toute la nuit. Heureux, mille fois heureux!...

Là-dessus, le chimiste, frappant dans ses mains et déposant un baiser sur les lèvres de sa femme, qui croyait que tous les hommes étaient chimistes, s'applaudissait de son parti, et disait qu'il avait résolu le plus grand problème, celui d'une vie heureuse.

Partant de là, il remuait de plus en plus ses creusets, cherchait avec une ardeur sans pareille à dérober un secret de plus à la nature, et tâchait d'expliquer à sa femme ce qu'il faisait: elle n'y comprenait rien, mais elle écoutait avec attention, comme si elle eût compris quelque chose.

Ces trois êtres n'avaient plus aucune communi-

cation avec le reste de la création, et il s'agit de prouver que cela pouvait être: pour cela il faut remonter dans leur vie passée et expliquer par quels moyens ils vivaient dans une retraite aussi profonde.

Au bout de leur chaumière fleurissait un jardin qui semblait être fait exprès pour eux: les légumes prenaient plaisir à y venir, la treille pliait sous le raisin, et une source pure et limpide arrosait ce petit coin de terre promise. Le chimiste avait prouvé à sa femme (car elle croyait tout ce que disait son mari) qu'en ne mangeant que des légumes on éteignait le feu des passions; ils vivaient donc du produit de ce terrain, où deux poules trouvaient leur nourriture, et une vache son herbe fraîche. Caliban, le domestique de ce fortuné ménage, faisait la vendange et la moisson, mondait le blé au moyen d'une machine inventée par le chimiste, et ce bon serviteur ne connaissait d'autre existence que de se lever au jour, cultiver le jardin, manger sobrement, apprêter le repas du chimiste, filer en hiver, faire de la toile et se recoucher: du reste, il avait supprimé l'usage de la pensée comme un exercice trop fatigant, et le *nec plus ultra* de son emploi était d'aller payer chez le percepteur de la commune les dix-sept francs d'impositions que devait le chimiste pour ses deux arpents, sa femme, ses poules, son cricri, sa souris, ses araignées, Caliban, la vache, le marmot, le rat et un pauvre caniche noir qui était l'ami de toute la maison. Ainsi le Gouvernement français assemblait les deux Chambres, avait des armées de

conscrits avec leurs fusils et leurs habits: capitaines, colonels, chefs d'état-major, aumôniers, le tout pour donner l'assistance et la protection de ses sept immenses ministères et de sa colossale administration à quatorze choses assez insignifiantes, pour une modique somme de dix-sept francs! En vérité, comment peut-on se plaindre de la pesanteur des impôts?...

La chaumière dans laquelle vivaient... Que vois-je? quinze pages, grand Dieu! les temps sont si durs que jamais on ne pourrait lire un chapitre plus long.

CHAPITRE DEUXIÈME

Opinion du chimiste

La chaumière dans laquelle vivaient ces quatre êtres, tous faits les uns pour les autres, mérite une exacte description: on ne saurait d'ailleurs mettre trop de réalité dans les détails d'un conte de fées. Il faut, par la vérité du récit, faire oublier que la base en est fausse. Cette chaumière de bonheur était donc située à vingt lieues de Paris, dans un de ces vallons où la nature semble s'être retirée avec tous ses trésors: c'étaient les accidents de terrain les plus variés, les arbres les plus élégants, les prairies les plus riantes, les ruisseaux les plus limpides; ici une vigne pendante, là une agreste cabane, plus loin un moulin et sa cascade sonore; et souvent on entendait, au sein du paysage, s'élever la voix pure d'une jeune fille chantant sans art quelque chanson naïve; alors la ritournelle monotone, se mariant aux accents de la flûte pastorale, ajoutait aux délices de la nature le charme de la mélancolie, qui ne vient jamais que de l'homme; enfin, c'était une vallée si riante, si écartée, si loin de toutes les cités, que tous les ministres disgraciés eussent voulu vivre

là pendant les premiers moments de leur chute.

Comme le chimiste n'offrait aux voleurs que des livres de science, du charbon, des cornues, de petites bouteilles et de l'encre, il avait pu sans danger venir habiter cette chaumière assise sur le penchant d'une jolie colline, et qui était assez éloignée du village voisin. Le chimiste laissait toujours sa porte ouverte, et ce dernier trait complète admirablement la peinture de ses mœurs simples. La chaumière était placée de manière que la cheminée se trouvait de niveau avec le plateau de la colline au-dessus de laquelle commençait une immense forêt d'où le chimiste tirait son charbon et les précieux ingrédients dont il avait besoin.

Quiconque a un peu voyagé sait qu'il y a en France des endroits reculés, de petits villages enfoncés dans les terres, loin des routes, où l'on vit dans une profonde ignorance des choses de ce monde, où l'on n'apprend les révolutions du monde politique que par le changement des armes qui se trouvent gravées en tête de l'avis du percepteur, ou sur l'enseigne du débitant de poudre et de tabac, enseigne qui, par parenthèse, contient l'histoire des trente dernières années, écrites en six couches de différentes couleurs, des villages enfin, où ceux qui ne paient pas de contributions et ne prennent pas de tabac vivent et meurent sans connaître quel est le mortel qui gouverne, où jamais on n'entendra parler du Paraguay Roux, de la pâte pectorale de Regnault, de lord Byron, du gaz hydrogène, des marabouts, des duchesses et des porteurs d'eau.

C'est un grand malheur pour les souverains, les directeurs de théâtres, les poètes, les entrepreneurs, et surtout pour les duchesses, mais enfin c'est la vérité, et cette observation lumineuse n'a pas d'autre but que de prévenir que le village à un quart de lieue duquel se trouvait l'habitation du chimiste était un de ces villages privilégiés.

Ce n'est rien encore!... L'habitation du chimiste était entourée d'un autre cordon sanitaire d'ignorance, d'autant plus impossible à franchir qu'il avait été établi par la superstition et par le bedeau de village. Pour en bien sentir la force, il faut se reporter à l'époque de l'arrivée du chimiste dans cette contrée.

Il faisait nuit, une nuit assez obscure, car la lune roulait entre de gros nuages noirs: c'était un samedi, jour du sabbat, et le dernier samedi du mois de décembre, époque sinistre. Caliban conduisait par la bride un mauvais cheval efflanqué qui avait l'air de celui de l'Apocalypse, celui dont on compte les os et qui porte la Mort: ce cheval traînait une charrette à claire-voie qui laissait apercevoir un monde de matras, de cornues, d'instruments de physique, de quarts de cercles, de cercles tout entiers, de fioles, de lunettes, de fourneaux, etc.; et du sein de cette cargaison chimique s'élevait le chimiste en personne, la tête couverte d'un bonnet de poil d'ours, portant des besicles, et retenant de ses deux mains ses livres et ses ingrédients. Le vent d'hiver sifflait, et plus d'une branche d'arbre tombait sur les toits de chaume, en produisant un bruit qui faisait

resserrer le cercle de ceux qui veillaient au coin du feu en écoutant les contes d'une vieille dont le visage ressemblait aux pommes de reinette que l'on mange à la Pentecôte. La terre, étant couverte de neige, ne permit pas d'entendre les pas du cheval et de Caliban, ni le bruit de la charrette infernale, de manière que l'on crut, en voyant passer cet épouvantable cortège, à travers de mauvaises vitres pleines de défauts, qu'il dansait dans les airs. La cloche qui sonnait en ce moment pour un mort, les contes effroyables des grand-mères, la peur, les jurements de Caliban, les sifflements de la tempête, la lueur sanglante de la lune, qui donnait à ce spectacle l'air d'un convoi diabolique, tout contribua à semer l'épouvante, de telle sorte que celui qui vendit, même avec peine, la chaumière et l'enclos au chimiste, passa les écus au vinaigre. Il ne put même les faire prendre qu'à la ville voisine, où il alla pour la première fois de sa vie.

Tout cela n'aurait eu aucune suite, si quelque temps après on avait vu le chimiste se promener comme une personne naturelle, venir au marché, boire au cabaret et fumer une pipe; mais non, rien de tout cela n'arriva.

Alors on se hasarda (car la curiosité est la même partout) à examiner ce qui se passait chez l'envoyé du diable. L'on ne vit rien sortir de chez lui, tout y paraissait mort: seulement, une abondante et noire fumée bouillonnait au-dessus de l'énorme cheminée de la chaumière, d'où l'on conclut que Satan avait établi là un soupirail de l'enfer; d'autant

plus que le chimiste venait d'élargir sa cheminée, de manière qu'un cavalier avec sa lance, sa banderole, son cheval, sa carabine et ses deux moustaches, y aurait passé sans que la cocarde de son shako eût été endommagée. Certes, en voyant une telle cheminée toujours occupée à vomir une si étrange fumée, le paysan le plus impassible devait en conclure des choses sinistres: d'autres se seraient peut-être étonnés de ce qu'elle n'eût pas fumé; mais au village, et surtout dans un village ignorant, on procède autrement que partout ailleurs.

Ce qui mit le comble à la terreur et acheva de construire un rempart impénétrable entre la chaumière et le village, ce fut le récit du bedeau. Ce dernier, fort de la puissance sacerdotale à laquelle il tenait comme un clerc d'huissier tient à la justice, se hasarda un soir à passer devant l'habitation, d'autant plus que le curé avait désiré savoir si le chimiste pourrait, nonobstánt la diablerie, rendre le pain bénit. Le bedeau, homme important dans le village (car il savait calculer et lisait tout couramment), le bedeau, qui faisait l'esprit fort, aperçut l'effroyable Caliban assis sur une grosse pierre couverte de mousse et jouant avec son cher caniche noir, qui appuyait sa tête spirituelle et intelligente sur celle du domestique au nez retroussé et aux grosses lèvres qui laissaient voir des dents larges comme des palettes. Le chimiste avait le visage noir comme un four; il était habillé grotesquement, comme tous les savants occupés; il caressait sa longue barbe noire avec ses mains effilées comme celles d'un accou-

cheur; et la femme du chimiste appuyait sa jolie tête, brillante d'amour, sur l'épaule de son mari, mêlait l'or de ses blonds cheveux aux boucles abondantes de la chevelure de jais du chimiste; ses mains blanches et délicates, passées autour du cou de son époux, indiquaient qu'elle voulait l'empêcher de méditer, et qu'elle souhaitait un doux regard de tendresse. Le soleil du couchant répandait sur ce groupe une teinte rougeâtre qui fit croire au bedeau que la chaumière était le porche de l'enfer. Ce que l'on raconte de la tentation de saint Antoine lui revint dans l'esprit, et Caliban lui parut un grand singe assis sur une grosse tortue; son chien fut un démon cornu; une pierre couverte de mousse verte, le gros crapaud qui sautait dans le pot à eau du saint; la belle moitié du chimiste fut la jolie diablesse aux mains d'amour, au visage céleste et aux yeux de courtisane, qui veut payer son terme; enfin, le chimiste lui sembla le diable en chef entouré de serpents, et la bêche de Caliban devint sa fourche. Mais ce qui causa le désordre des sens du bedeau, c'est que, quand il arriva, le cricri, la poule, la vache et le chien crièrent, que le chimiste et sa femme riaient aux éclats, et que Caliban jurait parce que le chien lui avait mordu l'oreille. Le bedeau eut une peur effroyable, et il s'enfuit en croyant avoir mille panerées de diables à ses trousses: il raconta partout qu'il avait couru les plus grands dangers, et que ce serait folie que d'aller sur la colline où demeurait le chimiste, ou plutôt le diable.

Dans les temps de superstition où l'on brûlait les

jeunes filles qui avaient le cauchemar, en prétendant qu'elles étaient la proie d'un incube, on a vu des choses moins étonnantes que ne l'était le récit du bedeau. Le village ignorant crut le rapport de ce personnage, et l'on ne regarda plus la chaumière qu'avec un effroi mêlé de curiosité: ainsi donc une double barrière d'ignorance et de crainte servait d'enceinte à ce village et à cette chaumière bienheureuse, qui se trouvait, comme on l'a vu plus haut, séparée du reste de la création.

Revenons donc au chimiste et à sa douce et ignorante femme, à Caliban l'idiot et au petit Abel, au cricri, à la souris, etc.

Lorsque Abel grandit, il joua avec le chien, fourra souvent ses doigts mignons dans le trou du cricri, et tourmenta la souris; mais toutes ces bonnes bêtes ne s'en fâchèrent pas, d'autant plus qu'Abel, ayant pris un jour le cricri, sa mère lui fit comprendre qu'il ne fallait pas le blesser... Ah! elle en savait assez, la pauvre mère, quand elle lui expliqua ce qu'elle souffrirait si l'on blessait Abel: aussi le cher enfant laissa aller la pauvre bête en liberté, et la regarda marcher en souriant du doux sourire d'un ange. A ce tableau, qu'on trouvera peut-être trop naïf, le chimiste quitta ses fourneaux, laissa s'évaporer un des plus beaux fluides qu'on ait jamais découverts, et, s'asseyant sur une escabelle, il se mit à jouer avec son enfant, et Caliban, appuyant tout son corps sur sa bêche, pensa au mariage...

Abel ne fut contenu dans aucun lange, ses membres délicats se développèrent en liberté, il se rou-

lait dans le laboratoire en faisant frémir sa mère à chaque fois qu'il heurtait des bouteilles, des poisons et des acides; mais Abel la rassurait en criant de sa voix douce:

— Je prends garde, ma petite mère!...

Et il confondait les milliers de boucles de ses beaux cheveux bruns avec les toiles d'araignée, il se barbouillait le visage de charbon, il grimpait sur les fourneaux, voulait goûter à tout, toucher à tout, riait, folâtrait sans chagrin, sans contrainte, et la nature souriait au tableau divin que présentait le laboratoire où elle régnait en souveraine.

Mais qui pourrait exprimer la joie, les délices, les trépignements d'Abel, lorsque sa mère, ouvrant un volume du *Cabinet des Fées*, lui en montrait les estampes? Il déployait toute la force de ses beaux yeux noirs, humides de la sève de l'enfance, et il ressemblait à un Enfant Jésus de Raphaël, quand, groupé auprès de sa mère, qui semblait encore une vierge pure, il admirait Serpentin vert, Gracieuse et Percinet, l'Oiseau bleu, la fée Truitonne; mais la gravure la plus belle, celle qui excitait le plus son extase, était *L'Apparition de la Fée Abricotine*.

La figure d'Abel annonçait la finesse et la naïveté conciliées dans un caractère de tendresse, de douceur, d'amour et de courage, qui aurait fait de lui, à l'âge de dix-huit ans, le plus joli page que jamais la cour d'une princesse eût pu voir; mais le chimiste avait sur lui des desseins trop bizarres pour que l'on vît jamais son enfant à la cour d'un prince.

Ce grand homme, toujours méditant, toujours

cherchant, avait fini par trouver: ses réflexions lui apprirent qu'il existait pour l'homme social beaucoup plus de maux que de biens. Il prétendait qu'Adam et Eve n'étaient heureux en paradis que parce qu'ils y avaient vécu dans l'ignorance, et que cette figure de la Bible nous montrait la route du bonheur; que la civilisation donnait, il est vrai, des jouissances étonnantes, mais que les désirs, les peines y étaient aussi cruels que les plaisirs y étaient vifs; qu'alors, dans l'état de nature, on avait tous les maux de moins, plus l'ignorance des plaisirs, et enfin qu'on jouissait de peu, mais que ce peu se trouvait sans mélange comme l'eau qui sort de la source.

C'était cette doctrine qui l'avait conduit à la chaumière où sa femme, Caliban, et lui coulaient une vie exempte d'alarmes, une vie rustique, large, poétique même. L'amour, la reconnaissance, la bienveillance et un léger travail remplissaient leurs âmes, et la douce alliance de tout ce que la nature présente à l'homme, jointe aux sentiments les plus simples, composaient leur code. Les fruits paraient leur table, le jour du ciel était le leur, l'eau pure les désaltérait, leurs habits étaient modestes: Caliban se trouvait là comme un humble ami dont le cœur ne concevait qu'une seule idée, la reconnaissance du chien et sa fidélité touchante, son obéissance sans murmure et sa douceur passive. Que leur manquait-il? le chimiste adorait sa femme, la femme adorait son mari, leurs cœurs ne faisaient qu'un, et toutes leurs nuits étaient éclairées par la lune de miel. Que de femmes

troqueraient leurs hôtels, diamants, parures, etc., pour l'habit de lin de la chimiste, la chaumière et le reste, comme dit La Fontaine.

Le chimiste, heureux de son essai, avait donc décrété que son cher Abel serait nourri dans de tels principes; qu'on laisserait son cœur se développer, ainsi que son joli corps, comme il plairait à l'indulgente nature; qu'on ne le tourmenterait pas pour lui apprendre des sciences funestes. Sa mère, sa tendre mère, qui le couvait sans cesse des yeux, son père qui l'aimait tout autant, quoique plus gravement, Caliban et le chien, étaient les seuls êtres qu'il devait connaître; la chaumière devait être pour lui l'univers, et le jardin toute la nature; et quant à ses jeux, quelques cailloux et de la boue suffiraient longtemps à l'amuser. Ainsi le chimiste, par cet obscurantisme raisonné, et raisonnable peut-être, avait extrêmement simplifié l'éducation.

Son heureux enfant ne se plaignit jamais: le rire naïf de l'enfance était toujours sur ses lèvres, ses gestes et son parler étaient également exempts de contrainte, et le chimiste répondait complaisamment à toutes les interrogations curieuses de son fils, mais de manière à faire prévaloir le principe sur lequel reposait la vie future de son cher Abel. Il se flattait d'autant plus de la réussite, que sa science lui donnant l'espoir de parvenir à une vieillesse très avancée, il aurait le temps de rendre son fils philosophe comme lui. La mère, persuadée que son mari était une vivante image de Dieu, pensait qu'il agissait pour le mieux et se conformait à ses desseins; d'ailleurs, il n'y aurait pas eu chez elle une assez grande force de pensée pour apercevoir des objections, ni assez de détermination pour les exprimer. Elle montrait donc une soumission parfaite et sincère, ne pensant qu'à son enfant, trouvant tout bien, et croyant comme article de foi ce que lui disait son mari. Comme femme, elle avait raison; comme mère, elle n'avait pas tort non plus: car elle vivait tranquille et heureuse, et devant ce bonheur à son chimiste, elle se disait naturellement: « Grâce à lui mon fils sera heureux comme je le suis. »

Cependant, le bon chimiste, en véritable sage, pourvut à tout ce qui pouvait arriver et instruisit sa femme qu'il avait enterré sous le foyer de la grande cheminée de son laboratoire un talisman contre toutes les peines qu'elle aurait à supporter elle et son fils, si lui, leur protecteur, venait à mourir par un accident quelconque; mais il l'avertit aussi qu'on ne devait lever la pierre qu'au moment de quitter la chaumière pour aller autre part. Puis, ayant réuni tous ses livres dans un même endroit et rangé dans le plus bel ordre ses fioles, ses instruments, ses bouteilles, ses cornues, il cessa de concentrer dans la chimie toute son existence. On continua cependant à se tenir dans le laboratoire où le chimiste avait fait dresser le lit d'Abel afin d'avoir toujours son fils sous les yeux, et qui était devenu réellement la chambre d'Abel.

Tout cela ne se fit qu'insensiblement, car les événements ne se succédaient qu'à de longs intervalles pour cette paisible colonie. Abel, véritable enfant de

la nature, avait grandi et atteignait déjà quinze ans: le chimiste en avait alors cinquante, et la mère quarante. Le père en cheveux blancs (car l'étude et l'application produisirent cet effet avant l'âge), le père consacrait tout son temps à maintenir Abel dans la route qu'il lui avait tracée, et ne s'occupait plus de chimie que pour subvenir aux dépenses occasionnées par ce fils chéri. La tradition sur la chaumière du diable en protégeait toujours les habitants, et aucun incident fâcheux ne troublait leur bonheur.

CHAPITRE TROISIÈME

Ce bon chimiste meurt

Le laps de temps qui s'écoula entre le tableau que présente le laboratoire du premier chapitre et l'époque dont nous allons nous occuper a dû amener des changements qui exigent une autre description.

L'on ne se couchait plus avec le soleil l'hiver, sur les cinq heures, Caliban allumait une lampe remplie d'une huile fabriquée par le chimiste. Ce dernier s'asseyait sur le fauteuil vermoulu, sa femme prenait l'escabelle, Caliban nettoyait ses graines sur un bout de la table, et l'on fermait la porte. Le vieillard en cheveux blancs, dont le visage et le teint jaunâtre était chargé de rides que la lueur de la lampe rendait encore plus saillantes, tenait le *Cabinet des Fées*, et, séduit par les supplications d'un beau jeune homme, avait consenti à lui apprendre à lire les contes de fées dont les estampes avaient fait le charme de son enfance. La mère écoutait son fils épeler, comme si son débit difficile, répété et fastidieux, eût été la musique des anges; elle avait, de son côté, appris à broder et décorait le col rabattu de son fils d'un feston que le père avait tracé à

l'encre bleue; ou bien elle cousait un vêtement du Moyen Age, qu'elle avait réussi à copier d'après une estampe du *Prince charmant*. Or, comme à cette époque on portait à Paris des redingotes courtes et des pantalons plissés au milieu et en bas comme ceux des Turcs, ce vêtement n'avait rien de ridicule et rendait son fils mille fois plus beau que Percinet, l'amant de Gracieuse.

En effet, entre la chimiste et son mari, un jeune homme âgé de seize ans se tenait respectueusement debout: il était d'une assez belle taille, admirablement bien proportionné, ses formes étaient distinguées et d'une élégance peu commune. Ses yeux pleins de feu respiraient la candeur et l'innocence; son front, pur comme celui de Diane et blanc comme l'ivoire, faisait ressortir le jais de ses cheveux, qui retombaient en boucles sur ses épaules de neige. Son visage avait cette fleur de jeunesse, cette vivacité de couleur, ce moelleux des traits, cet air vierge, cette fierté gracieuse qui réalisent à nos regards l'idée que l'on se fait des jeunes Grecs ou des anges. Ses yeux, fendus en amande et bordés de longs cils, ne quittaient le livre qu'il feuilletait que pour solliciter un doux regard de sa mère; et souvent, quand il avait lu une phrase entière, il déposait un baiser sur le front serein du vieillard.

Caliban quittait souvent son ouvrage pour admirer à la dérobée ce chef-d'œuvre de la nature, l'idole de sa mère: et tout semblait sourire à ce groupe de vertu qui se trouvait sous cette voûte noire, au milieu des fourneaux et de l'attirail chimique,

comme un bouquet de fleurs sauvages écloses dans un antre embarrassé de décombres.

Abel, dans son enfance, avait fait sa plus douce joie de voir les estampes des contes de fées; à seize ans, il essayait à les lire: ces magiques aventures étaient le sujet de toutes ses méditations, et la force de sa raison, dans toute la sève de son développement, se porta sur le charme des féeries. Son ignorance, sa naïveté, contribuèrent à lui faire croire à l'existence de ces charmantes créations que l'on nomme du nom de fées... car il ne conçut jamais la pensée de révoquer en doute la véracité des historiens; cette riante mythologie des Temps modernes se trouvait d'ailleurs tellement en rapport avec son âme tendre et disposée à la douce religion du mystère, qu'on l'aurait chagriné en le détrompant. Il était tellement persuadé de la réalité des contes de fées et des brillantes inventions de l'Orient, qu'il ne faisait même aucune question à ce sujet. Ainsi, pendant deux ou trois années, aider son père dans ses travaux chimiques, aider Caliban dans les soins du jardin, se promener avec le chimiste dans la forêt, le soir, lire à la famille les rêveries des *Mille et Une Nuits*, etc., lui composèrent une existence de joie et de bonheur. Sa naïveté, sa bonté de cœur, l'excellence de ses belles qualités se déployèrent, et le bon chimiste s'applaudissait avec sa femme en voyant que ce fils, leur joie et leur bonheur, se plairait comme eux dans cette modeste habitation, ayant à ses côtés une femme jolie et quelque autre Caliban.

Mais le Ciel avait décidé qu'il en serait autrement: en effet, un jour que le chimiste travaillait à ses fourneaux, son fils et sa femme le laissèrent seul et fermèrent la porte du laboratoire. Le vieillard, qui était sur le point de découvrir le secret de faire de l'or, y avait passé plusieurs nuits: il s'endormit de fatigue, la vapeur délétère du charbon l'étouffa. Au retour de leur promenade de la forêt, la chimiste et Abel trouvèrent Caliban qui pleurait à genoux devant son maître. La femme resta dans la même attitude, Abel essaya de relever son père, il le trouva froid; alors il prit la tête du vieillard sur ses genoux, et tâcha de lui rendre la vie á force de baisers. A la fin, il comprit l'idée de la mort et couvrit de larmes le corps inanimé de son père. Le chimiste portait encore sur son visage cette douceur qui avait fait le charme de sa vie et de ceux qui l'entourèrent.

Quand la nuit fut venue, à la douce clarté de la lune, les trois habitants de la chaumière déposèrent le corps de leur ami dans une fosse que Caliban creusa en pleurant, et l'aurore surprit le groupe agenouillé devant le tertre de gazon. On n'avait pas encore prononcé une parole, et le silence ne fut troublé que par le concert des oiseaux.

– Ils nous annoncent, dit alors Abel, que l'âme de mon père est montée vers les cieux!... mais elle a passé par les fleurs dont sa tombe est couverte...

– Tu crois, mon fils? répondit la mère en regardant tour à tour Abel et la tombe.

– Certainement, dit Abel.

– Ah! laisse-moi penser, continua-t-elle, qu'elle est en toi!...

Et une douce espérance se glissant dans son cœur désolé, elle pencha sa tête sur l'épaule de son fils. Caliban, sans rien entendre, ne cessait de regarder la tombe de son maître adoré; et, loin de regretter que toutes les sciences y fussent ensevelies, il n'y voyait qu'une seule chose, son maître, c'est-à-dire sa propre existence.

Les trois habitants de la chaumière rentrèrent silencieusement dans le laboratoire, dont tous les meubles leur rappelèrent toujours le chimiste aimé. Ils trouvèrent quelque dòuceur dans ces souvenirs, mais longtemps leur intérieur offrit l'image de la douleur peinte dans le tableau du *Retour de Sextus*: souvent la mère et le fils restèrent oisifs regardant le fourneau, et Caliban pleura en allumant la lampe, car l'huile que le chimiste avait faite tirait à sa fin, et il pensait qu'il ne pouvait plus leur en fabriquer.

Ce ne fut que bien longtemps après cette époque de peine que le jeune Abel grava sur la tombe du chimiste ces mots, que le génie oriental qui vivait dans sa tête lui dicta sans doute:

Comme la jeune fille qui, sur les bords du Gange, consulte l'avenir de ses amours en livrant au courant du fleuve une barque légère composée des feuilles du dattier, et suit des yeux la lumière qu'elle y a placée, nous avions chargé une frêle nacelle de toutes nos espérances, mais le fleuve l'a engloutie.

Un an après, Abel n'eut à changer que peu de chose à son épitaphe, car la veuve du chimiste n'eut pas assez de l'amour de son fils pour supporter la vie, et elle fut enterrée près de celui dont elle avait été la compagne fidèle.

Abel, inconsolable, ne sortit pas de la chaumière, n'ouvrit plus le *Cabinet des Fées*, et ne connut dans l'univers que le laboratoire où il avait joué avec son père et sa mère bien-aimés; il sortait au déclin du jour, et s'en allait lentement s'asseoir sous un saule pleureur à côté du tombeau; Caliban ne disait mot, mais respirait avec ardeur les douces émanations des fleurs que le zéphyr balançait doucement sur les deux tombeaux, en croyant respirer les âmes de ses maîtres; et l'étoile du soir les surprenait souvent au milieu d'une rêverie sombre. Abel, l'enfant de la nature, se complaisait en son chagrin, sans chercher à le secouer comme l'habitant des villes; et quelquefois, lorsque son cœur, trop oppressé, ne pouvait contenir le monde de pensées vierges et pures écloses dans son âme chaste, il parlait à Caliban avec la poétique énergie du sauvage.

— Ecoute, disait-il, nous vivions de leur vie; pourquoi ne mourons-nous pas, puisqu'ils ne sont plus?...

» Ce jardin est désert, ses fleurs ne me plaisent plus; la lune, qui me souriait autrefois, se cache dans les nuages, sans que je regrette sa lumière, et je n'aime que le bruit harmonieux du vent de la forêt, parce qu'il m'apporte quelquefois les échos de leurs voix qui me parlent du haut du ciel.

» Cultivons ces roses; elles naissent de leurs cendres; leur odeur, c'est leur âme; ce lis sera ma mère, et ce lilas aux grappes odorantes sera mon père, dont la science et le génie s'exhalent en parfums...

Caliban comprenait ce chant de douleur, et si quelque oiseau chantait, il le chassait doucement, car sa joie leur était importune à tous deux.

C'est ainsi que ces deux âmes innocentes se confondaient toujours dans la même rêverie, dans les mêmes regrets. Ils étaient chrétiens sans le savoir.

Un soir, Caliban dit à Abel:

— Abel, l'orage courbe la fleur, mais elle se relève...

— Il en est qui se brisent, répondit le jeune homme.

Caliban ne put répondre, mais il pleura.

Ces deux êtres restèrent longtemps sans idées, sans connaissances, sans secours, au milieu du monde, et comme dans une île déserte que l'océan aurait entourée de toutes parts.

Cependant, au bout de quelques mois, Abel se remit à lire ses contes de fées: mais bientôt il ne les lut plus que le matin, parce que Caliban lui fit observer qu'ils usaient l'huile fabriquée par son père, et qu'il faudrait la ménager pour qu'elle durât toute leur vie.

Caliban écoutait les contes, et ils se récréaient l'un l'autre en se communiquant leurs pensées sur la nature des fées.

Enfin, Abel finit par désirer voir une fée, et il ne

savait comment s'y prendre pour en évoquer une; il lisait, relisait, et voyait toujours que les fées venaient d'elles-mêmes lorsqu'on était malheureux. Alors, il disait à Caliban:

— Pourquoi n'avons-nous pas vu déjà des fées?... Ah! s'écria-t-il, je devine... Mon père était un génie, ma mère une fée, et... ils nous ont abandonnés... ils reviendront!...

Ce jour-là, l'espoir naquit dans son cœur; il redevint gai comme aux jours où il jouait sur le sein de sa mère, qu'il appela la fée Bonne, et souvent l'envie lui prenait de lever la pierre de la cheminée; mais, se souvenant que sa mère lui avait dit qu'il fallait qu'il fût malheureux et prêt à aller habiter autre part, il ne pouvait se résoudre à quitter la cabane de son père: il avait même l'attention religieuse de ne rien déranger de ce qui se trouvait dans le laboratoire, qui resta dans l'état où le chimiste l'avait laissé.

Le culte des enfants de la nature pour les objets de leur vénération est plein de recherches les plus gracieuses, et leur douleur est plus noble que celle que l'on peint par des vêtements: le deuil de l'âme est la religion de la peine, celui du corps est une dévotion.

— Je suis sûr, disait Abel à Caliban en regardant la cheminée avec une vive curiosité, qu'il y a là-dessous l'entrée d'un palais souterrain, comme le jardin où Aladin a pris sa lampe; que les marches sont en saphir, que les colonnes sont de diamant, les fruits en or, les grenades remplies de pépins de

rubis, qu'en secouant les roses on a des pluies d'or et d'argent, et qu'une petite fée avec sa baguette est sur un trône de nacre de perle, et qu'elle est belle comme une matinée de printemps; elle est entourée d'oiseaux-mouches; elle a un char attelé de colombes, et elle me ferait revoir mon père et ma mère...

— Mais, Abel, disait Caliban, tu parles comme un livre...

C'était un spectacle curieux que de voir ce vieux et difforme serviteur à côté d'Abel, dont les formes, la beauté, les doux regards, la chevelure en désordre, donnaient l'idée d'un ange causant avec un gnome. Souvent Abel disait à Caliban:

— Tu es laid, Caliban, parce que tu n'es pas fils de fée comme moi! regarde comme la fleur rougit et se fane, comme le rossignol meurt après avoir chanté, comme souvent un orage abîme nos rosiers, comme l'autre jour un chêne plus grand que moi est tombé... moi, je ne change pas, ma voix retentit, ma joue se colore, mes yeux brillent, et je reste beau, parce que je suis fils de fée...

— C'est vrai, disait Caliban; moi je suis du Mans.

— Qu'est-ce que le Mans? demandait Abel.

— C'est un endroit où il y a beaucoup de monde et des autorités; c'est une ville.

— Une ville comme dans nos contes: il y a des princes, des mandarins, des princesses?

— Et des poulardes, ajouta Caliban.

Voilà dans quel état se trouvait Abel à l'âge de dix-huit ans: la somme de toutes ses idées était dans

le *Cabinet des Fées*, sa vie était toute contemplative et rêveuse, et la force de sa riche imagination et de son âme orientale se portait sur des êtres chimériques; son parler tenait du langage plein d'images et de comparaisons des Orientaux, et son intelligence s'ouvrait à toutes leurs superstitions.

Cependant le village qu'il voyait souvent sans désirer d'y aller, puisque son père le lui avait défendu, et que d'ailleurs il ne voulait pas se mêler parmi les hommes, le village avait subi de grands changements par rapport aux idées que l'on conçut jadis sur la chaumière du diable.

D'abord, lorsqu'on apprit la mort du chimiste et celle de sa femme, on commença à perdre un peu de la terreur qu'inspirait la chaumière de la colline; ensuite, on ne vit plus de fumée sortir de la terrible cheminée, et ce changement produisit le plus grand effet.

Enfin, depuis peu, les jeunes gens qui jadis avaient été envoyés à l'armée revinrent licenciés et traitèrent de *conscrits* ceux qui disaient que le diable avait habité dans le pays.

Alors on eut honte de croire qu'il y eût du danger à aller vers la cabane du chimiste, et Jacques Bontemps, maréchal des logis des cuirassiers de la garde, leur prouva que le bedeau n'était qu'une bête, mais que sa fille Catherine n'avait pas sa pareille dans le monde, et que lorsqu'on avait *tété z'à* Moscou, en Espagne *zet* en Egypte, *ous qu'il y* avait un gaillard de soleil qui desséchait la coloquinte, on se connaissait en diable et en filles...

Ce n'est guère qu'à cette époque que commence réellement l'histoire que nous racontons, et ce qui précède est dans la catégorie de ce que le spectateur doit savoir quand on lève le rideau; mais de ce moment la toile se lève.

CHAPITRE QUATRIÈME

Une fée

La dernière partie du précédent chapitre a fait connaître Jacques Bontemps et Catherine, fille du bedeau.

Or, on saura que Grandvani, le bedeau, était un personnage: de bedeau il devint maire et le plus riche du village, parce qu'il eut le bon sens d'acheter les biens de l'Eglise pendant la Révolution, afin, disait-il, qu'ils ne sortissent pas des mains du clergé. Le feu du Ciel, ajoutait-il, ne descendrait pas sur lui, quoique acquéreur, parce qu'il avait de bonnes intentions; mais, *in petto*, il se promettait d'en jouir bien et dûment.

Alors on conçoit comment, vingt ans après, il pouvait être à son aise, ayant acheté beaucoup pour peu.

Sa fille Catherine était la plus jolie du village comme il en était le plus riche, et elle se trouvait en butte aux désirs de mille prétendants.

Jacques Bontemps, avec lequel on vient de faire connaissance par l'échantillon de son langage rapporté (trop fidèlement peut-être) dans le chapitre précédent, Jacques Bontemps était un ancien mili-

taire renvoyé sans pension parce qu'il n'avait que vingt ans de service, et il mangeait le reste de sa réserve d'écus pour se maintenir en grande tenue et épouser Catherine.

Il avait écrit à un de ses anciens camarades qui était garçon de bureau au Ministère des finances, afin qu'il intriguât et lui fit obtenir la place du percepteur de la commune, prétendant que celui qui la remplissait était une *perruque* qui avait *du foin dans ses sabots* (expression littéralement extraite de sa lettre). Il espérait épouser Mlle Catherine s'il parvenait à évincer le vieux percepteur, et il ne négligeait rien pour arriver à ses fins.

Ce maréchal des logis était bien le meilleur enfant du monde: il avait gagné la Croix à Austerlitz; mais, revenu dans son pays, il voulut soutenir son ruban rouge par ses discours, et s'attribua un crédit qu'il n'avait pas.

Disons-le: Jacques Bontemps était un peu hâbleur; mais disons aussi, pour sa justification, qu'il y avait été poussé si insensiblement par l'envie d'exalter la gloire de la France et l'ascendant des braves comme lui sur les autres hommes, mais surtout par le désir de faire croire au maire qu'il aurait en lui un gendre puissant; que si l'on ajoute à cela une disposition naturelle à l'amplification, on lui pardonnera volontiers.

Ainsi, il ne se faisait nul scrupule de diminuer nos régiments à Bautzen et de doubler le nombre des ennemis, de dire qu'il était entré avec quinze cavaliers et le général Lasalle dans Stettin, et qu'à eux

seize, en trente-deux coups de sabre et un galop, ils avaient emporté la ville.

Les paysans, en cercle, dressaient leurs oreilles et ouvraient de grands yeux quand le maréchal leur racontait que, souvent, un petit méchant tambour, avec ses deux baguettes, faisait une tournée aux avant-postes ennemis, et rapportait quinze cosaques avec leurs chevaux, la bride, les lances, la peau de mouton et tout.

Quand, après avoir dit qu'il était ordinaire de sauter par l'embrasure d'un canon, pendant qu'il reculait après avoir craché sa mitraille, et de s'emparer, lui cinquième, d'une coquine de batterie qui gênait le Petit Tondu dans ses opérations, il retroussait ses deux moustaches, et disait en faisant tomber la cendre de sa pipe et secouant la tête:

— Voilà comme on gagne la Croix!...

Puis, si l'un de ses camarades lui faisait observer dans un coin que c'était un acte de courage que l'on n'entreprenait qu'avec le diable au corps, Bontemps, lui jetant un coup d'œil de maître, lui répliquait:

— Laisse donc, mon vieux! faut entretenir l'esprit national!...

L'autre, devant une aussi grave considération, gardait le silence, et, de son côté, enchérissait sur M. Bontemps.

Ainsi le maréchal des logis, homme de cinq pieds six pouces, ayant le visage basané, cette démarche guerrière, cet air sans façon de nos soldats cosmopolites, avait réussi à persuader au maire ex-bedeau qu'il connaissait les grands généraux, les conseil-

lers d'Etat, la Cour même, et qu'il avait du crédit.

Depuis longtemps il y avait entre une commune voisine et celle que M. Grandvani administrait, un procès pour les biens des deux communes qui restaient indivis. Chaque commune voulait en avoir plus que l'autre, et depuis dix ans on plaidait, on obtenait des décrets, des arrêtés, et l'affaire ne finissait pas.

Les maires n'avaient pas le moyen d'aller à Paris suivre les avocats, les juges, les ministères, dépenser un argent immense en dîners, en voitures, en présents, et les communes encore moins. Alors le maire, ne se refusant point à croire les discours de Bontemps, lui demandait, pour toute preuve de son crédit, d'arranger une affaire où il avait raison, et qui n'en était encore qu'au Conseil de préfecture.

Jacques, en homme prudent, avait commencé par demander du temps et se proposait, dans l'intervalle, de si bien s'intriguer auprès de Mlle Catherine, qu'elle deviendrait amoureuse de lui; et, partant de là, il se promettait de si bien mener la chose, que le maire ne pourrait pas faire autrement que de le marier avec Catherine, ou plutôt, de lui proposer d'épouser Catherine.

Il faisait passer sa correspondance avec son garçon de bureau pour une correspondance avec les chefs, et comme son camarade lui adressait ses lettres sous le couvert du ministère, M. Jacques Bontemps avait l'air d'un homme d'importance lorsqu'on trouvait les enveloppes qu'il avait soin de laisser traîner.

S'il eût pu obtenir la place de percepteur, il aurait couronné son entreprise d'une réussite complète, et tout le pays se serait prosterné devant son pouvoir. On ne sait même pas, s'il eût payé des contributions, si, après un aussi bel exploit, il n'eût pas été nommé député par les communes environnantes.

Alors on aurait entendu sur les bancs législatifs plus d'une de ces expressions qui échappèrent à quelques-uns de nos mandataires pendant l'orage des séances importantes.

Le village était, comme on le voit, en proie à des intrigues tout aussi difficiles et nombreuses que celles du *Mariage de Figaro*. Le percepteur était en butte aux traits de Bontemps, qui voulait sa place, et le percepteur la défendait avec courage: de là, parti pour et contre, discours, nuances d'opinion, disputes.

Jacques Bontemps, cependant, faisait bonne mine au percepteur et le percepteur à Bontemps: c'était comme à la Cour, rien n'y manquait que les habits dorés, le beau langage, des carrosses et un bruit de changement de ministère.

Abel et Caliban planaient sur ces intrigues et sur ces manœuvres, comme le sage que Lucrèce représente contemplant du haut des nuages les habitants de la terre qui courent, sans cesse haletants, après l'or et la fortune.

L'heureux Abel vivait dans le monde charmant des lutins, des farfadets, des génies, des fées, des enchanteurs, des princes, des jolies princesses et des jardins enchantés auprès desquels le paradis terrestre est sans charmes.

Il attendait une fée comme les juifs le Messie; il lisait et relisait les contes; et, après les avoir lus, il disait à Caliban qu'il éprouvait l'envie de voler vers les cieux, de se saisir d'un nuage doré, et d'aller écouter sur la cime des rochers les sons éthérés qui devaient trahir la demeure de ces êtres charmants. Il s'était figuré une fée, et il l'adorait: lorsque le soir, un fil s'enflammait, et qu'un long sillon de lumière brillait dans les airs, il courait vers la forêt, à l'arbre où s'était arrêté le nuage de feu, et il se désolait d'avoir manqué la fée.

Si, à la nuit, une brise harmonieuse se glissait sous le feuillage et caressait le jardin, il s'écriait:

— Caliban, ma fée va passer!...

Ils attendaient: Caliban levait le nez, restait ébahi, et le pauvre Abel, après avoir longtemps cherché, rentrait tristement.

Le lendemain matin, s'il apercevait des fleurs fraîches écloses, il disait que la fée avait regardé son jardin.

Enfin, pendant son sommeil, il voyait des fées; et, s'éveillant en sursaut, il écoutait en rassemblant toutes ses forces d'audition, et prenait le doux murmure du vent pour le rire agaçant et moqueur d'une fée mutine.

Un matin, il était assis à la porte de la chaumine sur la pierre qui lui servait de banc: il avait pour vêtement une espèce de redingote, et un pantalon à la turque; sa belle chemise brodée, rabattue, laissait voir son joli cou, et ses cheveux, bouclés comme ceux d'Antinoüs, lui donnaient l'air d'un dieu de l'Antiquité lisant Homère pour voir si le poète l'a bien dépeint. La vigne semblait prendre plaisir à ombrager de son pampre le fils du chimiste: la rosée brillait dans le gazon sur lequel reposaient ses pieds, il y avait des fleurs autour de lui, il en portait sur sa tête; il était là, lisant l'histoire de ces deux enfants de fée qui portent des toiles d'or sur leurs fronts, lorsque tout à coup il entendit, de loin, le pas léger d'une femme dont la robe semblait frémir.

Son imagination travaillant, il attendit avec une sorte d'anxiété celle qu'un buisson lui cachait encore.

Il voit bientôt s'avancer une jeune fille simplement vêtue: ses cheveux noirs s'échappaient de dessous un madras élégamment noué sur sa tête, sa démarche était vive et légère, elle avait un corsage rouge et une robe blanche, et son visage brillait d'une fraîcheur attrayante; son cou était blanc, ses bras nus avaient du poli, de la rondeur, et ses mains charmantes auraient fait honneur à plus d'une belle dame; sa figure exprimait la naïveté, et une grâce pure, sans apprêt, décorait ses mouvements. Elle montait le sentier assez vite; mais, aussitôt qu'elle aperçut Abel, elle s'arrêta, le contempla avec une surprise mêlée d'admiration, et se prit à rougir. Elle ne remarqua pas sur-le-champ avec quelle avidité Abel l'examinait; mais bientôt elle baissa les yeux et parut délibérer en elle-même si elle passerait ou ne passerait pas devant la chaumière.

De même que certains hommes dans leurs poses, dans leur démarche, dans tout l'ensemble de leur être, renferment la dignité, la force, il est des fem-

mes qui réunissent à un haut degré de perfection *ce qui est de la femme*, et qui sont entourées d'un cortège de séductions, d'attraits, de grâces et de jolies manières. La jeune fille en avait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour bouleverser la tête d'un jeune homme qui n'avait jamais vu que Caliban, sa mère et un vieux chimiste à son fourneau.

Après un instant de silence et d'examen, Abel s'élança rapidement; la jeune fille se retira, mais la grande beauté du jeune homme et surtout la candeur qui brillait dans toute sa personne, firent qu'elle ne s'enfuit que jusqu'au buisson: Abel l'y suivit, et, la prenant par sa main qu'il sentit trembler, il lui dit avec l'accent enchanteur du plus touchant organe que l'on pût entendre:

— Tu n'es pas une fée, car ta main tremble: tu rougis, tu marches sur la terre et tu n'as pas de baguette, mais tu es aussi jolie qu'une fée...

La jeune fille retira sa main, et ne comprit rien à ce discours, si ce n'est qu'il était flatteur pour elle.

Elle ne répondit pas, mais elle regarda Abel de manière à lui faire savoir qu'elle n'oublierait pas un mot de la phrase qu'il venait de prononcer, et que pendant longtemps elle en chercherait le sens.

— Viens t'asseoir à côté de moi, sur ma pierre... lui dit-il en accompagnant sa phrase d'un sourire d'invitation.

Ils y allèrent; un instant de silence régna encore, et ce fut Abel qui le rompit en disant:

— Je voudrais être souvent assis près de toi!...



Tu n'es pas une fée, car ta main tremble,
mais tu es aussi jolie qu'une fée...

La jeune fille lui répondit:

— Vous me faites honneur...

Abel la regarda avec inquiétude, comme pour lui demander ce qu'elle entendait par ces paroles; mais elle continua en lui disant:

— C'est vous qui demeurez dans cette chaumière-là?

— Oui, répondit-il; et vous, vous venez du village qui est là-bas? Je ne pourrai pas y aller, car mon père et ma mère me l'ont défendu: cela me fera de la peine maintenant.

— Ah! vous ne pourrez pas venir?... dit-elle avec un accent naïf de regret.

— Non, répliqua Abel, mais tu viendras dans ma chaumière: elle est bien belle. Tu y verras les habits dont mon père l'enchanteur s'est servi pendant qu'il habita cette terre; je les conserve soigneusement avec ceux de la fée ma mère...

La jeune fille le regardait avec un profond étonnement, et plus elle le regardait, plus elle admirait la beauté rare de ce jeune homme, véritable merveille d'amour.

— Tu as sans doute un nom, continua-t-il avec ingénuité, comme toutes les princesses? Sans connaître le tien, je te nommerais Charme-du-Cœur.

— Ah! dit-elle, je m'appelle Catherine...

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit-il, en croyant que son nom signifiait quelque qualité, ainsi que les noms des princesses dans les contes arabes.

— Cela signifie que je suis fille de M. Grandvani, le maire du village...

A ce moment, Caliban, qui se trouvait dans la cabane, entendant une autre voix que celle de son jeune maître, accourut, et montra tout à coup sa tête hideuse: la jeune fille eut peur et s'enfuit.

Abel la regarda fuir, se leva pour la suivre des yeux, et lorsque Caliban lui demanda ce que c'était, il lui dit:

— C'est une jeune fille presque aussi belle que Gracieuse! comment ferai-je pour la revoir?... C'est peut-être une fée déguisée...

Catherine, en s'enfuyant, pensait au beau jeune homme, et lorsqu'elle fut arrivée au village, elle avait déjà assez raisonné pour se promettre de cacher à tout le monde la rencontre qu'elle venait de faire. Plus elle y réfléchissait et moins elle pouvait se persuader qu'Abel fût une créature humaine; il lui était apparu si dissemblable des êtres qu'elle voyait journellement, qu'elle devait le croire d'une nature supérieure.

Elle ne cessa de penser à cette céleste figure, au coloris brillant, à la fraîcheur, à la naïveté d'Abel; et le soir, Jacques Bontemps s'aperçut qu'elle répondait tout de travers à ses questions, et qu'elle était distraite.

Abel, de son côté, songea beaucoup à l'être, nouveau pour lui, qu'il avait vu le matin en réalité. Les contes de fées, qu'il méditait, l'avaient bien instruit des sentiments humains: il n'ignorait pas qu'il existât *un amour*, puisque chaque conte était basé, comme tous les contes du monde, sur deux amants persécutés. Mais les ouvrages qu'il lisait ne

lui en disaient jamais assez sur une telle matière, et tout ce qu'il pouvait en conclure, c'était cet axiome: qu'un homme aime une femme, et réciproquement qu'une femme aime un homme; pour lui il n'aimait qu'une fée, et l'impression que la jolie Catherine avait produite sur lui était loin d'atteindre à la vivacité de celle qu'une fée lui aurait fait éprouver.

Cependant plus il se contemplait lui-même et plus il trouvait que l'image de Catherine était gravée dans son cœur.

Le lendemain et pendant quelques jours, il accourut, le matin, se placer sur le chemin, revint s'asseoir sur sa pierre et attendit Catherine.

Le quatrième jour, il la vit venir de loin: elle marchait lentement en regardant autour d'elle; il s'avança à sa rencontre, et, la ramenant en silence sur son banc rustique, il la contempla un instant, puis lui dit:

— Catherine, car j'ai retenu ton nom, tu es plus parée que l'autre jour: tu as une rose dans tes cheveux, ton sein est couvert d'une étoffe de rosée, tes mains sont embellies par un cercle d'or?...

Il s'arrêta et la regarda, comme pour attendre sa réponse.

Catherine rougit beaucoup plus fort et baissa les yeux; mais, songeant à l'ignorance du jeune inconnu, elle leva ses paupières et lui dit:

— C'est que, dans le monde d'où je viens, nous changeons de parure pour les personnes auxquelles nous voulons plaire...

— Est-ce que l'on plaît par ses habits?... reprit-il

avec vivacité; ah! que je voudrais en avoir de beaux; si jamais je rencontre une fée!...

— Qu'est-ce qu'une fée? demanda Catherine.

— Une fée, répondit Abel en souriant, c'est un esprit divin qui revêt une forme humaine et nous apparaît porté sur un nuage: les fées sont vêtues de robes qui ressemblent à l'azur des cieux: leur visage est étincelant et doux comme une étoile, elles marchent sur les fleurs sans les courber, et, comme l'abeille, se nourrissent de miel; elles boivent la rosée et habitent le calice des fleurs. Souvent une fée se glisse le long d'une branche, et descend comme une flamme légère et brillante; elle embellit la nature, y règne en souveraine, rend tous ceux qu'elle protège heureux, et leur donne des talismans contre le malheur. Souvent même elle les emmène dans des palais à colonnes d'or et de diamant, dont les pavés sont de marbre et les voûtes comme celle du ciel; enfin elle vous entoure d'un nuage de prestige, de bonheur... et cet enchantement vous tombe du ciel, un matin, une nuit, à l'improviste.

— En ce cas, dit Catherine, l'amour est une féerie qu'on a dans le cœur.

Et ses yeux, resplendissants de tendresse, vinrent se confondre dans ceux d'Abel par un regard d'admiration.

— L'amour, reprit Abel en prenant la main de Catherine, c'est un mot qui n'est pas nouveau pour moi; mais je ne conçois pas tout ce qu'il exprime.

A cette phrase ingénue, Catherine sentit son cœur se gonfler; elle retira tout doucement sa main et la



Caliban

porta à ses yeux pour essuyer les larmes brillantes qui y roulaient.

Abel, naïf et tendre, s'approcha d'elle sans mot dire, et tâcha de recueillir les larmes de Catherine avec ses longs cheveux noirs bouclés.

— L'amour, dit alors la jolie paysanne, est une souffrance...

— Oh! non, continua Abel, on doit être heureux quand on aime! Si ma fée se présentait à mes regards, je sens que je l'aimerais: alors je n'oserais l'approcher, je la respecterais, je l'admirerais en silence sans lui rien dire; car il me semblerait qu'une parole souillerait son âme; je serais content de penser à elle. Je ne lui prendrais pas la main comme à toi, mais j'aimerais à respirer la fleur dont elle aurait respiré le parfum; et si c'était une rose, elle sentirait alors une odeur mille fois plus suave. Je préférerais plutôt la peine avec elle que le plaisir avec les autres; lorsqu'elle serait partie, je la verrais encore, toujours!... Elle serait ma mère, mon père, ma sœur, tout à la fois... tout pour moi... Tout me viendrait d'elle: lumière, bonheur, joie... Si elle parlait loin de moi, je pressentirais sa parole; car je l'accompagnerais partout. Enfin je vivrais en elle, elle serait mon matin, mon jour, mon soleil, plus que toute la nature...

— Assez!... assez!... dit Catherine en sanglotant.

— Tu pleures!... reprit-il; pourquoi? aurais-tu de la peine?...

— Oui, dit-elle; tenez, ce village que vous voyez n'est que peines et que tourments...

Et Catherine, détournant son attention, lui fit le tableau des intrigues et des malheurs du hameau.

Abel ne comprenait rien à ce discours, sinon que les êtres dont il s'agissait étaient malheureux; alors il s'écria:

— Eh bien! qu'ils fassent comme moi!... qu'ils aient une cabane, un jardin, et qu'ils soient heureux!... Qu'ils viennent ici, je les consolerai!...

— Il est des infortunes que l'on ne saurait adoucir...

— C'est vrai, dit Abel en pensant à son chagrin alors qu'il perdit son père; mais, reprit-il, ils n'ont pas tous vu mourir leurs parents?

— Ah! dit-elle, il est encore d'autres malheurs!... Nous avons dans le vallon une jeune fille dont je vous raconterai l'histoire, la première fois que je viendrai... si je viens!... ajouta-t-elle, et vous me direz si on peut la consoler...

— Si tu viens!... répéta Abel, et pourquoi ne viendrais-tu pas?...

Catherine essaya de lui faire comprendre les idées de bienséance et de morale qui sont la base de la société; mais Abel n'y entendit rien, et lui répondit:

— Je ne vois pas pourquoi vous défendez là-bas de faire ce qui rend heureux.

Catherine regarda longtemps Abel avec un sentiment pénible, et elle s'en alla lentement.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'amour au village

Catherine, jeune fille sans éducation, ignorante et naïve, s'apercevait cependant de l'ingénuité d'Abel, et ne pouvait se l'expliquer.

Ce qu'il lui avait dit des fées fut pour elle l'objet de grandes méditations: enfin, elle eut une conférence avec le curé pour savoir s'il existait des fées.

Le curé, homme instruit, vit bien, par la nature des questions de Catherine, qu'elle avait un puissant motif pour les faire: alors il était bien naturel qu'il essayât de confesser la jeune fille.

Catherine, trop simple pour résister aux questions du curé, lui apprit tout ce qui s'était passé: ce dernier tomba dans un profond étonnement, en apprenant que, dans le siècle où nous sommes, il existait un jeune homme aussi voisin de l'état de nature.

Ignorant les circonstances qui avaient amené Abel à ce point de crédulité et de sauvagerie, le curé s'imagina que c'était quelque jeune homme qui avait perdu la tête, et il s'efforça de démontrer à Catherine qu'elle courait de grands dangers auprès de cet être extraordinaire. Il lui prouva de plus en

plus que les fées étaient des personnages imaginaires créés par pure fantaisie; et, pour le lui faire comprendre, il lui lut et lui expliqua le conte de *Peau-d'Ane,* une fable de La Fontaine, un conte oriental, et l'engagea à ne plus retourner à la colline.

Catherine, en quittant le curé, trouvait qu'Abel n'était point fou; qu'elle ne courait aucun danger auprès de lui, si ce n'est le plus grand de tous: celui d'aimer sans espoir de l'être.

Pour réussir, elle résolut de faire un dernier effort auprès de son ami de la montagne, en lui racontant l'histoire de la jeune moissonneuse.

Elle accourut donc un matin; et, s'asseyant sans façon à ses côtés, elle commença par lui dire qu'il n'y avait point de fées: puis elle tâcha de lui faire comprendre les raisonnements du curé.

— Catherine, répondit gravement Abel, on ne me prouvera jamais qu'il n'y a que nous dans la nature. Qui a fait tout ce que nous voyons? c'est un grand génie. Il y a la fée des fleurs, la fée des eaux, la fée des airs. Est-ce que tu n'es pas portée, comme moi, à aimer quelque chose hors de toi?

— Oh! oui, dit-elle.

— Eh bien! n'imagines-tu pas des fleurs qui ne se fanent point, et un jour qui n'aura point de nuit? Tout cela se trouve chez les fées: les fées demeurent par-delà les cieux, car les cieux sont le parvis de leur temple, et les étoiles sont les marques de leurs pas. Lorsqu'une tempête couvre le ciel, c'est que de mauvais génies se sont échappés de leurs prisons,

ou qu'ils ont cassé les bouteilles qui les renfermaient.

» Catherine, est-ce que tu n'as pas envie quelquefois d'être autre part que là où tu es? Ne désires-tu pas voler dans les airs, et te confondre dans une adoration amoureuse, comme celle que j'ai pour une fée?

— Si, dit-elle bien doucement; je suis chrétienne et j'aime Dieu.

— Dieu! reprit Abel, quel est-il?

— C'est lui qui nous a faits à son image, pour le servir et l'adorer... dit-elle, d'après son catéchisme.

— Ah! j'entends, continua Abel, Dieu est le roi des fées et des génies.

— Mais le curé m'a dit qu'il n'y a pas de fées!... dit-elle avec dépit.

— Qu'est-ce que le curé? demanda sur-le-champ Abel.

Il fut impossible à Catherine de faire entendre à Abel ce que c'était qu'un curé: elle s'embarqua dans une explication de l'ordre social, et ne put achever son explication, parce qu'elle s'y entortilla.

Enfin, elle s'en tira en concluant qu'un curé était un homme qui ne se mariait point parce qu'il ne devait aimer que Dieu, le prier pour tout le monde, et s'habiller de noir.

— On ne prie donc pas Dieu soi-même? dit Abel. Mais, reprit-il, si ton curé t'a montré dans un livre qu'il n'existait point de fées, je m'en vais te montrer dans un autre qu'il y a des fées!...

Il courut chercher un volume de contes, et lui fit voir l'estampe de l'*Apparition de la Fée Abricotine*.

— Puisque vous voulez qu'il y ait des fées, j'y croirai! dit-elle en rougissant; et, quand cela ne serait pas, croire à votre erreur m'est plus doux que connaître la vérité.

— Catherine, dit Abel, avec cette joie d'enfance, cette curiosité naïve d'un jeune écureuil qui court de branche en branche en jouant avec chaque fruit, Catherine, tu m'as promis une histoire: dis-la-moi, car j'aime à t'entendre parler...

Catherine sentit alors dans son cœur un mouvement qui ressemblait fort à celui de la peur. En effet, son propre sort allait se décider.

HISTOIRE DE LA JEUNE MOISSONNEUSE

— A la dernière moisson, dit-elle en montrant les champs de la vallée, il est venu de la Lorraine (c'est un pays tout là-bas, dont les habitants sont pauvres et viennent au printemps pour faire nos moissons); il est venu, disais-je, une jeune fille, avec sa mère. Elles étaient bien pauvres toutes deux: la mère était âgée; mais, malgré ses infirmités, elle a fait le chemin avec sa fille.

» Sa fille se nomme Juliette: elle est jolie comme une rose qui vient de s'ouvrir; et sous son grand chapeau de paille elle a l'air, avec ses cheveux blonds, d'une violette qui se cache sous une feuille sèche. Ses bras sont ronds et lisses comme la branche d'un jeune bouleau, et jadis son sourire était gracieux comme une matinée de printemps. Elles

sont venues toutes les deux à cette ferme que vous voyez là-bas, à la fin du village: elles ont demandé à faire la moisson, on le leur a permis.

» Le fermier a pour fils un beau jeune homme grand, bien fait, basané: c'est lui qui laboure lui-même et qui mène lui-même ses voitures; il est le plus adroit du village au tir et à l'arc: il sait lire et écrire, et chante à l'église le dimanche; enfin c'est lui qui dirige les moissonneurs et tous les ouvriers de la ferme.

» Il se trouva dans la salle de la ferme lorsque Juliette et sa mère se présentèrent: aussitôt que Juliette l'aperçut, elle pâlit et se sentit disposée à l'aimer, parce qu'il était beau.

— Si j'aimais, dit Abel en l'interrompant, je n'aimerais pas que la beauté...

— Juliette supposait apparemment, reprit Catherine, que l'âme de ce jeune homme était comme l'enveloppe, et la pauvre enfant, avant de savoir si elle serait payée de retour, se laissa aller à chérir le fils du fermier.

» Alors elle ne moissonna jamais que dans les pièces où il était; elle le regardait à la dérobée, et, s'il s'arrêtait quelque part, elle ne souffrait pas qu'un autre allât couper les épis qu'il avait froissés: s'il s'asseyait sur une gerbe, elle la rapportait sur sa tête.

» Enfin elle tâchait de se trouver toujours auprès de lui, de manière que, lorsqu'il se plaignait de la chaleur, elle lui présentait le vase de grès plein d'eau qu'elle apportait avec elle, et faisait consacrer par lui cette bouteille, qui lui devenait chère aussitôt

que ses lèvres y avaient touché: on remarqua même qu'elle ne souffrît plus que sa pauvre mère s'en servît. Et elle préféra, toute pauvre qu'elle est, en acheter une autre, et, malgré sa faiblesse, en porter deux au lieu d'une.

» Lorsque Antoine parlait, elle tremblait en elle-même, et recueillait les moindres sons de cette voix chérie: s'il lui adressait la parole, elle rougissait et n'osait le regarder; enfin, elle l'aimait de toutes les forces de son âme, saisissant avec ardeur le moment présent et ne pensant pas à l'avenir.

» La mère s'aperçut que sa fille était changée, car, tout en ayant toujours autant d'amour pour elle, Juliette avait des distractions.

» Un jour qu'Antoine avait aidé Juliette à charger sa javelle, et que leurs mains s'étaient rencontrées avec leurs regards, elle laissa sa mère porter seule le fardeau dont elle avait coutume de la débarrasser.

» Alors, le soir, la mère dit à Juliette:

» — Mon enfant, l'air de ce pays-ci ne te convient pas, retournons en Lorraine.

» Juliette lui répondit que maintenant la Lorraine était ici, pour elle. La mère vit bien qu'il n'y avait plus de remède, et elles continuèrent à faire la moisson.

» Antoine n'ignora pas longtemps l'amour que Juliette avait pour lui, parce qu'une nuit il la vit dans la cour de la ferme, assise sur une pierre et ne dormant pas: elle regardait tour à tour le ciel et l'endroit de la maison où il reposait.

» Comme il était nuit, qu'elle croyait tout le

monde endormi, que tout se taisait, et que l'on aurait pu entendre le bruit des nuages qui roulaient dans l'air, elle envoya un baiser à la chambre où reposait Antoine.

» Cette muette et silencieuse adoration, cet amour secret plurent au jeune homme qui, dès lors, devint auprès de Juliette plus attentif qu'il ne l'avait été jusqu'alors...

» Ecoutez-vous? dit Catherine à Abel.

— Oui, oui, répondit le jeune homme qui semblait rêver.

Alors Catherine répéta sa phrase en le regardant.

— Et, continua-t-elle, Antoine donna à Juliette moins d'ouvrage qu'aux autres. Lorsqu'il faisait trop chaud, il lui disait de se reposer, et elle se reposait avec sa mère, parce que c'était lui qui le leur avait dit. A table, il avait soin qu'elle fût bien servie: et un jour il lui mit une fleur à sa place. Juliette prit la fleur, la cacha dans son sein; cette fleur, quoique flétrie, y est encore.

» Un soir, lorsque tout le monde était couché, Juliette et Antoine allèrent s'asseoir sous un arbre du jardin de la ferme, et ils s'entretinrent longtemps: Antoine fut charmé de la grâce et de l'esprit de la jeune fille. Dès lors ils s'aimèrent l'un et l'autre avec ardeur et en secret. Juliette fut tout à fait heureuse, quand elle vit que son amour était partagé par celui qu'elle adorait, et elle se livra avec enthousiasme à l'espérance.

» Lorsqu'elle vit qu'Antoine était bien épris d'elle, alors ils changèrent de rôle: ce fut Antoine qui

embrassa avec amour tout ce qu'elle portait ou touchait; il la regardait moissonner, et l'aidait ainsi que sa mère, qui, malgré sa longue expérience, commença à croire que tout cela finirait bien. Alors la vieille mère souriait en voyant le fils du fermier danser le soir avec Juliette, et ne pas l'embrasser à la contredanse à laquelle chacun s'embrasse, chose qui lui parut d'un bon augure.

» Enfin, un soir, en revenant à la ferme, Juliette, qui avait pris le bras d'Antoine, lui dit:

» — Mon ami que j'aime d'amour, tu m'as donné une fleur de la terre, et mille autres fleurs qui viennent du ciel; en retour, je ne puis te donner que ce ruban qui me sert de ceinture, prends-le; et souviens-toi qu'en te l'offrant, je t'ai donné tout moi-même.

» Antoine prit le ruban et le garda toujours: il voulut un baiser, mais Juliette le refusa.

» Ils en vinrent à se comprendre d'un regard, à lire dans les yeux l'un de l'autre, à ne plus pouvoir se quitter: ils confondirent leurs cœurs et savourèrent les délices d'un amour délicat et pur. Il n'y avait plus pour eux d'heures ni de temps, de saison ni de terre: ils étaient tout âme, et ils finirent par prendre les gestes, le parler, les manières l'un de l'autre, par penser l'un comme l'autre; enfin Antoine était tout Juliette, et Juliette tout Antoine.

» Alors un matin que Juliette avait pleuré, parce que le fermier parlait de la fin de la moisson et de payer les moissonneuses, Antoine dit à son père qu'il aimait Juliette, et qu'il voulait l'épouser.

» Le soir même, le fermier, qui voulait me marier à son fils, chassa Juliette de sa ferme, après lui avoir donné ce qu'il lui devait: enfin il dit à son fils qu'il ne consentirait jamais à son mariage avec la Lorraine, parce qu'elle était trop pauvre.

» Juliette sortit sans pleurer, mais elle était pâle comme une morte: elle a été recueillie par un autre fermier, chez lequel elle travaille avec sa mère, sans rien gagner; mais elle ne veut pas quitter le pays habité par Antoine, et la pauvre fille est encore heureuse de respirer l'air qu'il respire.

» J'ai été la trouver un matin, et je lui ai dit:

» — Juliette, sois sûre que je n'épouserai jamais Antoine, et si tu as besoin de quelque chose, tu trouveras en moi une amie qui te secourra en tout avec plaisir!...

— C'est bien! s'écria Abel en frappant dans ses mains comme un spectateur trop ému.

Catherine fut interdite, tant la joie que lui causa cette louange, qui ne regardait que l'âme, fut violente et douce à son cœur!...

— Depuis ce temps, continua-t-elle, Juliette n'a d'autres plaisirs que de voir Antoine à l'église, de l'apercevoir quelquefois dans les champs; rarement ils se trouvent ensemble, mais alors ils se parlent avec un extrême plaisir, ils se jurent d'être l'un à l'autre.

» Cependant Juliette se reproche d'avoir attiré sur la tête d'Antoine la colère de son père, car le fermier a déclaré à son fils que, s'il n'épousait pas celle qu'il lui donnerait pour femme, il le déshérite-

rait en vendant ses biens. Juliette est triste, sans espoir, elle se consume et elle ressemble à une jeune fleur rongée par un ver: tout le village l'aime et la plaint, et cependant elle se meurt d'amour.

» Maintenant, ajouta Catherine, quel remède trouverez-vous à de pareils maux?...

Abel garda le silence.

— Mais, continua Catherine, supposez qu'Antoine n'eût pas aimé Juliette, et que Juliette l'eût toujours adoré; dites-moi s'il existerait pour une âme pleine d'amour un malheur plus grand?

En prononçant ces derniers mots, sa voix tremblait, elle regardait Abel avec anxiété, et elle attendait sa réponse, comme la fleur d'été brûlée par les feux du soleil attend la rosée du soir.

— Il me semble, répondit Abel d'un ton indifférent, que le véritable amour finit par vaincre tous les obstacles; les bonnes fées triomphent toujours...

« Triompherai-je?... » se demanda Catherine.

Depuis ce jour, Catherine vint souvent causer avec Abel; et la pauvre enfant aima le fils du chimiste avec la même ardeur que Juliette aimait Antoine. Cependant le bruit se répandait dans le village qu'il y avait à la chaumière de la colline un jeune homme beau comme le jour, ravissant et céleste, et qu'un démon infernal servait; qu'il avait hérité du chimiste le pouvoir de commander à la nature; qu'il avait des entretiens avec des fées, des lutins, que l'on comprit sous la dénomination d'esprits; et qu'enfin on le voyait quelquefois le soir, au clair de lune, causer avec un revenant qui voltigeait comme une ombre.

Ces bruits coururent par toute la contrée, et, ce qui les accrédita, ce fût la défense que le curé fit dans un prône, aux jeunes filles, d'aller à la colline.

Cependant Abel aimait Catherine, mais comme on aime une sœur, et il se nourrissait toujours de ses douces rêveries. Il était d'autant plus dévoré du désir de voir une fée, que ses songes lui offraient souvent des images fantastiques qu'il embrassait avec ardeur, et qu'il croyait quelquefois, à son réveil, avoir réellement vues.

Il faisait ses confidences à Catherine, qui contenait ses larmes, mais qui, en s'en allant, pleurait de se voir dédaignée pour des êtres imaginaires que le curé lui avait dit ne pouvoir jamais exister. Elle espéra que son tour arriverait.

Elle venait toujours voir Abel le matin, parce que c'était un matin qu'elle l'avait rencontré pour la première fois; de manière que ces courses à la colline n'avaient encore été remarquées de personne; et d'ailleurs son père, connaissant son innocence et l'horreur qu'il lui avait inspirée pour la colline, ne concevait aucun soupçon.

Cependant, lorsqu'un jour Catherine s'aperçut qu'elle devait aimer Abel sans espoir d'en être aimée, elle commença à pâlir: le changement de sa figure et de ses manières n'échappa point à l'œil du maréchal des logis des cuirassiers de la garde, Jacques Bontemps, qui, tous les soirs, lui faisait sa cour. Il remarquait que, depuis un certain temps, il n'était pas vu aussi bien par Catherine, qui, le comparant avec Abel, dont les manières étaient

naturelles, élégantes et naïves, ne trouvait plus le ton brusque, les gestes dégagés et le langage de Bontemps d'aussi bon goût. Néanmoins il se flattait toujours de l'épouser, car il avait reçu une lettre qui lui donnait beaucoup d'espoir: en effet, son ami le garçon de bureau venait d'être nommé à la place importante de garçon du cabinet particulier du ministre.

Ce fut alors qu'il rédigea une pétition au ministre pour avoir la place de percepteur, et il l'envoya à son ami pour la poser sur le bureau de l'Excellence, à la première occasion.

Il passa un temps infini à rédiger sa pétition, mais enfin il accoucha, après quinze jours de réflexions, d'un morceau curieux que nous transcrirons littéralement.

Monseigneur[1],

*Votre Excellence apprendra avec surprise que dans la commune de V*** il n'y a pour percepteur qu'une vieille ganache qui, dans la machine dont Votre Excellence est l'âme, se trouve un rouage sans cambouis: cela étant, Jacques Bontemps, maréchal des logis, auquel, par parenthèse, on a refusé une pension de retraite, parce qu'il lui manquait un an de service, vu qu'on l'avait bien licencié exprès; mais, attendu que Votre Excellence n'était pas ministre alors, on ne peut lui en faire un reproche, mais qu'il n'en est pas moins sans pension.*

[1] Copié sur l'original.

Cependant, il va, sans faire d'embarras, vous prier, Monseigneur, de lui donner la place du percepteur. Toutefois, Monseigneur fera bien de l'admettre à la retraite, parce que le pétitionnaire ne veut que la place du percepteur, et non lui nuire dans votre esprit: il ne vous en coûtera, Monseigneur, qu'un trait de plume; et le soussigné pétitionnaire a le plaisir de vous faire souvenir qu'il se trouvait de garde à la porte de Son Excellence avant qu'elle fût ministre, et qu'il l'a sauvée des Cosaques, sans quoi Monseigneur ne serait pas Son Excellence aujourd'hui.

Le pétitionnaire ne doute pas des sentiments de reconnaissance de Monseigneur, avec lequel il a l'honneur d'être, etc.

Jacques Bontemps.

Cela fait, il rassembla toute la somme de ses idées pour faire un précis dans le même genre de l'affaire de la commune, et l'envoya à un de ses anciens généraux, en lui recommandant de le remettre à un conseiller d'Etat, « afin, disait-il, de faire rendre sur-le-champ une ordonnance du roi ».

Après de telles dépêches, Jacques Bontemps déclara au père de Catherine qu'avant un mois il serait, lui, Bontemps, nommé percepteur, et que le procès de la commune serait terminé.

L'ancien bedeau répondit qu'alors Catherine deviendrait sa femme, et Catherine poussa un soupir.

CHAPITRE SIXIÈME

La fée des Perles

Abel avait fini par désespérer de voir jamais une fée, et, depuis trois ou quatre jours, il avait même resserré tous ses livres de féerie, qu'il savait par cœur, ayant enfin résolu de ne plus les ouvrir.

Comme tous ceux qui commencent à douter d'une chose sur laquelle ils ont placé leur bonheur, il s'abandonnait à une mélancolie douce: il trouvait du vide en lui-même, et pensait à Catherine.

Tous les éléments de l'amour étaient en lui sans qu'il fût amoureux. Son activité de pensée se repliait dans des rêveries sans objet qui le plongèrent, pendant l'absence de Catherine, dans une sorte d'engourdissement moral.

En un mot, il éprouvait ce besoin d'aimer qui nous obsède au sortir de l'enfance et qui donne aux premières amours tant de charme et tant de ferveur.

Un soir, après avoir contemplé pendant longtemps l'aspect du ciel, Abel, dans son langage oriental, apostropha le firmament:

— Nuages, dit-il, qui souvent vous arrêtez sur le

sommet des montagnes, et déposez le génie qui rafraîchit la terre, envoyez sur ma chaumière quelque lutin léger qui m'instruise, ou qui me prescrive quelque entreprise difficile où je puisse mettre toute mon âme; qu'il m'ordonne de me précipiter dans un lac, au fond duquel je dois trouver les lions qui gardent une jeune fée, assise sur un diamant, et endormie depuis des siècles par les artifices d'un cruel enchanteur. Etoile, conduis-moi vers celle que je dois aimer... Rayon divin qui pars du sein de la reine des nuits, guidez-moi dans la contrée où se trouve Farucknaz, où le *Roc* déploie ses ailes, où s'élèvent les mille colonnes d'or des châteaux des fées.

— Ah! bientôt, dit-il à Caliban qui l'écoutait sans le comprendre, bientôt! demain peut-être, je fouillerai la cheminée, et nous irons autre part: car les princes, dans mes contes, vont par le monde, et c'est ainsi qu'ils rencontrent des fées déguisées en mendiantes, en vieilles femmes; mais, ajouta-t-il, comment abandonner le champ où repose ma mère?... et Catherine, et toi, Caliban, qui ne peux plus marcher.

Caliban lui baisa la main.

— Je voudrais aimer!... s'écria Abel; mes fleurs, ma chaumière, mes plantes ne me suffisent plus!... je suis seul!... ô fée des Amours!... bonne fée qui avez si bien servi le Prince lutin, venez à mon secours!

Il rentra, se coucha tristement sur son lit, dans le laboratoire, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil, ainsi que Caliban, qui habitait une chambre éloignée de la sienne.

Il était environ minuit: le plus profond silence régnait autour de la cabane, et n'était troublé que par le vent frais de la nuit, qui balançait mollement les branches des arbres; quelques chouettes criaient dans le lointain: la lune était cachée par de gros nuages.

Abel rêvait qu'une fée allait paraître, il entendait dans son rêve les accords enchanteurs d'une musique tout aérienne, et, au milieu des sons, il écoutait avec ce ravissement pur d'une âme dégagée du corps la voix argentine de la fée.

Il s'éveille en sursaut, la douce musique du rêve continue... bientôt elle cessa...

Quel spectacle!

Pour en donner une juste idée, il faudrait pouvoir décrire le tableau d'Endymion, montrer Abel, tout aussi beau que le berger aimé de Diane, couché dans cette attitude si gracieuse, et coloré, comme lui, par la lueur amoureuse qui annonce la déesse; mais ici, dans le laboratoire, la déesse était arrivée.

Abel stupéfait a vu sortir de sa cheminée l'objet de ses rêves, une fée, mais la plus jolie des fées, la fée des Amours!...

Elle s'avance au milieu d'un nuage de lumière blanche comme celle d'une étoile; cette lumière est produite par une lampe de bronze que la fée a laissée dans la cheminée, et qu'alors Abel ne peut plus voir.

Cette lampe, d'une force antique, jette un éclat qui semble un rayon céleste et qui illumine le laboratoire. Abel croit encore rêver, il s'abandonne, le

cou tendu, au délice de contempler celle dont il vient d'entendre la voix enchanteresse.

Le chant et la musique ont cessé...

Du sein de son trône de lumière, la fée semble insulter la terre qu'elle dédaigne de toucher de ses pieds de neige.

Elle est habillée d'une étoffe blanche tellement éblouissante, que l'image qu'Abel s'était faite des vêtements d'une fée est surpassée. Ses cheveux noirs comme du jais étaient parsemés de perles dont la blancheur charmante, plus douce que celle du diamant, faisait ressembler sa tête à une touffe de verdure chargée de mille gouttes de rosée.

Une ceinture de perles entourait une taille svelte, légère et voluptueuse: un collier de perles à quinze rangs ne fut distingué qu'avec peine par Abel, parce qu'il semblait se confondre avec la peau de la fée, tant elle était blanche; à ses bras polis, délicats et satinés, brillaient des bracelets de perles, et sa robe était brodée de perles. Elle tenait une baguette de nacre de perle, et du sommet de sa tête pendait, par-derrière, un voile léger.

Cette fille de l'air était petite, mignonne, vive, légère, mais rien ne pourrait donner l'idée de son visage.

Il renfermait tous les caractères: la bonté, alliée à la fierté douce, la grandeur, l'amour, la grâce, et ce charme indéfinissable qui résulte de l'envie de plaire.

Ses yeux vifs, pleins d'un feu humide, avaient ce cercle noir qui en double l'éclat, et ils avaient de

plus cette étonnante expression de volupté que donne une large, longue et belle paupière lorsqu'elle s'avance sur le milieu de l'œil et qu'elle semble cacher la prunelle où brille tout le feu de l'amour; sur sa joue en fleur resplendissait l'éclat d'une pomme brillante, et sa bouche souriait comme une rose qui s'ouvre, en laissant voir des dents rivales des perles de sa toilette.

Son divin sourire annonçait une pensée pure et fraîche comme son haleine, et la pose élégante de son col, qui s'élevait du milieu de la courbe gracieuse de ses épaules comme une colonne d'albâtre, indiquait qu'elle avait étudié la majesté dans les cieux. Son sein, tout voilé qu'il était par une gaze aérienne, fut dévoré par l'œil charmé d'Abel, qui, dans le silence de la nuit, put entendre le murmure de ces globes d'ivoire.

Voir tout cela fut l'affaire d'une minute; Abel semblait craindre que son souffle ne fît envoler cette apparition divine, et il n'osait regarder la fée dont les yeux lui parurent deux étoiles du ciel.

La fée se complaisait à jouir de l'étonnement d'Abel, et son regard était celui d'une admiration curieuse.

Elle baissa et leva ses yeux tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin Abel, entendant la respiration de la fée, ne douta plus de la réalité de cette brillante apparition; il se prosterna, et, levant son visage angélique, il lui dit avec enthousiasme et avec la voix de l'adoration:

— Tu es sans doute la fée des Perles?...

Elle sourit et baissa la tête en signe d'approbation;

ce doux mouvement faisant briller un gros diamant qui se trouvait au milieu de son front pur, Abel crut que le nuage de lumière tremblait par secousse et décrivait des cercles multipliés, comme lorsque l'on jette un caillou dans une eau limpide.

— Belle fée des Perles, continua-t-il avec une ingénuité charmante, vous avez donc entendu ma voix?... Prenez avec vos blanches mains, prenez les rênes de ma vie! je veux vous appartenir tout entier, si toutefois j'en suis digne; mais l'offrande d'un cœur pur est, je crois, ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Ah! venez quelquefois dans ma chaumière, je vous chercherai les larmes du repentir, si c'est votre emploi de les recueillir; je vous élèverai des temples, des autels, je vivrai pour vous, je... mais parlez, je tremble que vous ne soyez que la fille d'un rêve.

Raphaël nous a représenté des anges, des séraphins, agenouillés devant l'Eternel, et il a rassemblé la perfection humaine dans une posture qui, malgré son humilité, brille de grâce; leurs visages resplendissent et semblent jeter un reflet sur la terre qu'ils couvrent des milliers de boucles de leurs chevelures d'or: tel était Abel en prière devant sa fée.

Elle l'admirait, et, un instant, son teint de lis devint plus blanc et sa rougeur plus vive, ses yeux brillèrent, et une expression divine erra sur sa figure radieuse.

Quand Abel eut fini sa prière, elle agita doucement sa tête et prononça ces mots:

— Abel, je verrai si tu seras digne de ce que tu

demandes; pendant quelque temps je viendrai me glisser dans ta chaumière, comme le rayon de lune qui répand une lueur argentée et brille au milieu des nuits... Si tu le mérites, je serai ton amie, ton étoile, et...

Elle s'arrêta comme si elle eût craint de faire une trop grande promesse.

En entendant cette voix d'ange qui se glissa dans son oreille comme les derniers sons d'une harpe, Abel resta frappé d'étonnement: cet organe allait droit à son cœur, il écoutait de l'âme ces accents qui paraissaient sortir de celle de la fée.

La douce musique qui avait précédé cette apparition n'était pas plus suave que ce doux accord.

— Ah! s'écria-t-il, quand, transporté sur un nuage, j'entendrais les divins accents des harpes d'or dont Catherine m'a dit que les chérubins jouaient devant son Dieu, je n'aurais pas autant de plaisir que m'en donne une syllabe prononcée par vous!... L'oiseau qui chante avant de mourir, le rossignol, le loxia d'or, et le baiser d'une mère ne sont pas plus doux. O fée des Perles, n'êtes-vous pas la reine de toutes les fées, comme la perle est la reine de l'océan?

La fée lui sourit, et l'enivra par ce sourire.

— Si j'étais éternel, s'écria-t-il avec force, un sourire pareil tous les mille ans, et je serais heureux!... Mais souriez-moi encore... et je meurs content: votre sourire me charmera jusque dans la nuit de la tombe; j'aimerais mieux la mort avec ce souvenir que la vie sans vous!...

— Abel, adieu, dit-elle d'une voix tendre.

Abel se prosterna, et, quand il releva la tête, l'obscurité la plus complète régnait: la fée avait disparu comme elle était venue, et le jeune homme s'efforça en vain de distinguer la place qu'elle avait occupée; il ne vit, pour nous servir de l'admirable expression de Milton: « Il ne vit que les ténèbres, et n'entendit que le silence. »

Cependant il distingua dans le lointain un bruit sourd comme celui du tonnerre; alors, il courut hors de la chaumière, il gravit la colline, et, vers la forêt, il aperçut un char lumineux emporté avec la rapidité d'un nuage des tempêtes.

Il rentra, et, jusqu'au jour, il ne put dormir; il voyait toujours la fée des Perles et son nuage de lumière; il entendait cette douce voix et se précipitait comme pour saisir le pied lumineux qu'il avait vu briller dans un cothurne d'une étoffe argentée; il se frottait parfois les yeux, mais il ne pouvait douter.

Au jour, il eut la preuve de l'apparition céleste: le tabouret de sa mère était devant la cheminée, et il trouva dessus quelques perles détachées de la robe de la fée. Il voulut visiter la cheminée, il trouva à ses pieds les débris d'un énorme bocal que son père avait placé sur le manteau de la cheminée, et sur l'étiquette duquel Abel se souvint d'avoir toujours lu le premier mot, « Esprit ».

« C'est cela, se dit-il, mon père tenait là la fée enfermée, et son temps a fini cette nuit. »

Enfin, il entra dans la cheminée, et il aperçut que,

dans l'un des côtés, son père, lorsqu'il l'agrandit avec Caliban, avait laissé un petit escalier pratiqué dans le roc, et, sur quelques marches, il vit encore des perles.

Alors il courut réveiller Caliban, et lui raconta la venue de la fée. Le vieux serviteur se réjouit, et, lorsque son jeune maître eut fini, il lui dit:

— Abel, je deviens vieux et je mourrai bientôt; il faut demander à ta fée, pour t'éviter la peine de cultiver le jardin, de moudre le blé et de semer les légumes, de le faire faire par des lutins.

— Si elle pouvait te faire vivre toujours, dit Abel, mais les fées n'en ont pas le pouvoir.

Cependant, ce point étant douteux, il se promit de revoir le *Cabinet des Fées,* et de chercher des exemples.

Alors Caliban se réjouit, espérant qu'à quelque page oubliée Abel trouverait un brevet d'immortalité pour eux.

Abel sortit, et le premier objet qui frappa ses regards fut, à une centaine de pas de la chaumière, une masse blanchâtre qu'il n'avait pas coutume d'y voir.

Il se souvenait bien qu'à cette même place il existait quelque chose auparavant; mais ce ne fut qu'après une grande heure de méditation qu'il se rappela que c'était l'énorme buisson qui lui avait caché Catherine, la première fois qu'elle s'aventura sur la colline.

Il y courut; il vit que le buisson avait été brûlé, pour découvrir une énorme pierre autour de

laquelle il croissait et qu'il dérobait à tous les regards.

Cette pierre était carrée, et il aperçut des caractères bizarres tracés sur la table qui recouvrait cette espèce de monument rustique. Au bas de ce bloc carré se trouvait une dalle extraordinairement large et vaste, ensevelie depuis de longues années sous le terrain: on avait bêché la terre, et cette dalle blanche, au milieu de laquelle se trouvait un gros anneau de fer, était alors dégagée de tout ce qui l'avait cachée depuis si longtemps, puisque le buisson avait pu y croître.

Ce travail, assez considérable, eut lieu sans qu'Abel eût pu l'entendre, et cette réflexion lui fit penser que c'était un tour de la jolie fée des Perles, et que ce monument et ses caractères hiéroglyphiques signifiaient des choses bien importantes. Il se coucha par terre, l'oreille sur la dalle, et il entendit un bruit sourd qu'il prit pour celui de quelque lutin, mais qui, réellement, était produit par la même cause qui fait bruire l'onde de la mer dans les coquillages que les enfants approchent de leur oreille.

Il se releva et chercha un sens aux caractères, mais ce fut une chose impossible, car ils n'en avaient point, quoique Abel y pût distinguer quelques chiffres effacés par le temps.

Il regardait encore ce singulier monument, lorsqu'il entendit un pas léger comme celui d'un fantôme; il avança la tête, et crut que c'était la fée; il aperçut Catherine qui, malgré son chagrin, vint gaiement à sa rencontre.

Abel ne put cacher un mouvement de dépit en voyant qu'il se trompait: ce geste ne pouvait échapper à l'œil de Catherine.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle en tremblant comme une feuille d'hiver.

— Je croyais, répondit-il avec un doux sourire, qui pour le moment rassura la pauvre Catherine, je croyais que c'était la fée...

— Quelle fée? dit-elle avec surprise.

— La fée des Perles, répliqua Abel avec des yeux brillants d'amour. Oh! qu'elle est belle!... Catherine, eh bien! qu'as-tu? tu détournes les yeux?...

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, je ne saurais voir les vôtres lorsqu'ils ont cette expression... « ... et qu'elle n'est pas pour moi », pensa-t-elle.

— Qu'as-tu, ma petite Catherine? dit-il avec un doux accent; tu pleures? tu souffres donc?...

— Oh! oui, je souffre!

Et Catherine sanglotait; elle se retourne et le voit pleurer:

— Tu pleures aussi? reprit-elle.

Et, sur-le-champ, ses larmes parurent se sécher.

— Puis-je voir ta peine sans en éprouver? répondit Abel; n'es-tu pas ma sœur, puisque tu es le seul être qui m'ait souri le premier sans être mon père, ma mère, ni Caliban...

— Eh bien! dit Catherine en cachant son désespoir, quelle est cette fée?

Alors Abel, avec tout le feu du jeune âge, avec tout le feu de l'amour, lui fit une description animée et brillante de la vision céleste qu'il avait eue la

nuit; à chaque instant les phrases les plus énergiques d'un langage que le frottement de la civilisation n'avait pas encore altéré arrivèrent sur ses lèvres enflammées, et n'instruisirent que trop la malheureuse Catherine, qui écoutait encore avec plaisir cet arrêt de mort, comme un criminel repentant qui se fait un besoin de son supplice.

— Enfin, dit Abel en finissant et en montrant les cieux, ce n'est que par-delà cette écharpe diaprée que naissent et vivent des fleurs aussi brillantes; elles viennent du parterre des jardins de ton Dieu, que j'aime encore plus, depuis qu'il a permis que je visse des roses qui ont habité près de son trône, et qui en rapportent une rosée de lumière, de parfums et de charmes dont la nature d'ici-bas n'a pas d'exemple. Oui, Catherine, la blancheur d'un lis vierge, les mille couleurs des oiseaux de l'Orient, le doux chant des cygnes, l'odeur de l'ambre, le visage des houris de Mahomet, rassemble toutes les merveilles de la nature, et ce chef-d'œuvre sera au-dessous d'elle...

— Vous l'aimerez? dit Catherine en tressaillant et en épiant sa réponse.

— Je n'oserais, de peur que mon amour ne ternît sa pureté...

— Mais si elle est belle, reprit Catherine, et qu'elle ne vous aime point?...

— Tu me soulèves trop de pensées, dit-il en se frappant le cœur, j'en ai trop là, elles m'étouffent!...

— Vous l'aimez, et elle vous aimera, dit alors Catherine en fondant en larmes; car une femme qui

vous aura vu ne pourra jamais oublier la douceur de votre visage...

Ayant dit, Catherine s'enfuit à travers les ronces en pleurant toujours. Mais elle s'arrêta, revint précipitamment; et, s'asseyant près de lui, sur la grosse pierre, elle lui dit:

— Abel, sois heureux, et je serai heureuse...

Elle se leva et s'enfuit.

Le jeune homme, pensif, la suivit des yeux.

Pendant quelque temps, il ne pensa plus à la fée des Perles. Les discours et les regards expressifs de Catherine lui revinrent à l'esprit, mais ce ne fut qu'une préoccupation ayant sa source dans un sentiment confus qu'il ne chercha point à s'expliquer.

CHAPITRE SEPTIÈME

La lampe merveilleuse

Pendant plusieurs jours, l'âme d'Abel vécut du souvenir que lui laissa l'apparition de la fée des Perles; mais bientôt il ressentit un besoin de la revoir qui arriva promptement à l'impatience; il se tenait éveillé pendant la nuit, afin de ne pas perdre un seul moment la vue de la jolie fée quand elle viendrait.

Il se parait avec recherche, il baignait ses cheveux dans l'eau claire de la fontaine, tandis que Caliban tâchait de rendre le beau col brodé aussi blanc que la neige; puis Abel tressait sur sa jambe les nattes qui rattachaient ses sandales de bois, sur lesquelles son pied ressemblait au pied d'une statue antique.

Un soir, il cueillit avec Caliban un énorme bouquet de roses, et il les effeuilla dans le laboratoire qu'il tapissa de feuillages. Il nettoya la cheminée par laquelle descendait la petite fée, et il y attacha des rameaux de lilas, afin qu'elle trouvât un chemin parfumé.

La nuit suivante, à l'heure de minuit, heure que les fées, que toutes les fées chérissent, parce que le

silence et le mystère, qui plaisent à leurs âmes aimantes, règnent alors partout, une musique d'une douceur divine se fit entendre dans la chaumière, unie au chant argentin et caressant de la fée aux Perles.

Cette mélodie semblait descendre des nuages. Abel se réveilla aussitôt et vit la fée au milieu de son cortège de lumière, qui s'étendait sur tout le laboratoire comme le voile d'air que l'on remarque quelquefois sur la terre quand, par un beau jour de printemps, on regarde une vallée du haut de la colline.

La charmante fée s'était assise sur le fauteuil vermoulu, et regardait dormir son protégé: aussitôt qu'Abel ouvrit les yeux, elle cessa de chanter, et son visage prit une expression moins tendre.

Abel, qui, depuis la première apparition, se couchait habillé, se leva et fut se mettre à genoux à quelques pas de la fée. Un moment de silence régna entre eux, car elle paraissait prendre plaisir à l'admiration du jeune homme, dont les regards la parcouraient avidement, comme s'il eût revu, après une longue séparation, un ami tendrement aimé.

Enfin, il lui dit avec une naïveté charmante:

— Vous avez donc cassé la grande bouteille où mon père vous avait renfermée?

— Oui, répondit-elle en souriant, et c'est parce qu'il m'a tirée des mains d'un enchanteur, mon ennemi, que j'ai juré de vous protéger.

— De me protéger!... répéta-t-il lentement avec l'accent du regret et le regard du reproche.

— Que me voulez-vous de plus?... dit la fée, qui le comprit parfaitement.

— Je ne sais, répondit-il.

Mais, après un moment de silence et d'hésitation, il ajouta avec cet air à la fois soumis et passionné qui prête tant de force aux paroles d'amour:

— Je voudrais ne jamais vous quitter!... ne m'avez-vous pas rendu la vie que je mène insupportable? Que deviendrais-je si je ne pensais pas à vous et si votre image ne remplissait pas tous mes moments?... Une chose, maintenant, ne me plaît qu'autant qu'il peut y avoir du rapport entre elle et vous... J'avais du bonheur plein mon âme en cueillant ces roses, parce que vous deviez en fouler les feuilles que j'ai répandues ici... Autrefois, j'aimais les fleurs pour les regarder, j'aimais à écouter le murmure de notre fontaine, je contemplais, sans rien souhaiter, la campagne et le ciel; aujourd'hui tout cela n'a du charme pour moi que parce que je crois vous voir et vous entendre dans tout. Belle fée, j'ignore en quels lieux est votre demeure... mais je suis certain que vous êtes là aussi!...

Et il montrait son cœur.

La fée l'écoutait avec plaisir (car les fées sont des femmes). Elle lui montra, du bout de sa baguette de nacre, l'escabelle, comme pour lui dire de s'y asseoir; Abel s'y plaça avec timidité et en regardant toujours la fée.

En s'asseyant, il aperçut la belle lampe qui brillait dans la cheminée, et, pendant un instant, il la considéra avec surprise et en silence.

La fée le regarda et parut deviner sa pensée; elle sourit.

— Belle fée, dit Abel, pourriez-vous prolonger l'existence de Caliban?

Elle remua la tête en signe de refus, et répondit de sa douce voix:

— Nous pouvons donner ou ôter la vie, mais non la faire durer plus qu'il n'est marqué; Dieu nous l'a défendu.

— Vous reconnaissez donc le Dieu de Catherine?

— Qu'est-ce que Catherine? s'écria la fée, en sortant de l'espèce d'impassibilité dans laquelle elle s'efforçait de rester; n'est-ce pas une jeune et jolie fille que vous aimez?

— Oh! non, je ne l'aime pas!... repartit vivement Abel; car nous rions ensemble, je lui prends la main; à ses côtés je reste maître de moi-même. Enfin je la chéris comme une sœur... elle avait du chagrin l'autre jour, et j'ai pleuré avec elle!...

— Abel, écoutez! si vous avez quelque demande à me faire, parlez! je puis vous accorder tout ce que vous voudrez!...

— Je ne veux rien pour moi, s'écria-t-il avec douceur, car en ce moment je suis heureux; mais je sens que j'aurais du plaisir à revoir encore mon père, ma tendre mère la fée Bonne: vous devez les connaître, faites que je jouisse une fois de leur doux aspect.

— Il faudra, répondit la fée, que je consulte mes livres, et, si cela se peut, je vous les montrerai.

— Ah! douce fée, s'écria Abel, je voudrais bien

voir aussi votre palais, le lieu de votre séjour habituel!

— Et pourquoi? demanda-t-elle.

— Parce qu'alors, dit Abel, je vous verrais toujours là, et vous ne seriez presque jamais absente pour moi.

Elle parut vivement touchée de cette réponse, et elle promit à Abel de satisfaire ses souhaits.

Elle jeta sur lui un regard plein de complaisance et peut-être même d'un sentiment encore plus délicat, et elle fit un mouvement pour se retirer.

— Ah! restez, dit Abel en saisissant sa jolie main, qu'elle retira soudain.

Le pauvre jeune homme, lisant le dédain sur le visage de la fée des Perles, crut l'avoir offensée; il se retira tout honteux, la regarda de l'air d'un coupable qui implore sa grâce, et une larme roula dans ses yeux.

La fée, tout émue, se rapprocha de lui et approcha sa main des lèvres du jeune homme. Abel y déposa un baiser tendre et respectueux, et il sentit cette douce main trembler.

Dans cette seconde entrevue, la fée était déjà comme gênée: elle n'avait plus sur sa figure cet air riant qu'Abel remarqua la première fois; mais le fils du chimiste était trop ému lui-même pour s'apercevoir de ce changement.

La fée regarda avec attention le laboratoire, et surtout les habits du chimiste et de sa femme; puis elle se tourna vers Abel, et lui dit:

— La rosée va se distiller sur les fleurs, l'aurore se lève; voici l'heure où nous disparaissons! adieu...

Puis, légère et gracieuse, elle saisit sa lampe brillante, et, s'élançant dans la cheminée, elle s'éleva en l'air comme un jeune écureuil qui gravit un arbre en se balançant mollement sur les branches et jouant avec les feuilles.

Abel resta tout étourdi: cette seconde visite de la fée avait développé le sentiment qui, depuis la première, flottait indistinctement dans l'âme du naïf jeune homme. Pourtant ce n'était point encore de l'amour dans le sens restreint de ce mot, car il y manquait l'espoir.

Après le départ de la fée, Abel se souvint de l'expression singulière que prenait par instant le visage de cette céleste créature et de l'embarras inexplicable pour lui qu'elle révélait alors dans sa contenance. Il demeura jusqu'au jour plongé dans cette méditation, et Caliban le trouva dans la posture où la fée l'avait laissé.

— Caliban, elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas retarder l'instant de ta mort...

Caliban regarda la terre avec tristesse, et, lorsqu'il releva la tête, Abel aperçut une grosse larme qui roulait dans les rides du vieillard.

— Abel, il faudra donc que je te quitte!... au moins tu me mettras avec ton père, n'est-ce pas?...

Abel le lui promit.

Quelques jours après, la fée lui apparut encore, et vint l'avertir qu'il devait se résoudre à courir les plus grands dangers s'il voulait voir le palais qu'elle habitait. Abel lui répondit que rien ne pouvait l'arrêter devant une telle perspective.

Alors la fée lui donna sa baguette de nacre, qui, pour cette fois seulement, obéirait aux ordres qu'un étranger lui intimerait; et elle lui parla ainsi:

— Demain, Abel, lorsque toute la nature sera ensevelie dans le sommeil et que tu auras entendu minuit sonner à l'horloge du village, alors tu frapperas de cette baguette la pierre qui se trouve à cent pas de ta chaumière; elle se lèvera et t'ouvrira un gouffre dans lequel il faudra te précipiter; lorsque tes pieds auront rencontré le sol, tu marcheras hardiment jusqu'à ce que tu voies une lumière qui ne sera visible que pour toi seul et qui te guidera vers mon palais.

La fée disparut comme les autres fois. Abel tenait à la main la baguette magique, et il ne cessait de la baiser en pensant que les mains de la fée l'avaient touchée. Il ne savait qu'en faire: à chaque instant il la plaçait dans un endroit, puis dans un autre, s'éloignait et revenait la voir comme si c'eût été la fée elle-même.

Au temps où Napoléon tenait l'Europe courbée sous sa main puissante et paraissait aux hommes environné d'un éclat surhumain, il confia son portefeuille à un jeune auditeur qui devait le suivre à l'armée.

L'auditeur, quand il eut le portefeuille, ne sut plus qu'en faire: il consultait tout le monde, demandant comment on tenait le portefeuille d'un empereur, et dans quelle substance précieuse on l'enfermait. Il ne le quittait pas des yeux, comme si Napoléon et son génie y fussent contenus.

Si quelqu'un passait à côté, il le regardait avec inquiétude: quelqu'un venait-il le voir? avant de lui demander comment il se portait, il lui faisait voir le portefeuille; il répétait à tout le monde qu'il avait chez lui un portefeuille de Sa Majesté; enfin il était fou... Ainsi en fut-il d'Abel et de la baguette de la fée, si ce n'est que les folies de l'amour prouvent une organisation encore jeune, et que les singeries de l'auditeur annoncent une âme étroite.

On juge si Abel attendit avec impatience que l'heure indiquée arrivât.

Caliban voulut absolument l'accompagner, et ils furent tous les deux, à minuit, auprès de la pierre en question.

Lorsque le dernier coup de l'horloge retentit dans les airs, Abel frappa bien doucement la dalle, et elle se leva brusquement: alors l'ouverture vomit sur-le-champ une grande quantité de flammes, et Caliban regarda Abel avec effroi; mais l'intrépide jeune homme, fermant les yeux, s'élança dans le cratère de ce petit volcan, et Caliban l'y suivit. Ils tombèrent sur une matière molle et flexible, qui les reçut avec complaisance: ils entendirent la pierre retomber avec fracas, et ils se trouvèrent dans la plus profonde obscurité. Abel se releva, et, mettant sa main en avant, il marcha courageusement en appelant ce fidèle serviteur: il tâtonna partout pour le retrouver, ce fut en vain; alors il se décida à marcher en avant. Il erra longtemps sans rencontrer aucun obstacle: le plus profond silence régnait, ainsi que la plus grande obscurité: il chemina si longtemps,



Alors la fée lui donna sa baguette de nacre...

toujours entouré de ce cortège de terreur, qu'il crut que la nuit devait s'être écoulée.

Tout à coup un bruit horrible, dont il n'avait jamais eu l'idée, retentit comme un coup de tonnerre, la voûte sous laquelle il marchait en fut ébranlée et sembla près de s'écrouler.

Après ce premier frisson de crainte involontaire, il se remit à marcher; mais, à chaque instant, le bruit se renouvelait et semblait se rapprocher. Abel s'arrêta et s'assit sur une pierre froide; là, le plus terrible spectacle vint l'épouvanter.

En effet, ses yeux se portaient toujours en avant par un mouvement naturel, et il cherchait à voir: cet effort le fatiguait, ce fut alors que le bruit cessa, et que, dans le lointain, un point lumineux et blanchâtre commença à paraître.

Insensiblement, cette lueur s'étendit, prit un corps, et ce corps était celui d'un géant qui, avec une massue, s'approcha brusquement et leva sur la tête d'Abel le tronc d'arbre qu'il faisait mouvoir. Abel se leva et courut au géant; mais il entendit un rire effroyable, et le géant se mit à danser et à reculer en sautillant et tenant toujours sa massue levée.

Alors Abel courut avec rapidité sur cette épouvantable vision: lorsqu'il fut sur le point de l'atteindre, le géant se résolut en une ligne d'une finesse extrême, et se changea en un serpent qui siffla de toutes ses forces, et s'élança à chaque instant sur Abel, qui, dans cette perplexité, cherchait à l'atteindre avec la baguette de nacre.

Au moment où il le toucha de sa baguette, il se

recula jusqu'au lointain le plus obscur; et là, il revint avec fureur; pendant la route, il se changea tout à coup en squelette, son corps se balança sur deux os desséchés, et Abel vit le jour à travers ses côtes vides, il entendit crier les ossements, enfin un rire de l'enfer éclata et le glaça de terreur.

En cet instant, la fée et tous ses riants présages se présentant à son imagination, il ferma les yeux et se mit à courir en avant; lorsqu'il fut las, il s'assit, ouvrit les yeux et ne vit plus rien. Il se releva et continua sa route: bientôt il aperçut une lueur douce au bout du souterrain qu'il venait de parcourir, et lorsqu'il l'atteignit il ne vit plus que les eaux d'un lac qui réfléchissait une multitude de lumières.

Bientôt il se trouva dans une grotte tapissée de coquillages plus rares les uns que les autres: cette grotte était au bord d'un lac limpide que des arbres lumineux entouraient de tous côtés.

Une barque dorée flottait devant le hardi jeune homme, qui s'élança sur-le-champ dans la nacelle en essayant de la guider vers un magnifique pavillon chinois qu'il voyait pour la première fois en réalité. Aussitôt qu'il fut dans la barque, des deux côtés de la rive une douce musique répandit dans les airs les sons les plus harmonieux.

Abel jouissait du plus magnifique spectacle qui pût flatter son âme amie du merveilleux: il naviguait sur un lac au milieu d'un océan de lumière qui effaçait l'éclat des étoiles d'un ciel pur comme l'onde qui caressait sa barque par des flots lumineux.

Il voyait un pavillon chinois s'élever du sein des

eaux, et chaque angle, chaque pointe, était garnie d'une perle grosse comme un œuf, et contenait une lumière qui, à travers cette enveloppe orientale, jetait une lueur mystérieuse comme la fée de ce lieu. Les eaux paraissaient se perdre sous le pavillon divin, à travers les vitraux duquel il apercevait des figures se mouvoir et danser comme des sylphes.

Lorsque sa barque aborda contre le pavillon, il entendit une musique délicieuse et les cris de joie de la troupe des fées qui dansaient. Il sortit, et tout à coup deux grands et forts inconnus s'emparèrent de lui, le jetèrent dans une espèce de boîte et l'emportèrent avec une extrême rapidité: il voulut briser la caisse dans laquelle il se sentait pressé, mais les éclats de rire qui suivirent ses vains efforts lui rappelèrent que les forces humaines étaient impuissantes contre les enchantements des fées.

Enfin, le même bruit qu'il avait entendu pendant sa course pénible se fit entendre, sa prison parut se briser, et il se trouva seul, au milieu d'un nuage blanchâtre, dans un lieu qui ressemblait à tout ce qu'il se figurait du palais d'une fée.

C'était un salon circulaire: la coupole était soutenue par des colonnes de marbre blanc, et l'intervalle de chaque colonne était garni d'une étoffe rouge très précieuse qui se rattachait par des griffes de lion en or à la frise.

Le parquet, composé de bois précieux, offrait les dessins les plus ingénieux; un lustre, qu'il crut de diamants, pendait du milieu de la voûte, qui lui semblait un ciel, tant elle était peinte avec habileté, et

ce lustre jetait des feux dont il ne put soutenir l'éclat.

Du sein de quatre trépieds d'or s'exhalaient les plus doux parfums: tout autour de ce salon merveilleux régnait un divan où se trouvaient des coussins de pourpre en profusion, et la richesse du bois était encore augmentée par des dorures.

Entre chaque colonne s'élevait un piédestal en bronze, sur lequel il vit de belles statues élevées en l'honneur des fées les plus célèbres; il y lut les noms de la fée Urgèle, la fée Gentille, la fée des Eaux, etc.

Dans sa surprise, il n'aperçut pas d'abord une porte ouverte, et il fallut que de la pièce voisine il entendît une voix bien connue pour qu'il se précipitât sur-le-champ... Autre étonnement!...

Il entra dans le lieu que la fée habitait toujours.

La lumière venait d'en haut, mais elle était voilée par un immense plafond composé d'une étoffe blanche comme la neige, et plissée à mille plis, de manière que le jour avait une blancheur douce comme la fée elle-même.

Ce réduit divin était de forme carrée.

Aux quatre coins, des piédestaux de cristal supportaient des cassolettes d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves.

Une fois qu'Abel fut entré, il n'aperçut plus la porte, parce que les murs (si c'étaient des murs) étaient garnis d'une substance précieuse d'un blanc mat, qui laissait briller de grandes coquilles de nacre de perles artistement posées, et dont les brillantes cannelures à couleurs changeantes décoraient ce boudoir de la fée.

Le bas de chaque coquille contenait un gland de perle fort bien imité, et la plinthe du haut et du bas de l'appartement était figurée par une ceinture de perles, large d'un demi-pied: les coquilles tranchaient, par le blanc azuré de leur nacre, sur le fond qui était d'un blanc mat.

Tous les meubles, au lieu de bois, étaient en nacre et enrichis de sujets en argent mat; leur étoffe était le satin le plus brillant, broché de perles figurées par le dessin. Partout des fleurs, d'un blanc délicat, répandaient leur odeur de jasmin, d'oranger, de myrte.

Au milieu de la pièce, un vaste bassin d'albâtre sculpté contenait un Amour soufflant dans une conque une eau limpide qui jaillissait à moitié de la hauteur de l'appartement, et s'échappait ensuite par la colonne de marbre sur laquelle le bassin était posé: cette eau murmurante rafraîchissait l'air et disposait à la rêverie.

Enfin, au fond de cette espèce de nuage de blancheur, Abel, stupéfait d'une telle recherche, aperçut, sur une estrade d'argent, la fée, couchée sur un lit qui lui sembla de rosée, tant étaient blancs les tissus qu'elle foulait.

Une profusion de perles, semées sur tout ce qui lui servait, faisait reconnaître la fée des Perles, et sa beauté était si vraie, si brillante, qu'aussitôt qu'on la regardait la magnificence du lieu disparaissait, et l'on ne voyait plus qu'elle.

Sur un somno d'argent mat, la belle lampe de bronze jetait un éclat d'une douceur mystérieuse, en

ne laissant de jour que ce qu'il en fallait pour apercevoir la beauté de cet asile, qu'une lumière trop vive aurait rendu fatigant pour l'œil.

La jolie fée se leva, courut vers Abel; il n'entendit pas le son de ses pas, car elle marchait sur un tapis blanc comme la neige; enfin il était plongé dans un tel ravissement, qu'il ne pouvait pas prononcer un seul mot.

Il contempla la fée, tomba à genoux, posa sa tête amoureuse sur les pieds de la déesse, et les couvrit de baisers: les boucles de sa belle chevelure caressèrent les pieds de la fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Allons, relevez-vous, dit-elle d'un son de voix charmant, et ne faites pas de folies.

Si Abel avait pu voir le coloris qui couvrit le visage de la fée, il aurait été au comble de la joie.

Elle entraîna le jeune homme sur un sofa de satin blanc; ils s'y assirent ensemble, et la fée, lui reprenant sa baguette, frappa trois coups sur le somno.

Soudain une musique aérienne se fit entendre; Abel, dans son extase, saisit la main de la fée; ils restèrent à côté l'un de l'autre pendant tout le temps que dura la musique, et le pauvre Abel, ivre d'amour, confondit son âme dans celle de son amie.

Ses yeux venaient mourir à chaque instant dans ceux de la fée, qui ne se fâcha point de ce muet hommage, et parut même y prendre plaisir. Enfin, au moment où trois voix divines chantèrent, dans une langue inconnue, un morceau dont chaque note était un accent de l'amour, Abel et la fée se

serrèrent mutuellement les mains, rougirent ensemble, et leurs cœurs battirent à l'unisson; alors, insensiblement, la fée retira sa main, et Abel crut avoir tout perdu, quand il ne sentit plus les doigts délicats de cet ange d'amour et de beauté.

— Pourquoi, dit-il, pourquoi vous ai-je demandé à venir en ces lieux? je ne puis plus vivre sur la terre, mais bien dans ce nuage que vous habitez. Ma chaumière, mon jardin, mes fleurs, vous m'avez tout enlevé; car tout va me déplaire, et vous ne m'aurez rien donné.

— Ingrat, dit la fée d'un ton de reproche, pour quoi comptez-vous le souvenir de ce moment qui, même pour moi, ne sera pas sans charme? Oui, mon palais est plein, splendide, ajouta-t-elle, magnifique; mais songez, Abel, que la plus brillante habitation d'une fée est un cœur pur, un cœur tout à elle, un cœur grand, généreux, sensible.

Abel la regarda d'un air qui signifiait qu'il offrait le sien.

— Je vous entends, dit-elle avec un fin sourire; je vous entends, Abel... mais, pour communiquer avec les génies, il faut de vastes connaissances que vous n'avez pas.

— Et puis-je les acquérir? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit-elle; et, si vous y parvenez, j'aurai une grande preuve de... votre aptitude aux sciences.

— Belle fée, dit Abel, vous m'avez promis de m'évoquer l'ombre de mon père... Ah! si vous en avez le pouvoir!...

Il se mit à genoux.

La fée le prit par la main; et, pendant qu'il regardait cette voûte blanche qui brillait d'un doux éclat, elle déposa sur cette main chérie un baiser en rassemblant son âme sous le léger espace que ses lèvres embrassèrent. Abel se retourna, mais la fée majestueuse prit un air de dignité froide, et refoula son plaisir dans le plus profond de son cœur: Abel, interdit, baissa les yeux.

Alors la fée toucha de sa baguette une coquille, qui disparut soudain; un léger bruit fit regarder Abel, qui vit son père soufflant ses fourneaux, et sa mère brodant son col. Il porta lá main sur son cou, pour s'assurer que ce gage d'amour maternel y était encore, et il resta muet de stupeur et en proie à l'effroi.

Il jeta un cri, s'avança, porta ses mains en avant, mais il fut arrêté par une substance froide comme la glace, dure comme du diamant, et il s'évanouit.

A son réveil, il se trouva dans les bras de la fée, qui était plus pâle que lui; elle tenait un mouchoir dont elle effleurait son visage, et les plus doux parfums l'avaient fait revenir: ce moment fut un des plus beaux instants de sa vie; ses yeux rencontrèrent les yeux inquiets de la fée qui le regardait avec amour. Contempler ce doux visage fut une sensation délicieuse; il ne se sentait pas encore; il naissait à la vie, avec cette différence qu'il se sentait naître et qu'il semblait tirer son existence des yeux de la fée. Il n'avait plus aucun souvenir, aucune perception de lui-même.



La fée des Perles

Plongé dans un calme ravissant, tranquille, heureux, n'appartenant plus à la terre, il ne savait plus qui il était, où il se trouvait... non, il aimait, et voyait l'objet de son amour lui sourire au sein d'un nuage de volupté, de grâce et de richesse.

La fée des Perles était coiffée de manière à réaliser l'idée d'un ange; ses boucles rassemblées sur son front, ses yeux compatissants... Abel se crut au ciel... Mais quand elle le vit ouvrir les yeux, elle le quitta et sortit.

Abel se trouva donc seul dans ce lieu de délices avec son extase et ses souvenirs.

Après une rêverie d'amour, suave comme l'air de la patrie, il aperçut la lampe; alors, se souvenant de l'histoire d'Aladin, il conçut l'idée de s'approprier celle de la fée, à laquelle, au surplus, il ne faisait aucun tort: « Parce que, se dit-il, si c'est un talisman, elle n'en manque pas; si ce n'est qu'une lampe, je ne la priverai pas d'un meuble bien précieux. »

Ce qui le confirma dans la pensée que cette lampe était un talisman, ce fut son peu de richesse, car elle n'était que de bronze; ensuite, une fée ne doit rien avoir qui ne soit enchanté.

Bref, il souffla la lampe, et la glissa dans son sein, se promettant de l'essayer à la première occasion.

La fée revint bientôt, apportant dans un vase précieux et blanc comme du lait un breuvage qu'elle exigea qu'Abel prît aussitôt.

Pendant qu'il buvait, elle s'aperçut bien facile-

ment du larcin qu'Abel venait de commettre; et, se souvenant de la manière dont il avait regardé cette lampe, elle devina dans quelle intention le vol avait été commis.

— Ingrat, s'écria-t-elle d'une voix harmonieuse qu'elle voulait vainement rendre sévère, je vous comble de bienfaits, je satisfais vos désirs, je fais pour vous ce que jamais fée n'a fait pour personne, puisque je vous introduis dans ma demeure, au risque d'être réprimandée par toutes les fées qui l'apprendront... et vous vous emparez d'un de mes talismans les plus précieux, celui qu'un enchanteur du grand bazar a vendu si cher?...

Abel était à ses genoux.

— Petite fée, dit-il, ne vous mettez pas en courroux, car vous me feriez périr de douleur...

— Allez, continua-t-elle, ma seule vengeance est de vous la donner, en vous disant ce qu'il faut faire pour s'en servir. Frottez-la auprès de la grande pierre cabalistique qui se trouve près de votre chaumière, frappez trois fois, du pied gauche, sur la dalle qui doit en être proche (dalle précieuse que votre père avait ensevelie, et que j'ai eu tant de peine à reconnaître); alors vous obtiendrez du génie de la lampe tout ce que vous voudrez. Adieu, méritez ma présence...

Elle le prit par la main, et, sortant de son mystérieux asile, elle le guida dans l'obscurité à travers une longue galerie; la fée prononça quelques mots dans une langue étrangère; alors trois hommes se saisirent de lui, le mirent sur un coussin moelleux,

en lui couvrant les yeux d'un bandeau, puis il se sentit emporté avec rapidité, il s'endormit, et après un sommeil très long et très profond, il se réveilla, se trouva sur son lit dans le laboratoire.

Caliban était à ses côtés, et paraissait inquiet.

Abel crut avoir songé; il se frotta les yeux, et regarda son vieux serviteur qui le contemplait avec une vive inquiétude.

CHAPITRE HUITIÈME

Essai de la lampe

— Caliban, n'ai-je point fait un songe? n'es-tu pas venu avec moi dans ce gouffre hier au soir?...

— Hier au soir! dit le vieux serviteur; avant-hier, Abel... car voici un jour et une nuit que je suis dans l'inquiétude.

» Aussitôt, continua-t-il, que je suis tombé dans ce vilain trou, deux inconnus m'ont saisi et m'ont gardé pendant quelque temps; après quoi, ils ont rouvert le gouffre et m'ont rejeté sur la terre. J'ai couru te chercher partout, mais tout le monde a fui devant moi: enfin je suis revenu ce soir, et je t'ai trouvé dormant.

Abel se leva, et lorsqu'il aperçut sa lampe il ne put douter de la réalité de son aventure.

— Caliban! s'écria-t-il, nous sommes les rois de la terre! tiens, vois cette lampe, c'est un talisman que m'a donné la fée...

Et là-dessus il lui raconta tout ce qui lui était arrivé.

Caliban, émerveillé, dit à Abel qu'il fallait faire sur-le-champ l'essai de la lampe. Alors ils sortirent

et coururent au lieu indiqué avec un empressement que l'on doit concevoir.

Abel se plaça debout sur la grande pierre, frotta sa lampe, et de son pied gauche frappa trois coups; puis, avec la naïveté de l'enfance, Caliban et lui se retirèrent et s'accroupirent en essayant de regarder par-dessous la pierre, qui fut brusquement soulevée: un génie charmant, couronné de fleurs, vêtu d'une robe blanche garnie de perles, et s'appuyant avec grâce sur un nègre effroyable armé d'un cimeterre étincelant, fit entendre une voix harmonieuse, douce et presque aussi tendre que celle de la fée.

— Salut, maître adoré, salut! je viens pour recevoir tes ordres, prévenir tes souhaits, épouser tes haines, et t'obéir quelque chose que tu ordonnes: soit qu'il faille, comme le vent, devancer les nuages, consumer tout comme la flamme, courir comme une onde légère, m'élever en colonne, me changer en diamants, ou devenir le brillant tapis que tu voudras fouler, je suis à toi. Que désires-tu, mon maître?... parle, j'attends.

Lorsqu'il eut terminé son chant, Abel et Caliban, saisis de surprise, contemplèrent la beauté de ce groupe, car le génie ressemblait à une jeune fille assise auprès d'une statue de bronze. Abel et Caliban, se regardant l'un l'autre, ne surent plus que demander. A la fin, le vieux serviteur leur dit:

— Je veux que notre jardin soit soigné et que vous le fassiez bêcher, de façon que je n'aie plus qu'à semer et à recueillir: je veux de la farine toute broyée et blanche comme du lait.

— Oui, dit Abel...

Le génie et le nègre disparurent aussitôt, et la pierre, qui semblait vivante, se referma brusquement en laissant Abel et Caliban dans l'étonnement; ils regardèrent encore la dalle et crurent rêver.

Le vieux serviteur essaya de la soulever par l'anneau de fer, mais cela lui fut impossible; alors ils restèrent convaincus que la pierre était enchantée. Enfin ils se mirent à examiner la lampe avec la même curiosité que l'enfant qui cherche à casser son joujou pour découvrir ce qu'il renferme.

Abel, plongé dans l'embarras par la multiplicité de ses désirs, ne trouva d'autre moyen pour mettre un terme à sa rêverie que de penser aux perfections de la fée et au charme céleste des derniers moments qu'il avait passés à ses côtés.

L'amour s'empara de tout son être, et désormais il lui fut impossible de ne pas mêler le souvenir de la fée à toutes ses pensées, il la voyait sans cesse et lui rapportait tous ses désirs.

Lorsque Caliban rentra au logis, il faisait presque nuit: il heurta un objet très lourd qu'il trouva sur son passage, et quand il y porta les mains, elles s'y enfoncèrent. Il les retira pleines de la plus belle farine de froment que jamais la meule d'un moulin ait broyée, et il se hâta de transporter le sac dans la chaumière.

A travers les vitres de son réduit il aperçut trois esclaves habillés tout de blanc qui défrichaient très lestement un grand carré de terre à la lueur de la lune. Il sortit, et les regarda faire en se croisant les bras, et prenant un plaisir divin à voir son ouvrage

s'achever par enchantement: il s'approcha et leur parla, mais ils ne se dérangèrent pas, ne firent aucun mouvement, et ne parurent pas avoir entendu. Caliban, émerveillé, bénit la lampe, la fée, le Ciel, et rendit grâce à Dieu de ce qu'enfin Abel avait un talisman qui ne les laisserait manquer de rien.

— Parbleu! dit-il tout haut, il y a quarante ans que je n'ai mangé de viande et fait de repas, il faudra que je demande un splendide déjeuner pour demain matin...

Abel était dehors, la lune jetait sur le vallon une écharpe de lumière qui invitait à la méditation: il entendit au bas de la colline une voix mélancolique qui modulait les plaintes les plus attendrissantes; cet hymne de la souffrance, qui retentissait au milieu du silence le plus solennel, le frappa fortement.

« Il y a des êtres malheureux dans ce vallon, se dit-il, et je puis les secourir!... »

Il s'avança et tâcha de voir celle qui chantait si tristement. Il aperçut une figure se mouvoir lentement parmi les peupliers sonores qui bordaient les rives du ruisseau. On eût dit une de ces ombres dont les corps n'ont pas obtenu la sépulture, et qui errent aux bords du Styx, suivant les récits des poètes.

Ses mouvements avaient cette indécision, ce laisser-aller d'un être à qui tout est indifférent, parce que son cœur est plein d'une seule idée, d'un seul désir. Elle semblait parcourir la vallée pour lui dire adieu.

En ce moment, un soupir étouffé annonça Catherine: Abel courut à sa rencontre, et, lui montrant sa lampe, il lui dit avec joie:

— Catherine, demande-moi tout ce que tu voudras; ce talisman précieux que je possède comblera tes vœux...

— Ah! dit-elle, ce que je désire ne viendra jamais de cette lampe de fer.

— Si, ma petite Catherine...

Alors il lui raconta sa dernière aventure, et la pauvre paysanne eut le cœur rempli d'amertume en écoutant les expressions d'amour dont se servit Abel.

— Ah! Catherine, dit-il en terminant, ce malheur dont tu me parles d'aimer sans l'être, j'en ressentirai la cruelle souffrance. Comment dire à une fée: « Je vous aime!... » Comment oser la regarder avec cette pensée qui doit se lire alors sur le front?...

— Pourquoi n'aimeriez-vous pas plutôt, dit vivement Catherine, une jeune fille qui vous porterait dans son cœur, et pour qui vous seriez ce que la fée est pour vous?...

Elle s'arrêta, et un long silence régna.

Au bout de quelques instants, la jeune fille qui errait dans le vallon fit entendre son chant de désespoir: il disait qu'elle aimait en vain. Ces accents parurent prophétiques à Catherine, qui se prit à pleurer.

— Catherine! s'écria Abel, oh! tu me caches quelque chagrin! c'est mal, car maintenant je puis tout pour ton bonheur.

— Je songeais, dit-elle en faisant un effort sur elle-même, je songeais à cette pauvre Juliette que je viens d'entendre.

— Eh quoi! c'est elle? répondit Abel. Ah! dis-lui

de venir, Catherine, et ma lampe lèvera tous les obstacles qui la séparent d'Antoine...

Catherine se précipita à travers les buissons en admirant le bon cœur de son bien-aimé, et sans comprendre comment il rendrait Juliette heureuse. Mais elle allait, elle courait, elle volait; car elle et Juliette étaient plongées dans le même malheur, et l'on parlait de secourir sa sœur de misère amoureuse.

Juliette arriva: elle était belle, mais pâle, et sur sa blanche figure on remarquait des traces qui disaient qu'elle fut pleine de gentillesse et de gaieté avant que l'amour n'eût allumé le feu qui brillait dans ses yeux. Elle s'assit, et son regard annonçait une inquiétude vague.

Juliette n'était plus elle-même, ou plutôt elle vivait en dehors d'elle-même, et là où elle se posait avec grâce on n'avait que ses formes élégantes et pures, car son âme voyageait toujours.

Catherine, en la contemplant, lisait dans ses yeux le sort qui l'attendait elle-même: quand elle dit à Juliette qu'Abel avait le pouvoir de la rendre épouse d'Antoine, une lueur d'espoir erra sur son visage comme ces feux errants qui courent dans la cendre d'un papier déjà consumé. Elle leva les yeux sur Abel, dont la rare beauté ne parut pas l'avoir frappée, et elle répondit lentement en regardant la terre:

– La tombe sera mon lit nuptial, et les chants de l'église seront ma chanson de noces... Antoine! Antoine!...

Puis elle contempla la voûte des cieux et les étoiles, le manteau d'azur et la vallée.

– Adieu, adieu, dit-elle.

– Catherine, dit Abel, que faut-il pour lui faire épouser celui qu'elle aime?

– J'imagine, répondit-elle, que vingt mille francs lèveraient tous les obstacles...

Abel frappa les trois coups, frotta la lampe, et lorsque le génie eut chanté son hymne d'obéissance, qui plongea dans l'étonnement Catherine et Juliette, Abel demanda vingt mille francs.

– Avant que vos artères aient battu dix fois, répondit le génie, vous aurez reçu ce que vous désirez...

Il disparut et reparut aussitôt: il mit un genou en terre et montra un gros sac d'or que le nègre laissa tomber à terre; ils attendirent qu'Abel leur donnât l'ordre de se retirer, et ils partirent bientôt en chantant.

Une émanation d'une suavité extraordinaire remplissait l'air de son parfum. Catherine et Juliette, ébahies, restèrent stupéfaites; elles regardaient tour à tour Abel, sa lampe et la pierre, mais Abel plus longtemps que le reste; car il leur sembla, par son attitude, un ange descendu des cieux.

Juliette, l'heureuse Juliette, le contempla avec une effusion de cœur qui fit briller son visage de cette joie enivrante que donne l'amour heureux, et sur-le-champ sa gentillesse et ses grâces premières reparurent dans son attitude et dans ses mouvements.

– Si vous êtes un homme, dit-elle avec un doux sourire, vous serez dans mon âme presque un rival d'Antoine! votre place sera toujours marquée au coin de notre feu dans notre chaumière, et personne ne s'y mettra.

— Te voilà heureuse, toi!... lui dit Catherine en soupirant.

— Oh! oui, bien heureuse!... répliqua Juliette en tournant ses regards sur la ferme où reposait celui qu'elle aimait.

Un sourire de mélancolie erra sur les lèvres de Catherine, et elle dit avec un peu d'amertume:

— Pour les femmes qui épousent leur bien-aimé, les vertus ne sont plus difficiles à pratiquer!...

Abel les regardait avec une naïve curiosité, et ne comprenait pas les remerciements dont il était l'objet; car il éprouvait un si grand plaisir, qu'il se sentait en quelque sorte redevable de quelque chose à Juliette et à Catherine.

Il leur prit leurs mains, les serra contre son cœur, ce qui fit tressaillir Catherine, et il leur dit avec cet enthousiasme du jeune âge qui a quelque chose d'attendrissant, parce qu'il sort brûlant de l'âme:

— Ah! vous m'avez fait connaître le plaisir des fées!... Amenez-moi tous les malheureux!

Juliette se promit bien de revenir souvent à cette pierre de la colline, et les deux jeunes filles, soulevant le sac rempli d'or, s'en allèrent en retournant souvent la tête. Abel les regarda descendre et gagner le village.

CHAPITRE NEUVIÈME

De l'empire des fées

Abel resta quelque temps plongé dans le souvenir de cette scène.

Il crut que sa chère fée viendrait le visiter cette nuit même, mais il se trompa, et passa tout le temps à la désirer en pensant tour à tour aux enchantements qu'il avait surmontés, au lac brillant qu'il avait traversé, et surtout au berceau de nacre sous lequel il avait admiré la fée des Perles. Le serrement de main par lequel ils s'étaient mutuellement témoigné le bonheur qu'ils trouvaient à se voir avait produit sur Abel une impression vive et nouvelle; il se la retraçait avec tant de fidélité, qu'il croyait par instants sentir encore la main de la fée dans la sienne.

Le matin, il fut d'une tristesse mortelle: il allait à la pierre, essayait de la soulever pour retrouver le chemin du palais enchanté, mais ses efforts furent inutiles. Il revint s'asseoir sur son banc rustique, en tâchant de consumer les heures pour se déguiser à lui-même le temps qui le séparait de la nuit prochaine, pendant laquelle il espérait que la fée paraîtrait.

Comme tous les enfants de la nature qui n'ont jamais qu'une idée, un désir, et qui ne conçoivent pas qu'on s'en puisse distraire, Abel ne pensait qu'à une seule chose, à la fée.

Tout à coup, il entendit une voix céleste qui murmurait si doucement un chant d'amour, que l'air n'en était que faiblement ébranlé. Elle était là, derrière lui: plus de prestiges!...

Une simple robe blanche garnie par le bas de quelques perles, une ceinture de satin blanc, des roses blanches dans ses cheveux et un joli cothurne blanc composaient sa parure. Elle s'assit à côté d'Abel et, avant qu'il eût prononcé un seul mot, elle lui dit:

— Je viens vous voir, privée de toute ma pompe, car vous êtes placé presque à côté d'une fée par l'emploi que vous avez fait du talisman. Abel, ajouta-t-elle en tremblant un peu, la bienfaisance pure, sans autre but que celui de faire le bien, est une des perfections de Dieu, auquel les fées et les hommes doivent tout... Je suis contente, dit-elle en le regardant et en baissant les yeux aussitôt.

Le doux sourire dont elle accompagna sa dernière phrase enivra tellement le pauvre Abel, qu'il ne put rien répondre, et ils restèrent tous deux muets et troublés.

La fée surtout paraissait jouir d'une sensation longtemps désirée: elle contemplait Abel avec un air d'inquiétude qui semblait dire: « Me parlera-t-il?... » Ses yeux respiraient le désir et l'amour, et rien n'était plus attrayant que ce visage resplendissant de grâce et de tendresse.

— Ah! dit Abel après l'avoir admirée comme à la dérobée en lui jetant de ces regards de côté qui veulent dire tant de choses; vous avez beau prendre les habits d'une mortelle, on voit toujours que vous êtes une fée.

— Non, répondit-elle, en ce moment je ne suis plus une fée: vous pouvez me parler comme à votre égale, et je suis sans force pour me fâcher contre vous.

Toute la contenance d'Abel avait déjà dit: « J'aime... » mais, tout en le pensant, une invincible pudeur l'empêchait de prononcer cette divine parole qui lui semblait un véritable crime, ou plutôt, la crainte d'offenser la fée et d'apprendre qu'elle ne partageait pas un amour aussi insensé, retenait sa langue captive.

En ce moment, il était, au suprême degré, sous l'influence de cette pudeur, apanage des grandes âmes, qui fait qu'au jeune âge on ne peut que tressaillir à l'aspect d'une jeune beauté, l'adorer en silence, se trouver heureux d'avoir effleuré sa main ou sa robe, et baiser la trace de ses pas lorsqu'elle a disparu.

La petite fée s'aperçut bien de ce muet hommage: aussi le savourait-elle en silence avec un délice inexprimable; car qui peut, sans une joie indicible, régner despotiquement sur un cœur plein d'amour, sur un cœur dans lequel nul autre objet ne trouve de place!

— Abel, dit-elle, pendant quelques jours vous ne me verrez pas; car je suis obligée de me rendre à

une grande fête, à laquelle beaucoup de fées et beaucoup d'enchanteurs assisteront.

— Que cela doit être beau! s'écria Abel, et comme je voudrais voir une telle assemblée, où vous serez la plus belle sans doute!...

— Rien n'est plus facile, répondit la fée; mais, lorsque je vous aurai dit ce qui s'y passe, si votre envie n'est pas satisfaite, un jour je vous y mènerai. Ecoutez-moi bien:

» A l'heure à laquelle tout dort dans la nature, les fées et les enchanteurs montent dans leurs chars et arrivent, les uns après les autres, dans le palais du génie qui donne la fête: chacun a bien soin de tâcher de venir le dernier, afin que sa parure, étant vue la dernière, obtienne la victoire; car les fées tiennent singulièrement à faire triompher leur toilette.

» Cette circonstance singulière change dans l'empire des fées le temps et ses modifications; car si l'on doit se rendre au palais à dix heures de la nuit, cela signifie minuit, et personne n'arrive avant une heure du matin. Les enchanteurs sont tous vêtus de noir, parce qu'ils ont sagement pensé que l'absence de toute couleur leur était très profitable, en ce que les couleurs sont quelquefois un objet de trouble et de confusion dans le royaume des fées.

» Pour éviter les désordres, tous se mettent en noir, de manière qu'on ne peut se reconnaître que par le langage; car chaque couleur a son grimoire, son parler, ses habitudes: les génies blancs voient tout en rose; les génies bleus tout en noir, et les génies rouges ne voient pas grand-chose.

» Ces différentes sortes de génies ont chacune une bannière et un mot auxquels se rattachent leurs actions et leurs pensées, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils désirent tous la même chose sous différents noms. Il y a bien encore des génies-quarterons qui sont de toutes les couleurs; mais leur dictionnaire est si bref et leur ventre si gros, qu'on les estime peu, car ils sont toujours pour la couleur dominante, c'est le fonds de boutique du pouvoir que les enchanteurs se disputent.

» Ils disent toujours la même chose, et ressemblent aux statues de nos jardins, qui restent à tous les propriétaires, de manière qu'on les reconnaît sur-le-champ, d'autant plus qu'ils n'ont pas de baguette, puisque leur pouvoir est subordonné à celui de l'enchanteur du jour: c'est ce qui fait qu'ils ont toujours faim et qu'ils ont l'air de manger pour la faim à venir, en ce qu'ils ont peur qu'un jour un des trois partis étant assez fort et n'ayant plus besoin d'eux, on ne les laisse pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des chevaux à toutes selles, des sacs à tout grain, des consciences mobiles, et qu'enfin on ne les renvoie régner dans les airs, diriger les nuages fugaces, se grouper en brouillards autour du soleil, ou bien mieux nuancer et fondre les couleurs de l'arc-en-ciel.

» Ce sont des enchanteurs de toutes ces classes qui viennent à cette réunion avec une multitude de fées, et voici ce qui s'y passe. Lorsque les vieilles fées arrivent, on les place sur des bancs d'honneur, le long des murailles, et là elles se contentent de voir ce qui se fait, sans y prendre part, parce qu'elles

sont vieilles; mais leur langue ayant hérité de toute l'activité de leurs corps, elles se dédommagent en babillant sur les jeunes fées et sur les enchanteurs.

» Si un génie regarde trop une petite fée, elles crient au scandale, et toute cette tapisserie remue comme s'il s'agissait d'une révolution.

» Comme on a tout prévu, les vieilles fées ont de petits morceaux de bois garnis de satin, et, quand elles s'ennuient, elles étendent le satin devant leur visage et bâillent en silence; car il est défendu, dans l'empire des fées, d'ouvrir la bouche autrement que pour parler et pour manger.

» Ensuite, les vieilles fées gardent les places et les manteaux des jeunes, et leur rendent mille petits services, comme de découvrir aux enchanteurs que telle fée qui paraît droite comme un jonc n'obtient sa taille délicieuse qu'à force de s'arrondir par des petits coussins adroitement placés. Elles voient d'une lieue de loin les fées qui ont mis une substance rouge sur leurs joues trop pâles, et disent aux jeunes enchanteurs de se bien garder de les embrasser, de peur d'emporter leurs couleurs: elles devinent les jeux de cartes que l'on place au fond de son cothurne lorsqu'on est trop petite, et toutes les ruses qu'elles ont pratiquées jadis elles les mettent au jour. Alors, les jeunes fées s'en vengent en marchant sur la queue des petits chiens, dont toutes les vieilles fées sont folles.

» En effet, si le chien vient à périr, elles en gardent le portrait sur leur boîte, comme celui d'un amant chéri, ou bien encore les jeunes fées se moquent des

prétentions des vieilles, et c'est là, mon cher Abel, un de leurs grands amusements.

» Le palais est tout éclairé par des feux artificiels reproduits par des diamants, et il est orné de cailloux broyés et réduits en grands miroirs, afin qu'une fée, en passant, puisse voir si sa toilette ne se dérange pas, et fasse signe à tel ou tel enchanteur qu'elle comprend ce qu'il a voulu lui dire par tel ou tel signe.

» Alors, quand presque tout le monde est arrivé, chaque enchanteur prend une fée, et, aux sons de la musique, ils se mettent à danser, à traverser la principale salle du palais, avec des manières plus ou moins jolies, en traçant de bizarres figures par leur danse, et c'est à qui sautera, dansera, traversera, tournera avec plus d'adresse et de gravité.

» Enfin, pendant que tout le monde saute, danse et fait semblant de s'amuser, on traite les affaires plus sérieuses.

» Un génie qui saute est beaucoup plus traitable, on obtient plus facilement de lui ce qu'on désire. Si l'un de vous entrait alors sans entendre la musique, il jouirait du plus singulier spectacle qui soit au monde: il verrait deux cents divinités presque toujours en l'air, jouant des pieds sans but, sans vouloir rien atteindre, et remuant la tête, les yeux et la langue à qui mieux mieux.

» Pour cette sotte fête d'un moment, pour cette danse aérienne, les toilettes les plus somptueuses sont prodiguées, tandis que leur prix soulagerait des milliers de malheureux.

» Enfin les enchanteurs et les vieilles fées, dont

toutes les articulations sont racornies, dont les fibres sont trop dures, et qui, par conséquent ne peuvent plus sauter, se rendent dans d'autres salles: là ils sont tous debout devant une table, occupés à regarder deux enchanteurs qui tiennent de petits cartons: c'est leur plus sublime occupation, leur langage le plus cher, leur amusement favori, leur rêve, leur pensée unique.

» En effet, pendant tout le temps que dure la fête, la salle où sont les tables vertes et les cartons ne se désemplit pas: tous les génies, bleus, blancs ou rouges (car à ce moment, rangs, opinions, distinctions, tout disparaît), tous donc ne quittent pas des yeux les petits cartons coloriés qui vont et viennent.

» Si l'un de vous, voulant profiter des discours admirables que les plus grands des enchanteurs doivent tenir lorsqu'ils se rassemblent, écoutait, il entendrait: « Quatre à quatre, trois à un, un à, deux à, trois à, un à quatre, quatre à rien, trois à rien. Gagné! perdu! Rien ne va plus? vingt francs à perdre! Un danseur... Le roi, la vole, le coup du lion, la fourche royale », etc. Ces mots et ces cartons ont un tel attrait, que les fées et les génies oublient de boire et de manger, et que la salle s'écroulerait qu'ils ne s'en apercevraient que si l'on venait leur dire que le palais est décavé.

» Quand les fées et les génies sont las de traverser en tous sens les salons de l'enchanteur et qu'ils voient le jour paraître, ils s'en vont sans rien dire à l'enchanteur qui les a reçus, et, comme ils ne l'ont pas même cherché en entrant, il arrive souvent qu'un enchanteur qui donne une fête ne sait pas quels sont les génies qu'il a vus.

» Tel est le principal amusement des fées: c'est un de leurs plaisirs favoris, pendant la durée duquel elles oublient la terre et ses habitants, les malheureux, les malades, tout, et même on se fait une gloire, à ces assemblées, d'avoir un langage plaisant par lequel tout, jusqu'aux choses les plus sérieuses et les plus lamentables, est présenté sous une forme badine ou ridicule, et l'on fait assaut de cruautés plaisantes.

» Si une jolie fée apprend que la famine désole une contrée et que les habitants n'ont pas un grain de blé pour faire du pain, elle répondra:

» — Que ne mangent-ils de la brioche?...

— J'aime mieux secourir quelque Juliette avec ma lampe que de goûter ces plaisirs-là, dit Abel.

— Cher enfant! s'écria la fée, vous êtes heureux d'être seul dans cette chaumière!... car l'empire des fées a bien d'autres singularités que je vous expliquerai quelque jour, et notre pouvoir nous est vendu plus cher que vous ne pouvez le penser...

— Il est cependant un lieu tel, répondit-il timidement, que toutes les chaumières sont des lieux de souffrance quand on l'a vu...

— Je vous entends, répondit la fée en souriant: eh bien! ne voulez-vous pas m'accompagner un moment sur cette route terrestre, vers ce lieu?...

Il se leva, et, la prenant par la main, ils marchèrent ensemble vers la forêt. Abel avait la tête pleine d'idées nouvelles, que le récit singulier de la fée venait de

faire naître; le silence était donc entre eux deux comme un ami commun qui leur eût servi de médiateur et auquel ils auraient confié leurs pensées. Par instant, Abel regardait sa belle et gentille compagne à la dérobée, comme s'il avait eu quelque pensée secrète à lui dévoiler; puis il baissait les yeux et ne pouvait parler, de peur de l'offenser.

Dans ces moments, on est plus que jamais porté à faire des questions insignifiantes, soit pour s'enhardire à parler, soit pour tromper le désir qui dévore.

— Ah! dit Abel en tremblant, nous avançons vers la forêt: racontez-moi, je vous supplie, racontez-moi encore ce qui se passe dans l'empire des fées, car j'aime le son de votre voix comme jadis j'aimais à entendre parler ma mère...

— Cher enfant, répondit-elle avec une vive émotion, plus je vous instruirai des usages de l'empire des fées, et plus vous trouverez ses habitants à plaindre. Par exemple, croyez-vous que le mariage d'une fée et d'un enchanteur se passe comme vous imaginez que doive se faire l'union de deux cœurs?... Voyons, Abel, que pensez-vous de l'amour? votre âme pure ne vous a-t-elle rien révélé?

— Ah! dit Abel, l'amour est la fusion de deux âmes en une seule; c'est une sympathie qui réunit tellement deux cœurs, que l'un n'a pas un sentiment qui ne soit partagé par l'autre: c'est... mais non, ce sentiment perd à être défini, car je sens quelque chose d'immense qui me confond, là je sens aussi que le langage humain cesse de me suffire; enfin j'imagine (pour tâcher de dire quelque chose qui

puisse rendre ma pensée) qu'une fois que l'on aime, l'amour s'empare si bien de tout notre être, qu'il n'y a plus que lui en nous, comme lorsqu'on est sur l'océan dans une barque et qu'on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau qui se confondent.

— Eh bien! Abel, reprit la fée, dans notre empire on ne s'inquiète nullement des sentiments: aussitôt qu'un enchanteur a une petite fée à marier, on commence par la parer un peu mieux qu'à l'ordinaire, et l'on regarde combien, dans sa famille, on peut avoir de dragons volants à l'écurie et d'esclaves dans le palais; mais surtout on examine avec un soin curieux quel poids a la baguette de la famille, si cette baguette est de diamant, d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, et à quel titre on la possède.

» Ces importantes observations une fois faites, le père et la mère tiennent à leur fille des discours qui équivalent à ceci:

» — Mon enfant, vous avez dix-huit ans (car les fées prennent de l'âge tout comme un mortel), or c'est une honte de ne pas être mariée à vingt ans: tâchez donc de tendre vos filets et de prendre un mari: l'année sera peut-être bonne; mais, attendu que nous avons deux hippogriffes à notre char et un esclave derrière, que notre baguette de famille pèse trente carats, et qu'elle est de l'or le plus pur, il vous faut un enchanteur qui ait une baguette digne de la vôtre. Vous n'aurez pas de vertus, vous serez indigne de vivre, si vous ne trouvez pas un enchanteur qui ait un char à deux hippogriffes; nous avons cinq cents ans d'ancienneté dans l'empire des fées, il faut donc

que votre mari soit d'une race d'enchanteurs égale à la nôtre... Gardez-vous bien de jamais lever les yeux sur les génies! marchez droite, conservez-vous pour celui qui vous plaira, mais qu'il ait une belle baguette, de beaux dragons à son char, et que sa famille ait au moins quatre cents ans de date dans le royaume...

» Là-dessus, un matin ou un soir, c'est tout un, le père amène par la main un enchanteur tel quel, et, lorsqu'il est resté une heure ou deux auprès de sa fille et qu'il est parti, la mère, sur un signe du père, dit à la fée:

» — Mon enfant, ce génie est bossu, bien fait, laid ou beau, cela importe peu; ce génie, mon enfant, a quatre hippogriffes à son char, il possède une baguette de diamant: il reviendra demain, tâche de lui plaire, car il faut qu'il soit ton mari...

» Alors la petite fée, qui est curieuse et qui veut savoir pourquoi on la marie, n'y regarde pas à deux fois.

» Ignorant ce qui constitue le bonheur ou le malheur, elle consent parce qu'elle ne peut pas faire autrement: alors, au bout de quinze jours, elle devient l'épouse du génie, uniquement parce qu'il a une baguette de diamant.

» Elle sera heureuse si le caractère du génie est bon, malheureuse dans le cas contraire, cela n'importe à personne: les baguettes sont du même genre, c'est là l'essentiel.

» Aussi, souvent, presque toujours, les fées sont malheureuses...

» Alors, pour se venger, elles s'amusent à contrarier leur mari: tout ce qui vient de lui est toujours mal venu; s'il a de bonnes qualités, on en convient, mais il y a toujours quelque chose, quelque vice qui les gâte, et ce vice équivaut à ceci: c'est un mari.

» L'enchanteur, de son côté, ne saurait aimer sa fée, parce que c'est toujours la même fée, et qu'elle n'a pas le bon esprit, comme le font quelques-unes de nous, de se métamorphoser de mille manières, de sorte qu'elles offrent mille fées en une seule: alors la plupart des mariages sont malheureux...

— Et vous, demanda sur-le-champ Abel, êtes-vous heureuse ou malheureuse?... Vous avez une belle baguette: de qui la tenez-vous?

— D'un enchanteur qui me fut bien cher... dit-elle alors. (Et les larmes lui vinrent aux yeux.) J'ai été mariée, mon enchanteur est mort, et j'ai été bien malheureuse!... Un jour, je vous raconterai mon infortune: qu'il vous suffise de savoir que je suis libre, et l'une des plus puissantes et des plus riches de toutes les fées...

Ils étaient sur la lisière de la forêt: là, la fée des Perles dégagea doucement son bras que tenait Abel, et, par un geste, elle lui défendit de la suivre; bientôt elle disparut en laissant le jeune homme en proie à son délire.

En effet, il venait de voir, pendant cette matinée, la fée des Perles peut-être encore plus belle que lorsqu'elle arriva, la nuit, entourée du prestige de son pouvoir.

Elle s'était montrée sous le costume le plus élégant

et le plus simple; elle avait pétillé d'esprit et de grâces; sa taille fine et délicate, la beauté pure de son visage, le charme de son âme tendre, tout s'était déployé avec une vivacité, une plénitude, qui l'avaient enivré.

— Ah! je l'aime!... s'écria-t-il après avoir écouté longtemps le bruit lointain du char qui emportait la fée; serai-je sûr que mon hommage ne lui déplaira pas?... Hélas! aurai-je jamais la pureté d'âme, de désirs et de pensées, digne de cette créature des cieux?... Toute la douceur de la nature est dans ses yeux, et ses yeux semblent être un faible voile à travers lequel on aperçoit son âme!... Que faire pour la mériter?... Ensuite, m'aimera-t-elle?...

Telles furent ses pensées en revenant lentement à la chaumière: le souvenir de cette charmante matinée se gravait éternellement dans son cœur; car il devait toujours se souvenir des moindres paroles, des moindres gestes de la fée, ainsi que de l'aspect que présentait le ciel pendant leur conversation.

Abel, en approchant de sa chaumière, entendit des cris de joie immodérés, des éclats de rire et un bruit de bouteilles et de plats: il se hâta d'entrer par la haie du jardin.

Il trouva Caliban assis sur une escabelle et accoudé sur une table couverte des débris d'une foule de mets: le vieux serviteur était ivre; il tenait d'une main une bouteille, de l'autre un verre, et il chantait à gorge déployée.

Tout ce qu'Abel put tirer de lui, ce fut d'apprendre que le matin il était allé frotter la lampe à la pierre

enchantée, qu'il avait demandé au génie un bon festin qui, dans l'espace de deux heures, lui avait été apporté et servi par les gens de la fée.

Abel laissa le pauvre Caliban au milieu de ses bouteilles, et ce vieux serviteur, en perdant la raison, ne perdit pas grand-chose.

CHAPITRE DIXIÈME

Catherine

Pendant que ces événements se passaient à la chaumière du chimiste, le village était en révolution, et l'on ne saurait en donner une image complète qu'en introduisant le lecteur dans la maison de M. Grandvani, le père de la jolie Catherine.

Le village dont cette maison faisait partie n'avait qu'une seule rue tortueuse, obéissant ainsi à la loi qui veut que toutes les choses humaines aillent de travers; les chaumières avaient chacune son petit jardin, sa cour pleine de paille, son écurie ou son étable, et enfin sa basse-cour; toutes contenaient des paysans laborieux, pauvres, mais ayant une même somme de bonheur et de malheur que les habitants des villes, si ce n'est que leurs affections et leurs désirs portaient sur de plus simples objets.

A moitié chemin s'élevait l'église, peu différente des autres habitations, mais pourvue d'un clocher, historien véridique qui présidait à la vie et à la mort, comme à toutes les occupations des habitants. Devant l'église, simple et sans faste, une place entourée de grands ormes voyait tous les dimanches les

ébats d'une jeune troupe dansante, entendait le gros rire excité par le vin, seul amour des vieillards; et là, la renommée, l'opinion publique, dressaient leurs tréteaux tout comme ailleurs, bien qu'ils fussent de bois couvert encore de son écorce.

Sur cette place était une maison un peu moins humble que les autres; elle avait un premier étage orné de trois croisées à persiennes vertes; la porte était peinte avec un soin tout particulier, et le Girodet de l'endroit avait su trouver deux teintes de gris pour figurer des moulures; enfin, au-dessus de la porte, il avait écrit « Mairie » sans faute d'orthographe, parce qu'il avait peint ce mot sacramentel à l'aide du *Bulletin des Lois*. De chaque côté de la porte s'élevait un rosier entouré d'un petit treillage vert, et ces deux arbustes portaient leurs têtes touffues garnies de roses jusqu'aux persiennes du premier, habité par la charmante Catherine.

Cette maison était la seule, celle du curé exceptée, qui fût couverte en tuiles rouges et qui eût un grenier où l'on pouvait étendre et sécher la percale que soulevait le sein de Catherine, et la cravate dont le maire avait fait son écharpe.

En entrant dans cette maison, on reconnaissait sur-le-champ la présence d'une jeune fille, car la propreté la plus recherchée était la seule chose qui décorât l'escalier antique qui s'offrait aux regards.

D'un côté était la cuisine, à large cheminée, aux fourneaux de terre cuite, au carreau toujours brun, quoique propre; le coffre au pain, l'armoire aux provisions, la poêle suspendue, la table reluisante, tout

était net, et il n'y avait pas une seule araignée pour écouter le bruit mélancolique des gouttes d'eau qui s'échappaient lentement de la fontaine d'osier qui garnissait un des angles de la salle.

De l'autre côté était la chambre de Grandvani: au fond, on voyait le lit à colonnes torses antiques et à rideaux de serge verte; le plancher en solives de noyer et le carreau de tuile étaient propres et toujours frottés; sur la cheminée de pierre de liais était un miroir à côté duquel pendait l'almanach de l'année, et, de l'autre, une mauvaise estampe qui représentait la *Mort de ce Pauvre Crédit*, tué par les peintres, les musiciens, les auteurs, les acteurs, les agioteurs, avec une longue histoire qui commentait cette tragique aventure; mais le dessinateur, ne pouvant représenter les gouvernements sous une forme matérielle, attendu qu'ils en changent trop souvent, avait omis une partie des assassins du pauvre Crédit.

En face de la cheminée se trouvait une longue boîte qui contenait le balancier d'une horloge à sonnerie, surmontée de la statue d'un animal dont la dorure s'effaçait; le papier qui décorait le mur était chargé de ces oiseaux qui chantent et vous regardent sans cesse du même œil, ce que ne font pas les gens en place et les amis.

La fenêtre était ornée de deux rideaux d'indienne à mille fleurs, doublée de calicot; et c'est là qu'une chaise en permanence, devant une petite table à ouvrage en manière de chiffonnière, sur laquelle des ciseaux, un dé, du fil, de la cire, la veste de Grandvani, une collerette à moitié brodée, indiquait la

place habituelle de Catherine: c'est là qu'elle se met, parce que de là elle aperçoit, à travers le carreau, tous ceux qui passent sur la place.

Avant de connaître Abel, elle voyait venir de loin le maréchal Jacques Bontemps, et son père savait quand il approchait, en voyant Catherine venir l'embrasser; car elle n'osait avouer qu'elle accourait pour se regarder dans la glace, afin de s'assurer que son fichu était droit, sa figure gentille, et ses boucles de cheveux bien posées; elle rougissait, écoutait, et courait ouvrir la porte, après avoir mis une chaise à côté de son père.

Pour Grandvani, il était au coin de sa cheminée, du côté de son lit, dans une grande bergère de velours d'Utrecht, dont on ne distinguait plus la couleur primitive; mais il y avait lieu de croire qu'elle fut jaune jadis, attendu qu'elle était presque blanche, tant elle était usée, et que le jaune seul devient blanc.

Ce vieillard, toujours en culotte noire, en bas noirs, avec un habit bleu à gros boutons de métal taillé à facettes, et portant un bonnet gris en forme de pâté, tel qu'en ont les conducteurs de diligence, ce vieillard, bonhomme et jovial, un peu avare, aimant le vin, mais encore plus sa fille, agissait dans le pays, dont il était le coq, comme les autocrates d'Orient, c'est-à-dire qu'il sortait rarement, et son occupation favorite était de jaser et de lire.

Il avait à côté de lui une table sur laquelle gisaient les registres de la mairie, un encrier, quelques plumes, le cachet, signe de son pouvoir; enfin, une bible à estampes, plus les lois et ordonnances qu'on lui

envoyait et d'où il tirait les principes de sa conduite, en cherchant à deviner ceux du gouvernement, recherche dans laquelle il était aidé puissamment par Jacques Bontemps, ce qui fait qu'ils se trouvaient deux à s'égarer dans ce labyrinthe inextricable.

Le plus souvent le silence régnait, et le balancier de l'horloge était seul à parler, surtout depuis que Catherine aimait Abel.

Les meubles de cette chambre étaient à l'avenant: une table de noyer, qui avait servi à plus d'une fête, des chaises garnies de coussins d'indienne, des fauteuils antiques, et sur la cheminée, devant la glace, une bonne Vierge de plâtre, tenant son enfant aux joues couvertes d'un peu de carmin, un portrait en plâtre du roi, et un buste de Bonaparte, composaient l'ameublement de cette demeure de paix et de tranquillité.

C'était devant ce foyer et devant Grandvani que l'on venait vider toutes les querelles du village; il en était le roi, et n'avait pas d'autres ministres que le curé et le maréchal des logis, tous gens de bonne composition, n'aimant ni les réactions, ni les interventions, ni les révolutions, ni les destitutions, ni les épurations, ni les conspirations, ni les réconciliations, véritables ou non.

Ce salon de paix respirait donc une aisance champêtre et un calme qui plaisaient à l'âme; mais il aurait paru le paradis à qui eût vu la charmante Catherine assise sur sa chaise, le visage éclairé par le jour, la main agile à tirer le point, doucement rêveuse, et regardant son père avec une tendresse

douce et calme, un plaisir pur; écartant parfois les boucles de ses cheveux de dessus son front blanc et riche d'innocence, et se levant pour chasser quelques grains de poussière, seule chose qu'elle pût haïr au monde.

Telle elle était jadis, naïve, rieuse, le regard vif, mais ignorant et chaste, écoutant tout avec une curiosité de vierge, et souriant à ce qu'elle ne comprenait pas; mais, au moment que nous allons décrire, si l'ameublement, la chambre, l'air, le bon Grandvani, rien n'est changé, la pauvre enfant n'est plus la même.

Une lampe est placée sur la cheminée, Grandvani est à demi assoupi dans sa bergère, et Catherine se brode un fichu de mousseline à la lueur rougeâtre de l'âtre nocturne qui brille dans cette modeste chambre; Françoise, la domestique, est dans un coin qui tourne son rouet et file en silence.

La pauvre Catherine, qui jadis causait à tort et à travers sur ce qui se passait au village et remplissait auprès de son père l'office d'une gazette et l'empêchait de dormir après son dîner, Catherine est muette, même après l'événement qui étonne le village et dont le bruit n'a pas encore franchi le seuil de la maison du maire; cependant Catherine connaît le fait, puisqu'elle est une des actrices, et qu'elle a vu de ses yeux ce qui stupéfie le village entier; oui, mais Catherine est muette, elle laisse endormir son père, qui longtemps tâche de retenir sa tabatière, qui enfin s'échappe d'entre ses doigts; Catherine tire le point de son feston lentement, souvent elle s'arrête,

lève les yeux, croit apercevoir une image chérie et se plaît à cette contemplation.

La pauvre enfant aime, elle aime de l'âme, ses sens n'y sont pour rien; elle voudrait entendre toujours cette douce voix qui parle enchantement et féerie, elle voudrait toujours mêler par un regard son âme à celle de celui qui lui paraît toute beauté, tout amour.

Le silence règne si bien dans la chambre, que l'on peut compter les mouvements de l'horloge et du rouet de Françoise; tout à coup on frappe à la porte, et plusieurs voix se font entendre: on remarque celle de Jacques Bontemps.

Catherine ne se lève plus précipitamment, ce n'est plus elle qui court ouvrir la porte, elle ne regarde plus au miroir encadré dans du bois noir travaillé et sculpté; non, elle reste immobile, des pleurs sont près de ternir le cristal de ses yeux, et c'est Françoise qui se lève et court ouvrir la porte: à ce bruit Grandvani s'éveille.

Le père d'Antoine et le maréchal des logis entrent, et leur contenance annonce qu'un événement extraordinaire a eu lieu.

— Bonjour, monsieur le maire, dit le gros fermier en s'asseyant auprès de Grandvani.

— Cela va-t-il bien, père Grandvani? dit le grand cuirassier en secouant la main du père de Catherine. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, vous ne reconnaissez donc plus vos amis, puisque, depuis un temps infini, vous ne venez plus ouvrir?... C'est que j'entendais bien à travers la porte

quand c'était vous! vous fredonniez si joliment un petit refrain de chanson...

Catherine ne répondit rien, et Jacques Bontemps la regarda avec étonnement.

— Monsieur le maire, dit le gros fermier en tournant son chapeau entre ses mains, je viens pour une affaire de conséquence: Mlle Catherine vous en a sans doute parlé, car il n'y a pas un enfant dans le village qui n'en cause.

— Qu'est-ce donc? répondit Grandvani; non, je ne sais rien... Françoise, apporte-nous une bouteille de vin, cela nous rincera le gosier.

— Et la poussière s'en ira en paroles, ajouta le soldat.

— Figurez-vous, continua le fermier, que cette petite Juliette qui voulait épouser mon fils est revenue cette nuit chez elle avec vingt mille francs en or.

— Bah!... dit Grandvani en ouvrant de grands yeux; où donc les aurait-elle pris?...

— Ah! mais voilà!... reprit Jacques Bontemps, c'est qu'il y en a qui se disent qu'elle, qui n'avait pas un sou vaillant, et qui avait le diable au corps pour Antoine, aura été détrousser quelqu'un! car une fille qui aime, c'est pire qu'un régiment de grenadiers...

Ici Catherine se mit à rougir, et interrompit brusquement le cuirassier en s'écriant:

— Fi! que c'est mal d'accuser cette pauvre Juliette d'une action aussi infâme!... Elle qui est si douce, si aimante, si jolie, comment voulez-vous...

— Ah! vous en savez quelque chose, dit le fermier, car tout le village dit que vous l'avez aidée à porter jusque chez elle le sac d'or...



Bah ! dit Grandvani en ouvrant de grands yeux

— Certainement, répondit Catherine.

— Ah! père Grandvani, s'écria le cuirassier, voyez donc votre fille! en a-t-elle un pied de rouge sur la figure!

Grandvani, regardant sa fille, lui dit d'un ton qu'il voulait rendre sévère:

— Catherine, que signifie ce mystère? qu'est-il donc arrivé? Est-ce que ce serait toi qui aurais ouvert si doucement la porte à dix heures? j'ai cru que c'était Françoise... et je cherchais déjà qui pouvait être son amoureux.

— Oui, mon père, c'est moi...

A ces mots Grandvani posa son verre sur la table, Françoise quitta son rouet, le cuirassier caressa sa moustache, le fermier ne tourna plus son chapeau, et tous les quatre restèrent immobiles, l'œil attaché sur Catherine, la bouche béante; et la pauvre enfant regardant le fermier lui dit:

— Eh bien! père Verniaud, vous allez rendre votre fils heureux, puisque Juliette est riche, et vous venez sans doute ici pour remplir les formalités?

— Non, mademoiselle, reprit le fermier, tant que je ne saurai pas à quelle source Juliette a puisé ces vingt mille francs, je ne bougerai pas.

— Allons, ma fille, dis-nous d'où cela lui est tombé...

Alors Catherine, en rougissant mainte et mainte fois, raconta l'apparition du génie de la lampe aussitôt qu'un beau jeune homme la frottait en frappant sur une pierre enchantée.

Elle dit tout ce qu'elle savait sur le fils du chi-

miste, et ses éloges naïfs, sa candeur, allumèrent la bile de Jacques Bontemps, qui s'écria:

– Nom d'un petit bonhomme! j'y vois clair! et ce beau conscrit-là est quelque malin qui n'aura fait que payer ce qu'il prenait... Par le tuyau de ma pipe, mille bombes! vous ne serez pas le grand-père du garçon de votre fils, père Verniaud, car cette magie-là cache quelque farce, et je vous dis que c'est une couleur que Mlle Catherine vous donne. Une lampe qui crache des génies qui ont des écus! à d'autres!... L'argent est si haut, que personne ne peut l'atteindre. Comment veut-on qu'il pousse comme cela?...

– J'ai dit la vérité, reprit Catherine avec un accent plein d'innocence; ce que j'ai raconté, je l'ai vu; et, quant à Juliette, je ne comprends pas ce que M. Bontemps veut en dire.

– Je sais bien qu'avant la Révolution, dit le maire, cette chaumière avait une cheminée comme celle d'une forge, et, lorsque j'y fus, par l'ordre de M. le curé, j'y vis comme des diables; mais il se pourrait bien qu'on y ait fait de la fausse monnaie...

L'idée de Grandvani fut saisie avec avidité, et sur-le-champ on envoya Françoise chercher Juliette.

Elle vint: Antoine l'accompagnait; ils se tenaient par la main, le bonheur le plus pur animait leurs yeux, leurs mouvements, leur contenance.

Ils ne disaient pas un seul mot sans se consulter de l'œil, ne restaient pas une minute sans se regarder, et semblaient craindre que le temps avec tous ses siècles n'eût pas assez d'espace pour suffire à leurs tendresses.

Antoine, grand, fort; Juliette, mince, fluette, jolie, étaient là, devant le maire, comme un modèle, une image éternelle d'une heureuse union.

– Voyons, dit le maire, une des pièces d'or de votre dot.

Juliette en jeta une sur la table, et tout le monde la fit retentir sur le carreau, sur le manteau de la cheminée, et toujours elle fit entendre ce son pur au bruit duquel tombent les consciences des hommes et les murailles des villes, après lequel tout le monde court, et dont le tintamarre le plus bruyant ne vaut pas une minute de plaisir.

– C'est bien extraordinaire!... s'écria Grandvani, convaincu que la pièce était de bon aloi.

– Allons! dit le fermier, craignant déjà que les vingt mille francs lui échappassent, puisque Mlle Catherine est témoin du fait, Antoine épousera Juliette, quitte à vérifier l'existence de la lampe: ce sera un bien pour le village, si l'on peut avoir tout ce que l'on désire.

Il ne fut question que de la lampe merveilleuse dans tout le village, et tout le monde tourna des regards d'envie vers la chaumière; les uns révoquaient en doute une pareille aventure; les autres, en voyant Juliette et sa dot, souhaitaient qu'il leur en arrivât autant; enfin, tous désiraient voir le bel habitant de la chaumière du diable.

Au milieu de toutes ces circonstances, il y eut un tel contentement de l'heureuse réussite des amours de Juliette et d'Antoine, que tous les matins les jeunes filles du village vinrent mettre une fleur aux bans

qui étaient affichés à la porte de la mairie. Ces rubans, ces fleurs, Catherine les voyait, et chaque jour ils excitaient une vive peine au fond de son cœur, car la félicité de Juliette lui faisait comparer son sort au sien, et cette comparaison lui était bien cruelle.

Quelques jours après cette scène, elle fut trouver Juliette, et lui dit:

– Tu es heureuse, toi, ô ma chère amie! j'ai hérité de tout ton malheur! j'aime ton bienfaiteur; aide-moi, je t'en supplie, à rester seule en possession d'aller à la chaumière de la colline; tu vois comme tout le monde dans le village parle de se rendre à son habitation pour le voir, lui, sa lampe, car c'est la lampe plus que lui-même qu'ils veulent examiner. Ils l'importuneront, il verra d'autres femmes que moi. N'est-ce pas assez que j'aie déjà sa fée pour rivale: Aide-moi donc, ma chère Juliette, et publions qu'il a dit qu'il ne voulait correspondre qu'avec l'une de nous deux; et tu auras bien soin si quelqu'un désire quelque chose de toujours t'en rapporter à moi.

En entendant ce discours, entremêlé de pleurs, Juliette consentit à tout, mais elle supplia de son côté Catherine de faire en sorte que le bel inconnu vînt à sa noce et fût témoin du bonheur qui était son ouvrage. Lorsque cette singulière volonté du fils du chimiste se répandit dans le village, Jacques Bontemps, réfléchissant au changement de conduite de Catherine, commença à soupçonner quelque drôlerie, car telle fut son expression, et il se promit bien de découvrir le secret de cette aventure mystérieuse.

CHAPITRE ONZIÈME

La lampe est volée

Un matin, Catherine revint à la chaumière qui contenait toute sa vie et tout son bonheur; elle aperçut Abel assis sur son banc, et, aussitôt qu'elle vit celui qu'elle aimait, l'expression de tristesse qui assombrissait son visage fit place à l'animation de la joie la plus pure.

Abel était triste, elle le vit sur-le-champ, et sur-le-champ elle devint triste, car elle ressemblait à ces nuages qui, dans le ciel, empruntent leurs couleurs au soleil.

– Qu'avez-vous? lui dit-elle d'un ton qui respirait une tendre compassion.

– Hélas! répondit-il, voilà trois jours que je ne saurais vivre sans elle. Ah! ma chère Catherine, elle me rend la vie pour un regard: loin d'elle ou sans elle, tout est froid, sans couleur, terne, mort; rien ne me plaît; tout à l'heure j'ai dit quelque chose de dur à Caliban, et le pauvre homme a pleuré; j'aurais voulu me mettre à ses genoux et lui demander pardon, mais quand il a vu ma douleur, il a prétendu qu'il voudrait toujours être maltraité ainsi; j'ai

pleuré à mon tour, et je me suis réfugié là, sur ce banc, pour penser à la jolie fée des Perles.

— Elle est donc bien jolie? dit Catherine, oubliant en ce moment toutes les recommandations du village.

— Je le sais à peine, répondit Abel; car, alors que je la vois, je crois avoir une vision céleste qui me présente une âme pure dégagée de toute forme humaine.

— Vous n'aimerez qu'elle au monde?... demanda Catherine en tremblant.

— Oui, dit Abel, je n'aimerai qu'elle d'amour, mais je sens que je t'aime aussi!

Catherine resta pensive; ce mot, bien qu'il n'exprimât point le sentiment qu'elle demandait, lui causait pourtant une vive émotion.

Elle rompit de nouveau le silence pour supplier Abel de venir à la noce de Juliette.

Abel s'y refusa longtemps; mais Catheine mit une si gracieuse insistance dans ses prières, que le fils du chimiste consentit enfin à descendre au village.

— Catherine, dit-il alors, c'est à une condition: je ne t'ai rien donné qui te rappelât l'amitié fraternelle que je t'ai vouée. Eh bien! je veux qu'à cette fête, où chacun se parera de son mieux, tu sois la plus brillante... Viens donc!...

Et, la prenant par la main, il la conduisit auprès de la pierre.

Abel ayant rempli la formalité d'usage en frottant la lampe qu'il portait toujours sur lui, le joli génie, la tête couronnée de fleurs toujours fraîches, parut sur-le-champ.

Abel lui demanda une parure superbe pour Catherine.

Le génie cueillit un long brin d'herbe encore chargé de rosée, et mesura la taille svelte de la jeune fille, qui rougissait; puis il promit d'obéir aux ordres de son maître le plus promptement possible.

La pauvre Catherine s'en alla, toute joyeuse, annoncer cette nouvelle à Juliette.

— Il viendra! lui dit-elle; sans doute tous les regards tomberont sur lui, et moi seule je pourrai presser sa main, moi seule je la connais. Ah! ce bonheur est beaucoup: c'est tout... oui, c'est tout ce que je demanderais au Ciel.

A quelques jours de là, Catherine était prête à se coucher; soudain grand bruit sur la place, elle ouvre sa fenêtre et aperçoit un cavalier qui se dirige vers sa maison.

Le cavalier approche, il s'arrête devant la porte de Catherine, qui descend; alors, sans mot dire, l'inconnu lui remet un paquet sur lequel elle lut à la clarté de la lune, seul réverbère qui existât au village: « Mademoiselle Catherine Grandvani. »

On pense bien que Catherine ne dormit guère, lorsque, après être revenue dans sa modeste chambre, elle eût défait le paquet et admiré une charmante parure, composée d'une robe de dessous en satin blanc et d'une autre robe qui lui sembla être de la dentelle, mais qui, en réalité, n'était qu'un très beau tulle brodé; un rang de fausses perles, qu'elle eut garde de ne pas croire véritables, serpentaient autour des crevés qui formaient la garniture, et le corsage

de cette robe charmante était d'une élégance qui ravit Catherine.

En effet, le haut des manches était garni de glands de perles qui jouaient autour des bras, et une guirlande de petites perles était brodée sur le buste et autour de la taille.

Un peigne en or, garni de perles, des souliers de satin noir, des gants blancs glacés et très fins, complétaient cette parure; enfin Catherine trouva au fond du carton un collier délicieux et des boucles d'oreilles formés de gros grains de jais magnifique.

Cette toilette, où rien n'était oublié, avait évidemment été choisie par la main d'une femme, car les fées sont des femmes.

La fée, sans doute, avait pensé qu'il n'y avait qu'elle dont la peau fût d'une blancheur assez parfaite pour que les perles ne l'altérassent point.

Le collier noir était-il une épigramme à sa rivale, ou une attention délicate? la question est difficile à décider; quoi qu'il en soit, le collier fut la seule chose que Catherine osât essayer: elle dégagea son joli cou, mit le collier noir, et sauta de joie, frappa dans ses mains en voyant combien sa peau d'albâtre paraissait mille fois plus blanche par l'opposition de ce bijou.

Elle s'en fut à sa croisée, regarda dans les airs du côté de la colline, et là son cœur adressa mille tendresses d'amour à son idole chérie; les zéphirs se chargèrent sans doute de porter ses adorations à leur adresse.

– On a beau dire, ajouta-t-elle en revenant à sa

glace, une fille a un tout autre air avec des bijoux! cela donne une tournure...

Et la naïve enfant, transportée d'un orgueil bien pardonnable (car il n'était point uni à de perfides desseins), et, pensant à l'effet qu'elle produirait à la noce de Juliette, courut éveiller Françoise, et une seconde fois elle admira devant un miroir le bon goût de sa parure, dont elle jouit doublement en voyant l'étonnement de la servante.

– Ah! s'écria-t-elle quand elle fut couchée, celui qui me donne une telle parure doit m'aimer.

Le jour tant désiré du mariage d'Antoine et de Juliette arriva.

Il faudrait le génie qui a dirigé les pinceaux de l'école hollandaise pour donner une idée du tableau que présenta la place de l'église.

Sous les ormeaux touffus, on avait semé du sable fin et formé une place carrée; à l'une des extrémités, quelques tonneaux vides, recouverts par des planches, servaient de piédestal aux deux ménétriers du village, dont les violons étaient garnis de rubans de toutes les couleurs.

Autour de cet orchestre bien simple, une foule de jeunes gens et de jeunes filles, tous endimanchés, et respirant cette gaieté franche des gens qui ne sont point blasés sur le plaisir, riaient, dansaient et folâtraient.

Il régnait au milieu de ce bruit et de cette confusion un air d'entraînement et de bonheur qui inspirait l'envie de s'y mêler.

Autour de la place il y avait des tables toutes dressées, où les vieillards, en habit de gala, parlaient,

raisonnaient et déraisonnaient en se servant à boire ou en jouant aux cartes.

Quelques-uns cependant restaient debout, les mains croisées derrière le dos, et contemplaient les ébats de la jeunesse en se souvenant de leurs jeunes années et faisant des réflexions demi-tristes, demi-plaisantes sur la vieillesse.

Ces visages, hâlés et ridés par le travail, souriaient tous, et ces voix cassées répétaient encore les joyeux chants de la jeunesse.

Le couple fortuné n'était pas encore arrivé, et Catherine manquait aussi.

Catherine, après la messe, s'était habillée furtivement, et furtivement avait été chercher son cher Abel.

Aussi, après la danse, on regardait du côté de la rue, et une inquiétude grave se manifesta sur les visages des gens de la noce, privés des souverains de la fête; une curiosité encore plus forte agitait les esprits, car on n'avait pas oublié que Juliette s'était vantée de voir à sa noce son beau bienfaiteur, le fils du chimiste.

— Viendra-t-il avec sa lampe? demandait une jeune paysanne.

— On dit qu'il est beau comme un ange du Ciel, disait une autre.

— Savez-vous, disait un fermier dans un coin à l'un de ses confrères, que le gros Mathurin n'est pas sûr de renouveler son bail pour la belle ferme de Mme la duchesse de Sommerset, cette dame anglaise si riche, et que c'est une bonne chose à faire que d'en offrir douze mille francs? Si cette lampe dont

on parle tant avait le pouvoir de signer des baux, ce serait encore mieux.

— Est-ce que tu crois ces bêtises là? répondit le fermier.

A ce moment, des petits enfants parurent dans la grand-rue du village, et ils accoururent avec un air d'étonnement qui donnait lieu de croire qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire; ils retournaient la tête mainte et mainte fois, s'arrêtaient, regardaient, et puis accouraient en silence et comme stupéfaits.

Bientôt l'on vit arriver sur la place Catherine dans sa brillante toilette, donnant le bras à Antoine, et le fils du chimiste conduisant la jolie Juliette; le père d'Antoine suivait respectueusement Abel, car un homme qui jette vingt mille francs à une jeune fille qu'il voit pour la première fois, et dont il n'attend rien, n'était pas à dédaigner.

A l'aspect de ce quadrille le silence régna, et l'on accourut en hâte sur son passage: il semblait que l'on n'eût pas assez d'yeux pour contempler Abel, dont la mise singulière et la beauté frappaient d'étonnement tous les paysans.

La lampe surtout, cette lampe qu'il portait en sautoir comme la chose la plus précieuse qu'il eût au monde, puisqu'elle venait de la fée aux Perles, la lampe semblait un soleil dont tout le monde voulait avoir un rayon.

Ce ne fut que longtemps après que cette première fureur de curiosité eût été assouvie qu'un long murmure se fit entendre, quand on vit Catherine aussi belle, aussi resplendissante.

Le percepteur se trouvait à côté de Jacques Bontemps, qui, à l'aspect de Catherine, habillée aussi somptueusement, avait froncé le sourcil et remué la tête d'une manière singulière: le percepteur dit à l'un de ses partisans, assez haut pour que le cuirassier l'entendit:

— Voilà ce que c'est que de connaître des enchanteurs! ils donnent de belles robes; voyez Mlle Catherine, elle a joliment frotté la lampe, puisque l'on dit qu'il faut la frotter pour avoir ce qu'on veut...

Le ton ironique de ces paroles enflamma le maréchal des logis, qui, se tournant vers le pauvre percepteur, le regarda de manière à le faire taire sur-le-champ.

— Sac à chiffres! s'écria-t-il, par mon bancal (c'est le nom que les cuirassiers donnent à leur sabre), il ne tient à rien que je ne te... Si jamais j'entends une syllabe de médisance sur Catherine, je coupe les oreilles de l'orateur!... c'est entendu... Marchez au pas, et gare la bombe!...

Jacques Bontemps aimait Catherine; il l'aimait profondément, quoique ses manières brusques semblassent incompatibles avec un sentiment aussi délicat que l'amour.

Il serait mort pour Catherine avec le même sang-froid que s'il eût obéi à son capitaine.

Abel se tint debout contre les tonneaux, c'est assez dire que Catherine n'eut pas d'autre place; Jacques Bontemps vint trouver la fille du maire; il la regarda avec un air d'intérêt et de douleur, et lui dit à l'oreille de manière que personne ne pût entendre:

— Catherine, je t'aime du plus profond de mon cœur, et, quand tu serais éprise d'un autre, je ne t'en chérirais pas moins; mais, mon enfant, la vanité te perdra, ces beaux habits te trahissent, et tout le monde jase; tu peux être plus belle pour les autres, mais, pour ceux qui t'aiment, sous quelque forme qu'on te voie, tu seras toujours la même... Qui t'a donné cette parure?

— La lampe, dit-elle en rougissant.

— La lampe!... répéta le cuirassier en hochant la tête. Ah! Catherine, Catherine, je m'en assurerai!...

La jolie fille n'entendit pas ces derniers mots.

En effet, la présence d'Abel, qui ne parlait qu'à elle et lui gardait sa place, avait rendu la pauvre Catherine presque ivre de bonheur: elle était gaie, vive, animée, et sa folie amoureuse semblait se répandre sur toute l'assemblée.

Catherine venait à chaque instant recueillir les paroles d'Abel, interroger son âme, épier ses regards, jouer avec la lampe qu'un cordon de soie, pendu autour de son cou, laissait pendre sur son cœur; et Abel, de son côté, avec la naïveté qui le distinguait, passait ses doigts dans la chevelure de Catherine, lui pressait la main devant tout le monde, et tout le monde enviait le bonheur de Catherine, et personne, pas même Grandvani, n'osait parler à ce beau jeune homme.

— Tu es bien jolie aujourd'hui, Catherine! lui disait Abel.

Et Catherine de danser en souriant à chacun et de dire à Juliette:

— Je suis la plus heureuse qui soit en ce moment sur la terre: il m'aimera...

Jamais il n'y eut pour Catherine une plus heureuse journée, une époque de sa vie plus belle.

Les incidents les plus simples de cette fête se gravèrent dans sa mémoire en traits ineffaçables.

Pendant qu'elle dansait avec tant d'abandon et de charme, son collier noir se détacha et tomba aux pieds d'Abel.

Il le ramassa, le tint longtemps entre ses mains, le froissa, s'en amusa.

Catherine, après la contredanse, s'aperçut de l'absence de son collier; elle le chercha; Abel, le cachant aussitôt dans son sein, la laissa quelques moments en proie à son inquiétude.

— Mon collier!... dit-elle.

Et tout le monde de chercher.

— Je n'y attache de prix, dit-elle à Abel, que parce qu'il vient de vous!...

Abel le tira de son sein, baisa le collier, et le passa lui-même au cou de Catherine, qui, furtivement, embrassa le collier à la même place.

Le collier, dès ce jour, fut un trésor pour elle.

Après chaque contredanse, elle accourait vers Abel avec la joie, la légèreté, le bonheur d'un jeune faon qui retourne à sa mère après avoir été jouer un moment sur l'herbe fraîche. Regarder cet amant chéri pendant qu'elle dansait, désirer la fin de la figure pour se trouver à ses côtés et lui presser la main, tels furent les délicieux riens qui animèrent cette soirée.



Catherine

Il faut avoir aimé, il faut avoir senti son cœur brisé par le dernier coup de l'heure du rendez-vous lorsqu'on vous a dit: « A telle heure je vous attendrai... » pour apprécier la joie de Catherine.

Catherine, en qui le bonheur exaltait tous les sentiments tendres, accourait quelquefois, par compassion, à côté de Jacques Bontemps, le lutinait, plaisantait avec lui; et le pauvre cuirassier était satisfait de ce bonheur de reflet, tant Catherine mettait de grâce et de coquetterie à le lui prodiguer.

Enfin, elle parut si charmante, que toutes les jeunes filles et les jeunes gens, les femmes et les vieillards, tout le village enfin l'admirait, et lui portait, non pas envie, mais ce sentiment qui se trouve entre l'admiration et la jalousie.

Cette fête fut son triomphe, le plus beau jour de sa vie, et, toute cette clarté céleste venait de la présence de celui qu'elle aimait; elle s'était étourdie sur l'avenir et jouissait du présent qu'elle embrassait avec ardeur.

Au milieu de la fête, on apporta au maréchal des logis un paquet timbré du cachet du Ministère des finances.

Catherine était auprès de Jacques lorsque celui qui allait chercher les lettres apporta cette importante dépêche.

— Ah! dit Catherine en saisissant la lettre, vous nous parlez toujours de votre correspondance avec les ministres: moi je veux savoir comment ils parlent, ou du moins comment ils écrivent: donnez-moi cela. monsieur Jacques.

— Non, Catherine, non, répliqua le cuirassier, qui, voyant le percepteur accourir, craignit que ce papier n'annonçât la nomination de son rival.

— Lorsqu'on aime quelqu'un, répondit Catherine, on n'a rien de caché pour lui...

Et la petite mutine s'enfuit à côté d'Abel en tenant le paquet et faisant mine de le décacheter.

— Eh bien! jurez-moi de m'épouser si cette lettre contient ma nomination, ou si l'on m'y donne l'espoir d'être nommé.

— L'épouser!... répéta Catherine en regardant tour à tour le cuirassier, la lettre et Abel.

Tout le monde faisait cercle et attendait avec impatience. Jacques n'était pas tranquille, car on allait découvrir la vérité quant à son prétendu crédit, et Catherine tenait son sort entre ses mains.

Catherine, regardant la lampe, jugea qu'elle ne s'engageait pas à grand-chose.

— Car, disait-elle, le génie, ayant tout pouvoir, me dégagera de ma promesse, si Abel vient à m'aimer...

Elle promit devant tout le village d'épouser le cuirassier si la lettre lui donnait l'espoir d'être percepteur, et le père Grandvani engagea sa parole avec celle de sa fille.

Le cuirassier changea de couleur lorsqu'il vit l'enveloppe tomber en morceaux et le silence régner. Abel regardait cette scène avec curiosité sans y rien comprendre.

Pendant toute cette fête même, il avait eu cette insouciance que donne la mélancolie, et, ne pensant

qu'à sa fée, il jouissait peu d'un bonheur qui était son ouvrage.

A peine Catherine eut-elle lu des yeux les premières lignes, qu'elle plia la lettre et la remit à Jacques Bontemps, qui crut, avec tout le village, que Catherine devenait sa femme: le percepteur frémit, mais il eut sujet d'être joyeux, car le visage de Bontemps n'annonça pas le plaisir.

En effet, voici ce que contenait la lettre:

Monsieur,

Son Excellence a été indignée de la manière dont vous avez réclamé sa protection, et le souvenir de l'obligation que Monseigneur vous a eue vous a seul préservé des effets de sa colère. Calomnier, quand on a été soldat, est un mauvais moyen d'arriver à son but: l'employé que vous cherchez à évincer est un honnête homme et a toujours bien rempli ses devoirs: il n'a pas encore acquis le temps de service nécessaire pour être mis à la retraite, et le style de votre placet n'a pas engagé Son Excellence à vous chercher un autre emploi, etc.

Jacques Bontemps, atterré, admira la délicatesse de Catherine; mais, quand Grandvani vint lui demander quelles nouvelles il recevait, il n'eut d'autre ressource que de rappeler toute son audace: il lui répondit qu'il serait nommé à la place de percepteur, et que Son Excellence venait de la lui promettre aussitôt qu'on aurait trouvé une autre place pour le percepteur actuel.

— Eh bien! qu'à cela ne tienne, monsieur Bontemps, répliqua le percepteur: le receveur de L*** vient de mourir, qu'on me donne cette recette particulière, et je vous cède ma perception avec plaisir.

— On verra!... répondit Bontemps avec l'air d'un ministre en faveur, on verra... dans quelque temps.

Le cuirassier, pensif, contemplait Abel et Catherine, et il frémissait de rage: tout à coup, en voyant le ruban qui tenait la lampe merveilleuse, il conçut l'idée de s'en rendre le maître. « Si cette lampe, se dit-il, a donné vingt mille francs, des robes, des bijoux, si elle est aussi puissante qu'on le dit, le génie que j'aurai à mes ordres me fera avoir la place. »

Alors, quand la fête fut sur le point de finir, que la nuit fut venue, et qu'Abel parla de s'en aller, Jacques Bontemps se glissa derrière les tonneaux, se munit d'une paire de ciseaux, coupa le ruban, se saisit du précieux talisman, et avant qu'Abel s'en fût aperçu le cuirassier était déjà loin, possesseur de ce bijou miraculeux, et en proie à la joie la plus vive.

Juliette et Catherine reconduisirent Abel jusqu'à sa chaumière: Caliban l'attendait avec une vive impatience.

En se séparant des deux jeunes filles, il les embrassa avec une candeur toute virginale, et Catherine, retirée dans sa modeste chambre, se jeta à genoux, éleva au Ciel une fervente prière pour le remercier du bonheur de cette journée: le baiser d'Abel, tout chaste qu'il était, lui brûlait encore les lèvres.

CHAPITRE DOUZIÈME

Abel dans l'empire des fées

Le rusé cuirassier ne se possédait pas de joie de tenir la lampe en sa possession: il mit dans sa confidence un de ses anciens camarades, et pendant la moitié de la nuit il furent, avec le talisman, comme le savetier de La Fontaine avec ses cent écus; ils ne savaient où cacher leur trésor.

Le cuirassier, ignorant les formalités qu'il fallait remplir pour faire paraître le génie de la lampe, avait beau frotter et appeler, rien ne venait. Ils furent forcés d'attendre le jour, et Jacques Bontemps se promit d'apprendre de Catherine la manière dont on se servait de ce talisman.

Le soldat fut donc voir Catherine, et, après mille détours, il arriva à lui demander des renseignements sur le fils du chimiste; et, feignant de se refuser à croire à la puissance de la lampe, il fit détailler à Catherine tout ce que l'on faisait pour évoquer le génie.

Alors, à la nuit tombante, le maréchal des logis se rendit à la colline avec son camarade, et après avoir cherché et trouvé la pierre, ils firent comparaître

le petit génie, qui leur chanta son hymne d'obéissance.

Le cuirassier et le hussard restèrent la bouche béante et en admiration devant le groupe qui s'offrait à leurs regards: la beauté de la jolie fille qui les regardait avec surprise, tout en s'inclinant devant la lampe, leur fit oublier ce qu'ils voulaient.

— Je donnerais encore bien cet outil-là, dit le hussard en montrant la lampe, pour embrasser ce petit génie.

— Que voulez-vous? répéta la jolie voix douce.

— Je veux, reprit le cuirassier, que vous obteniez sur-le-champ pour Jacques Bontemps, ancien maréchal des logis des cuirassiers de la garde, la place de percepteur de la commune de V***, et, s'il est possible, la place de receveur de L*** pour celui qui est le percepteur actuel, car il ne faut blesser les intérêts de personne.

Le nègre et le génie s'entre-regardèrent: l'Africain disparut, et revint promptement écrire sous la dictée de Jacques ce qu'il voulait.

Quand cela fut fait, le génie s'écria en agitant son écharpe d'or:

— Avant que vos yeux aient goûté trois fois le sommeil, que vous ayez respiré six mille fois, que vous ayez vu trois aurores et trois rosées du soir, vous aurez été satisfait. Je vais courir sur les airs, traverser les cieux, et mon maître sera content...

Une flamme bleuâtre s'échappa de dessous leur trône, et ils disparurent en laissant les deux soldats en proie à la plus étrange surprise.

— Jacques, dit le hussard, ce n'est pas bien de n'avoir pensé qu'à toi: ne pouvais-tu pas demander quelque chose pour moi; j'épouserais la sœur d'Antoine si j'avais du bien. La ferme de Mme la duchesse de Sommerset est à louer: demande un bail pour moi? le gros Thomas veut en donner quinze mille francs, tâche que la duchesse me la cède à douze mille francs, j'épouserai la sœur d'Antoine, et je deviendrai riche.

Jacques frotta la lampe, appela le génie, qui reparut avec la même soumission.

— Va trouver, lui dit le cuirassier, la duchesse de Sommerset; qu'elle loue sa ferme à Jean Leblanc, ancien hussard de la garde, moyennant douze mille francs, et qu'on apporte le bail à signer au plus tôt, avec cinquante bouteilles de vin de Champagne que nous boirons en l'honneur de la duchesse, la plus jolie femme du monde! mais je veux, de plus, que le procès qui tient tant aux côtes du maire de la commune soit terminé. Allez...

— Avant que vous ayez acheté ce qu'il faut pour exploiter la ferme des Granges, vous aurez un bon bail bien signé...

Et il disparut.

— C'est un vrai miracle!... s'écria le cuirassier, pourvu que ce ne soit pas *une couleur* que l'on nous donne...

Ils essayèrent de lever la pierre, et firent de vains efforts pour découvrir, à la clarté de la lune, les ressorts qui dirigeaient ce phénomène de la terre; ils ne purent y réussir, et ils s'en allèrent en faisant

mille projets: le cuirassier, pour le temps où il serait percepteur et époux de Catherine; le hussard, pour celui où il serait fermier et mari de Suzette.

Ils s'en allèrent en chantant de joie; le nouveau percepteur envoyait déjà ses avertissements, et le fermier comptait ses vaches et ses moutons.

Pendant qu'ils bâtissaient leurs châteaux en Espagne, Abel était plongé dans le plus grand chagrin; il avait perdu sa chère lampe, il la cherchait partout et ne la trouvait point. Aidé de Caliban, il partit pour le village, persuadé qu'ils la trouveraient sur la route, si elle était tombée, et ils comptaient (les bonnes âmes!) que si on la leur avait prise on la leur rendrait.

Jamais les plaintes d'un amant qui a perdu sa maîtresse n'approcheront de la douleur qui éclatait dans les regrets d'Abel.

A moitié chemin, ils rencontrèrent la jolie Catherine qui fredonnait une chanson d'amour.

— Qu'as-tu, mon Abel, dit-elle avec crainte en l'arrêtant et en lui prenant la main; tu es triste! oh! dis-moi ce qui te fait souffrir; les larmes que l'on verse à deux ont moins d'amertume, et je sens que je serais heureuse si tu répandais ta peine dans mon cœur.

— Catherine, dit-il, j'ai perdu ma lampe...

A ce mot, la fille du maire l'arrêta, elle resta tout interdite, et l'on ne peut comparer l'état de son âme qu'à une chambre noire dans laquelle s'introduit un rayon de soleil.

En effet, les interrogations curieuses de Jacques



Ils s'en allèrent en chantant de joie

lui revinrent à l'esprit comme un trait de lumière.

— Abel, dit-elle, c'est moi qui suis cause de ta peine, car c'est à ma prière que tu es descendu dans le vallon; c'est à moi de tout faire pour te rendre ta lampe que l'on t'a dérobée... Attends-moi, espère, et dans peu tu vas me revoir...

Elle sauta à travers les ronces et les épines en prenant le chemin le plus court et le plus difficile; elle se sentait mille fois plus agile en courant pour son cher Abel.

Caliban la regardait, craignant à chaque instant de la voir tomber; mais l'amour la soutenait.

Elle traverse la prairie, arrive au village, court chez Bontemps, ouvre la porte avec violence, et trouve le cuirassier avec son camarade en contemplation devant la lampe.

Avant que Jacques ait fait un mouvement, elle a saisi le trésor de son cher Abel, et, lançant un regard foudroyant à Jacques:

— Comment, lui dit-elle, avez-vous pu priver le bienfaiteur de Juliette de son talisman? il en serait mort, le pauvre enfant!...

Jacques et Jean sont stupéfaits, Catherine s'échappe et court avec encore plus d'ardeur vers la colline; les gens du village qui la virent ainsi voler avec la lampe crurent que le talisman magique la faisait marcher sur les airs, et l'on vint dire à Grandvani que sa fille, emportée par la lampe, allait on ne savait où...

Elle arrive haletante, et du bas de la colline elle crie à Abel:

— Abel, la voilà!... sois tranquille...

Elle gravit la montagne et arrive enfin auprès de lui.

— Abel! dit-elle tout émue, ah! Catherine a vécu, si Catherine une fois a pu te causer un moment de plaisir...

— Du plaisir! reprit Abel, ah! je te dois la plus grande joie de ma vie...

— Que je meure donc! répondit-elle en confondant son âme dans celle d'Abel par un regard; que je meure!...

— N'est-ce pas un présent de ma fée! disait Abel en baisant sa lampe...

Ce mot frappa au cœur la pauvre Catherine, qui resta pendant un moment immobile et silencieuse.

— Abel, dit-elle enfin, permets à ta petite Catherine de te demander une chose... Mais, reprit-elle après s'être arrêtée et l'avoir regardé avec douleur, je voudrais que tu me promisses de faire ce que je désire sans que tu connusses encore ce dont il s'agit.

— Je te le promets, dit-il.

— Eh bien! continua la jolie paysanne, je voudrais voir ta fée sans en être vue... Je veux savoir si elle est si jolie, si jolie, que rien au monde ne puisse l'effacer...

— Je tâcherai, dit Abel, et quelque nuit tu essaieras à te cacher dans le laboratoire.

— Elle t'aime donc bien, cette fée?... demanda Catherine.

— Je me contente de l'aimer, répondit Abel, et je n'ose espérer qu'elle ait de l'amour pour moi...

— Tu seras donc heureux, continua Catherine, en chérissant un être surnaturel qui ne t'aimera pas?...

Abel se tut; ce silence fit renaître un peu d'espoir dans l'âme de la petite paysanne, qui, après avoir contemplé son bien-aimé, s'en retourna lentement chez elle.

Elle s'assit à côté de son père et lui raconta le vol de la lampe, puis elle rêva, soupira; mille fois dans la journée elle sentait les larmes lui venir aux yeux; elle regardait fixement la muraille, et croyait toujours voir Abel.

A quelques jours de là, un courrier traversa rapidement le village, s'arrêta à la porte de Jacques Bontemps, lui remit un paquet scellé du sceau du Ministère des finances, et le cuirassier, en l'ouvrant, trouva sa nomination à la place de percepteur, celle du percepteur à la place de receveur; une ordonnance du roi qui terminait le procès, et une promesse de bail signée de la duchesse de Sommerset, telle que Jacques Bontemps l'avait souhaitée; enfin, par une lettre, un notaire indiquait que l'on attendrait, à un jour nommé, Jean Leblanc pour passer l'acte.

— Et les bouteilles de vin de Champagne?... demanda Jacques.

— Il y a longtemps qu'elles sont dans votre cave! répondit le messager, qui remonta à cheval et disparut au galop.

Le cuirassier, tout ébahi, descendit pourtant dans sa cave, et trouva effectivement les bouteilles couchées avec soin sur des lattes, et si bien arrangées, qu'il ne put douter que cela n'eût été fait récemment.

Tout triomphant, il apparut bientôt chez Grandvani, suivi du percepteur et de Jean Leblanc: il remit au maire l'ordonnance du roi, et réclama la main de Catherine.

A cette demande, la pauvre enfant pâlit, rougit, trembla, et ne trouva pour le moment d'autre expédient que de demander un délai de quelques jours, qui lui fut accordé.

Laissons Jean Leblanc et Jacques Bontemps regretter de n'avoir pas exigé du génie de la lampe cent mille livres de rente; laissons tous les villageois, frappés d'étonnement et d'admiration, regretter que le curé absent ne pût leur dire enfin si l'on ne commettait pas de péché en croyant à la toute-puissance des fées; laissons même pour un instant Catherine, tout intéressante qu'elle est, laissons-la pleurer et se désoler seule au milieu du transport général, et revenons au fils du chimiste et à la charmante fée aux Perles.

Depuis quelques jours, Abel avait été privé des merveilleuses apparitions de celle qu'il adorait. Sa mélancolie commençait à devenir extrême, et Caliban s'inquiétait déjà en voyant pâlir les joues de son jeune maître, dont les discours et les actions lui semblaient parfois dénoter la folie.

— Je ne puis vivre sans elle, disait Abel au vieux serviteur; tout m'est insupportable. J'ai lu que la vie est un banquet: eh bien! je ne désire à ce banquet qu'un seul mets auquel je ne puis atteindre, et tout le reste me répugne...

Une nuit, il dormait profondément, il se sentit dans son sommeil entraîner rapidement; il lui semblait

qu'il avait des ailes et qu'il volait; il mettait ses mains au-devant de lui, se croyant toujours près de tomber; il se réveilla enfin au milieu de ces pénibles sensations.

Il se vit alors à côté de la charmante fée, dans un char aérien; elle le regardait dormir, et à son réveil son regard, encore troublé par le sommeil, rencontra les yeux pétillants de la petite fée des Perles; des chevaux infatigables emportaient le char, qui volait comme un nuage poussé par la tempête.

Abel était presque dans les bras de la fée, dont il pouvait même savourer le souffle; et que devint-il quand la pensée lui vint qu'il avait dû reposer sa tête sur le sein de cette divine créature!

Elle le regardait encore sans mot dire, et ses yeux semblaient envoyer une flamme humide dont Abel s'enivrait avec délices.

— Où suis-je?... dit-il enfin.

— Près de votre fée, répondit-elle d'une voix émue qui augmenta encore le trouble d'Abel.

— Où allons-nous?...

— Dans l'empire des fées: n'avez-vous pas désiré d'être témoin des scènes magiques auxquelles assistent les génies, les enchanteurs et les fées?... Mon char vous entraîne à l'une de leurs assemblées les plus brillantes!...

— Quoi! s'écria-t-il, je les verrai face à face?...

— Oui, répondit la fée, mais à une condition; écoutez, lorsque je vous le dirai, vous fermerez les yeux; car vous risqueriez de perdre la vue, si, dans certains moments, la lumière vous frappait...

Abel promit ce que la fée lui demandait par un simple signe de tête; car il était plongé dans une ineffable admiration en contemplant la rare beauté de la fée aux Perles.

Elle était vêtue avec une somptuosité élégante qui l'embellissait encore, sans que cet éclat nuisît à la douceur qui était peinte sur sa figure avec l'amour et la bonté.

Sa tête était couronnée de fleurs et de fruits artistement posés, les boucles noires de ses cheveux encadraient son front et venaient se jouer auprès de ses yeux, de manière à ajouter encore à la finesse de son regard et à doubler l'éclat de sa peau satinée et doucement colorée.

Elle se taisait; mais les regards qu'elle levait sur Abel et qu'elle abaissait aussitôt semblaient dire au jeune homme de parler à son tour, et que chaque mot qui sortirait de sa bouche serait accueilli avec ravissement.

Leurs pensées, pendant ce charmant silence, voyagèrent sans doute dans la même région, car leurs mains se joignirent, se pressèrent involontairement, et Abel s'écria avec sa naïveté gracieuse:

– Je souffre!... mon cœur est comme gonflé!

– Auriez-vous quelque peine?... dit la fée.

– Non, dit-il, je crois que c'est, au contraire, trop de bonheur...

La fée rougit et détourna les yeux sans répondre, et ce moment ne sortit jamais de la mémoire d'Abel.

Il se sentit alors assez de hardiesse pour parler de son amour; mais une invincible crainte, une pudeur

insurmontable, lui glaça les sens et retint sa langue captive.

Tout le temps que dura ce voyage, leurs yeux seuls parlèrent, et souvent un sourire charmant vint errer sur leurs lèvres et leur fit comprendre qu'ils s'entendaient.

Connaît-on rien de plus délicieux que ce langage de l'âme? cette puissance sympathique qui, sans le secours incomplet de la parole humaine, nous fait deviner ce que pense, ce que souhaite, ce que désire l'objet que nous aimons?

Dans cette région pure de la pensée, dégagée des grossières sensations du corps, règne un charme subtil que nulle parole humaine ne peut rendre, puisque nulle parole humaine ne peut donner l'idée d'un mystère qui ne peut être que senti.

Il semble qu'en ces moments trop rares une flamme légère aille d'un cœur à l'autre y porter successivement le jour de la pensée et une fraîcheur, un délice indicibles.

Abel et la fée des Perles goûtèrent donc cette volupté surhumaine, et ces deux merveilles de nature, ayant des âmes dignes de la perfection de leurs corps, s'entendirent parfaitement et si bien, qu'à la fin du voyage, les yeux d'Abel devenant de plus en plus expressifs, la charmante fée fit avec son éventail un petit geste plein de délicatesse et de grâce pour l'engager à baisser ses belles paupières aux longs cils, et elle lui dit:

– Silence, Abel!...

A cette phrase, la seule qui eût été prononcée depuis

une heure, ils se regardèrent et se mirent à rire.

— Ah! dit Abel, je ne connais rien de plus délicieux qu'un amour qui naît et grandit au milieu de la recherche, du luxe et de l'élégance! Vous voir toujours parée, respirant les plus doux parfums, entourée du prestige de votre puissance! ah! c'en est trop!... si je ne suis que votre protégé, je veux mourir!...

— Vous, mourir?... ah! vivez, Abel! vivez pour moi!...

A ce moment, elle posa sa main sur les yeux d'Abel, et Abel entendit un bruit confus, une multitude de cris et de voix; mais au bout d'un quart d'heure ils arrivèrent: la fée lui recommanda de bien fermer les yeux; et, le prenant par la main, elle le guida à travers des galeries et des escaliers.

Enfin, ils parvinrent à un lieu où la petite fée fit asseoir Abel et lui permit d'ouvrir les yeux en ne regardant qu'elle.

— Et quand les cieux seraient ouverts, dit-il, je ne pourrais voir que vous!...

Comme il achevait, une musique enivrante commença, et la fée, abaissant de sa jolie main un panneau qui se trouvait devant eux, Abel resta muet de surprise devant le magique tableau qui s'offrait à ses regards.

Un vaste cirque décoré de colonnes d'or et de guirlandes, de rosaces, de filets, de plinthes, d'ornements en or, contenait une foule innombrable de génies et d'enchanteurs; le cirque en était noir: d'étage en étage, Abel apercevait une foule de fées plus jolies les unes que les autres; elles lui apparurent environ-

nées d'un nuage de lumière; car entre chaque rangée de fées brillait un lustre de diamants chargé de bougies qui répandaient un éclat merveilleux.

Leurs toilettes rivalisaient de richesse et d'élégance; elles riaient, causaient et badinaient avec des enchanteurs et des génies qui se trouvaient placés derrière elles.

Un immense soleil brillant et orné de cristaux répandait dans ce palais superbe un fleuve de lumière.

Le plus profond silence régnait, et tous écoutaient avec attention une musique ravissante: Abel se crut dans les cieux, il crut entendre les magiques accords des anges; il était profondément ému et ne pouvait que serrer la main de la petite fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Cachez-vous bien dans cet angle, lui dit-elle, car, si les fées mes compagnes s'aperçoivent de la présence d'un mortel à mes côtés, je suis perdue!... j'ai déjà eu de la peine à vous faire passer, quoique vous soyez vêtu comme un génie...

En effet, Abel portait un costume absolument semblable aux plus beaux vêtements qu'il voyait aux génies.

Il se retourna, se regarda dans une glace, admira cet enchantement en se voyant lui-même; peut-être même éprouva-t-il un mouvement de coquetterie en s'apercevant qu'il était plus beau que la plupart des génies qu'il voyait.

Tout à coup la musique cessa, et un coup de baguette du génie qui présidait à la musique fit enlever subitement une décoration magique qui attirait

l'attention d'Abel, et un spectacle encore bien plus surprenant vint le plonger dans un océan de jouissances nouvelles.

Un palais orné d'une profusion de colonnes de marbre et de porphyre, avec des galeries à perte de vue et des ornements d'une somptuosité merveilleuse, vint s'offrir à ses regards comme par enchantement; une foule brillante de fées et de génies habillés magnifiquement, et dont quelques-uns lui retraçaient le génie de la lampe, entonnèrent un chant de joie qui lui étourdit un peu les oreilles; mais la jolie fée des Perles lui dit qu'il fallait être un génie pour sentir toute l'harmonie de ces accords, et que ce chant ne convenait qu'à la troupe immortelle des enchanteurs, que les hommes n'y comprenaient rien.

— Attendez un peu, continua-t-elle, et vous allez voir les génies en proie à une espèce de frénésie qui leur fera élever leurs mains et les frapper avec rage les unes contre les autres; car ici il se passe des choses qui vont bien vous surprendre.

En effet, au bout d'un quart d'heure il y eut un fracas tel, qu'Abel fut obligé de se boucher les oreilles; cependant nombre de merveilles se succédaient pour l'étonner: un palais fut remplacé par une forêt, des champs et des chaumières; la chaumière par un jardin, le jardin par un cachot, le cachot par des lieux qui le ravirent d'admiration.

Il n'avait pas assez d'yeux ni d'oreilles pour entendre les chants et la musique, et pour voir les danses des plus jolies fées.

Ces tableaux magiques étaient entremêlés des

remarques piquantes et spirituelles de la fée des Perles, qui, par intervalles, lui expliquait les usages de l'empire des fées.

— Les génies que vous voyez ici rassemblés, lui disait-elle, ont de singulières manies: on peut leur toucher la main, les doigts, le bras, l'épaule, tout le corps enfin, excepté la joue... Aussitôt que la joue est seulement effleurée par un autre génie, on ne peut la laver qu'avec du sang; c'est là une des bizarreries auxquelles se sont soumis les enchanteurs.

» Ensuite ils ont ce qu'ils appellent leur *patriotisme*, qui consiste à se louanger eux-mêmes sur leur courage et sur leur gloire; ce serait un attentat que de reconnaître le courage des autres nations de génies.

» Ce n'est pas tout; voyez-vous certains enchanteurs qui portent un ruban rouge à leur vêtement? eh bien! ce ruban-là est une de leurs passions.

» Suspendez une friandise dans une salle, et amenez des dogues, ils se fatigueront à sauter pour en avoir quelques morceaux; il en est ainsi des génies pour le ruban: ils se fatiguent et se consument en efforts pour en avoir quelque morceau, et une fois qu'ils l'ont ce n'est plus rien pour eux.

» Enfin, vous voyez des génies en linge bien blanc, avec des habits propres et des bijoux recherchés: hélas! voilà ce qui leur plaît le plus!...

» Vous, Abel, avec votre âme sensible, noble et fière, malgré le cortège de vertus et de grâces qui vous accompagne, avec votre belle figure, si vous n'étiez pas mis avec recherche comme vous l'êtes en ce moment, le dernier des enchanteurs aurait sur

vous la préférence. Entre autres usages, ils ont des génies qui leur apprennent l'art de se tuer les uns les autres, élégamment et conformément à certaines règles.

» Ensuite, si parmi les génies il y en a de vraiment supérieurs, tant qu'ils vivent on n'y prend pas garde; aussitôt qu'ils ne sont plus, on les célèbre.

» En général, les génies ici mettent de la grandeur dans les petites choses et de la petitesse dans les grandes: il faut dépenser dix fois plus pour se promener que pour manger; il y a des animaux même qui coûtent à entretenir plus que les hommes.

» Enfin la religion des génies consiste à se mettre à genoux, lire dans un livre, écouter les hymnes; mais faire du bien, sauver les malheureux, dépouiller le *moi* et s'oublier un peu, ah! il n'y a que de bons génies, bien rares, qui allient l'un et l'autre, le culte extérieur avec le culte intérieur qui gît dans la conscience: pour la plupart, le culte extérieur est tout, et ils croient gagner le Ciel comme on gagne une tour aux échecs, à force de manœuvres, d'adresse et de calcul.

— Ce que vous me dites là, répondit Abel, m'étonne encore plus que tout ce que je vois.

— Ah! répondit-elle, vous apprendrez bien encore des choses plus étonnantes.

— Continuez, dit Abel, je préfère vous entendre; car, pour l'harmonie de vos accents, je donnerais tout l'orchestre de vos génies.

— Nous n'avons plus le temps de causer, répliqua la fée des Perles, car la fête sera bientôt finie; tenez,

dit-elle en lui montrant une enchanteresse qui arrivait, regardez attentivement.

Abel fut émerveillé du spectacle que lui donna celle qu'il n'hésita point à nommer la fée de la Danse.

En effet, en voyant ses pieds effleurer à peine la terre, Abel se demandait si cette jeune fée n'était pas une ombre fugitive dégagée du poids du corps.

Mais cette danse de volupté n'était rien en comparaison du jeu muet de la physionomie de la fée et des affections qu'elle exprimait par ses mouvements et les moindres attitudes de son corps souple et léger.

Elle regrettait un amant chéri que le sort des combats avait fait succomber sous l'effort des ennemis: chaque mouvement de cette admirable fée peignait si bien la douleur, qu'elle faisait passer toute sa peine dans l'âme de ceux qui la regardaient.

Enfin elle devint folle, et Abel, frémissant de terreur, serrait avec force la main de la fée des Perles; le sentiment ingénu qu'il manifestait ainsi causait un plaisir inouï à la fée des Perles, car elle avait en quelque sorte les prémices des émotions de ce jeune cœur. Elle jouissait des larmes qu'il donnait à de feintes infortunes, parce que ces pleurs lui faisaient voir dans toute son étendue la bonté de l'âme d'Abel.

Lorsque la jeune fille folle rencontra dans les champs une noce de village qui lui rappela son mariage et qu'elle aperçut les vêtements d'innocence de la fiancée, elle exprima qu'elle aussi avait été conduite à l'église parée d'un costume semblable; se reportant alors à ce temps de bonheur, elle commença une danse vive et gracieuse qu'une terreur sourde

lui faisait suspendre par instants; ce mélange de la folie et de la gaieté, ces réminiscences du malheur et du bonheur exprimées par ce pas saccadé, tantôt vif, tantôt lent, arrachèrent à Abel un cri de douleur et d'admiration.

Enfin, au milieu du plus grand paroxysme de la folie de la jeune fille, son époux, qu'elle croyait mort, arrive, il arrive à ses côtés; elle le prend pour la vision d'un songe d'amour, elle n'ose l'approcher, elle ne s'y décide que par degrés, elle avance timidement la main, elle le touche, elle appuie fortement, sent le cœur battre; elle le regarde, voit trop d'amour dans ses yeux pour douter de son existence, et, sa raison se réveillant dans toute sa plénitude, des larmes de bonheur coulent de ses yeux, elle s'évanouit et meurt de plaisir.

A ce moment la fée fut obligée d'emmener Abel, qui pleurait tant, que toute l'assemblée commençait à jeter les yeux sur la loge.

– Fermez les yeux!... lui criait la fée qui l'entraînait.

Bientôt Abel, ayant repris tout à fait ses sens, se retrouva dans le char de la fée.

– Où allons-nous encore? demanda-t-il.

– A mon palais, répondit-elle, et pendant quelque temps vous vivrez de la vie des fées.

En effet, le char entra sous une voûte; Abel et la fée descendirent, et la gentille enchanteresse guida son protégé à travers un magnifique escalier à colonnes de marbre.

CHAPITRE TREIZIÈME

Abel chez la fée des Perles

A l'approche de la fée, des esclaves magnifiquement vêtus ouvrirent respectueusement les portes des appartements, dont l'élégance fut un nouveau sujet d'étonnement pour Abel, qui s'arrêtait dans toutes les pièces pour contempler les curiosités merveilleuses qui les embellissaient.

Arrivés dans la grande salle de réception, la fée prit Abel par la main, et, lui montrant sur la cheminée un admirable groupe en bronze, elle lui fit voir comment on marquait les heures dans l'empire des fées, et elle lui dit:

– Il est tard, Abel, suivez cette jeune esclave. Ici, continua-t-elle, je vous laisse maître d'aller et de venir comme bon vous semblera, pourvu que vous ne sortiez pas de mon palais; adieu!

Elle disparut.

Abel fut transporté dans un réduit divin, presque aussi magnifique que le Boudoir des perles, mais plus simple.

A peine était-il couché dans un lit éblouissant de blancheur et composé d'étoffes douces comme de la

soie, qu'il entendit de magiques accords; une lente et douce harmonie l'invita au sommeil, et il s'endormit bercé par cette musique enchanteresse.

La rapidité des sensations de cette nuit de féerie ne lui avait pas laissé l'usage de la pensée, et il s'endormit sans avoir eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il avait vu; il ne pouvait que jouir, et, soit par suite de cette multiplicité de sensations, soit par l'effet d'une veille à laquelle il n'était pas accoutumé, une grande fatigue rendit son sommeil très profond, de façon qu'il trouva que l'on dormait bien mieux chez les fées qu'ici-bas.

Il est un phénomène du sommeil que tout le monde doit avoir observé: souvent, malgré l'état d'impassibilité et d'atonie momentanée dans lequel se trouve notre âme, on éprouve une espèce de pressentiment qui semble procéder d'un instinct qui ne sommeillerait jamais en nous. Ce pressentiment nous avertit de nous réveiller, soit parce qu'il est telle ou telle heure, soit parce qu'un bruit léger que nos sens ont perçu sans que nous en ayons eu une révélation bien claire a retenti dans notre appartement; ce fut par une prévision de ce genre qu'au matin Abel se réveilla.

Il croyait sentir que sa chère fée des Perles était là...

Il ouvrit les yeux, et, à travers le voile de ce demi-sommeil du matin, il aperçut le charmant visage de sa protectrice.

Elle était penchée sur une harpe, et ses jolies mains, en errant sur les cordes harmonieuses, leur

faisaient rendre des sons qui remplirent l'âme d'Abel d'une joie indicible: une volupté pure semblait l'environner, l'enlacer de toutes parts.

La fée des Perles jouissait du réveil de son cher Abel, comme la nature du retour du soleil.

La fée était mise avec une simplicité qui contrastait avec la recherche et la richesse de son vêtement de la veille: une robe de mousseline blanche semblait un léger voile jeté sur ses formes ravissantes.

– Eh bien! comment vous trouvez-vous, dit-elle, dans le palais d'une fée?...

Et elle s'assit sur le bord de la couche du jeune homme avec une liberté moins amoureuse que maternelle.

La fée, sans attendre la réponse d'Abel, se mit à jouer et à folâtrer avec lui.

La vivacité de ses questions, de ses reparties, la manière dont sa conversation, toujours gaie, effleurait mille sujets en un instant, enfin l'ensemble de ses manières, auraient indiqué à tout autre qu'à Abel une âme aimante, il est vrai, mais trop vive pour être constante. Elle semblait faire d'Abel un jouet, un amusement: la naïveté de cet enfant de la nature, la candeur de son âme, l'étonnait, et elle était comme une déesse qui se joue d'un mortel et qui, tout en l'aimant, ne voudrait sacrifier aucun des plaisirs ou des devoirs de sa divinité.

Abel avait trop d'amour et trop peu d'expérience pour la juger ainsi; il ne voyait que les mille gentillesses et les rares perfections de cet être charmant.

Elle le laissa bientôt, pour lui préparer de ses mains un repas qu'elle vint l'engager à prendre.

Elle l'entraîna vers une salle à colonnes de marbre, et le fit asseoir sur un divan, devant une table chargée d'une foule de mets et de choses qui excitèrent l'étonnement d'Abel.

Il n'osait toucher les cristaux précieux dont il était entouré, il avait peur d'effleurer un linge d'une blancheur éblouissante, et il admirait l'argenterie travaillée et sculptée qui contenait des mets inconnus pour lui.

Sa chère fée était à ses côtés, ils n'étaient séparés que par un coussin de pourpre, et souvent il pouvait toucher sa main, son bras, et la gaze qui la couvrait; c'était elle qui le servait, et l'usage de l'empire des fées qui l'enchanta le plus, c'est que la fée partagea chaque chose avec lui, et qu'ils se servirent du même verre.

— C'est, lui dit-elle, un usage bien ancien; nous l'avons aboli, mais je trouve que nous avons eu tort *.

C'est ainsi que la fée cherchait à faire tomber la barrière de respect qui la séparait d'Abel.

Pour ce dernier, il n'osait se livrer à une liberté qu'il commençait à désirer et à comprendre; il voyait toujours la fée imposante et majestueuse, quoique l'amour répandît sur cette scène une magie indéfinissable: tout ce qu'il se permettait, c'était d'oser bien

* « Dans les siècles de chevalerie, lorsqu'une dame voulait favoriser un chevalier, elle le faisait asseoir dans un repas auprès d'elle, et ils mangeaient ensemble. » Lacustre Sainte-Palaye.

timidement saisir et caresser les doigts de la fée en prenant son verre, et de rougir quand elle feignait d'en être courroucée.

Il achevait un mets avec avidité quand elle l'avait commencé, il imprimait ses lèvres enflammées sur le cristal au même endroit que la fée avait effleuré, et il dévorait un regard, une parole, encore avec plus d'ardeur; bien que mille pensées se pressassent dans son esprit, il n'osait prononcer un seul mot; il semblait que toute sa vie fût derrière le cristal limpide des yeux de sa divinité.

La pauvre Catherine, cette fille si simple et si modeste, pouvait-elle être quelque chose pour Abel et entrer en comparaison avec la fée des Perles!...

Quoique Catherine aimât avec ardeur, elle n'eût même pas un souvenir.

S'il n'y a dans le monde qu'une certaine somme de chaque sentiment dont chaque être prenne sa part, Catherine avait dans le cœur tout l'amour de la nature, et elle y avait de plus toute la simplicité, toute la candeur désirables; mais pouvait-elle posséder, comme la fée, ce cortège de perfections, cette majesté, cette grandeur, et les séduisants enchantements de la richesse et du pouvoir?

D'un côté, vivait l'amour avec tous ses sacrifices; de l'autre, tout autant d'amour pour le moment, une manière moins naïve de le témoigner, mais assurément plus de grâces; de plus, la fée était aimée: que dis-je, aimée?... adorée!...

Alors, l'amour d'Abel, joint à celui de la fée, embellissait chaque sourire, chaque mouvement,

d'un charme que Catherine trouvait bien à Abel, mais qu'Abel ne trouvait pas à Catherine.

A la fin du repas, Abel avait déjà gagné un peu d'aisance, et il commençait à sourire à sa fée et à oser lui prendre la main, la serrer et y déposer un baiser, mais furtivement et lorsqu'elle avait l'air de n'y pas prendre garde, quoiqu'elle savourât la douceur de cette caresse divine.

Tout le temps s'écoula en folâtreries d'amour: la fée avait un talent admirable pour toujours divertir Abel, soit par des discours pétillants d'esprit, soit en chantant auprès de lui, soit en faisant sortir du sein de sa harpe de magiques concerts.

Pour Abel, il était en proie à l'une des plus grandes souffrances qu'un homme puisse ressentir.

En effet, à chaque moment, l'amour croissait en son âme comme les eaux dans une inondation lorsque les digues sont rompues; depuis son entrée dans le palais de la fée, il voulait se mettre à ses genoux et lui déclarer son amour.

A chaque instant, il se disait: « Je vais parler!... »

Mais une invincible crainte, une pudeur secrète l'arrêtait, soit qu'il redoutât le courroux de sa fée, soit qu'il eût peur de ne jamais exprimer tout ce qu'il sentait.

Les tortures de cette indécision étaient terribles pour Abel, car il était à chaque instant devant sa fée comme un joueur qui risque sa fortune, et qui, dans un instant, sera au comble du bonheur ou dans la tombe.

Souvent il prononçait imaginairement les phrases

de son amoureux discours, et, lorsqu'il était sur le point de les répéter à sa fée, un regard, un geste, une parole, l'arrêtaient.

La fée elle-même semblait savoir ce qui se passait dans l'âme d'Abel et se faire un jeu de le tourmenter.

Enfin, le soir, à la lueur mystérieuse des bougies, et après avoir contemplé la fée brillant de tout l'éclat de sa beauté et de son esprit doucement ingénieux, Abel, sans tomber à ses genoux, lui prit la main, et, surmontant son invincible terreur, il lui dit:

— Belle fée!...

Quand il prononça ce mot, avec l'idée de le faire suivre de toute la peinture de ce qu'il ressentait, son cœur reçut une plus forte portion de sang, et un mouvement d'une force incroyable fit tressaillir tout son être.

— Belle fée, dit-il, depuis longtemps je veux vous parler, et je n'ose; j'ignore ce que mon cœur ressent pour vous, mais ce que je sais, c'est que je ne puis en donner idée qu'en vous disant: Je vous aime!... J'ai presque honte de vous avouer que je vous aime tout à la fois moins et plus que ma mère; je vous aime moins, car j'éprouve en moi quelque chose de tumultueux quand vous me regardez, tandis que l'aspect de ma mère ne me troublait pas. Mais vous, quand je vous vois, je tremble, je suis bouleversé; j'aurais donné ma vie pour ma mère, je voudrais pouvoir en sacrifier mille pour vous; j'embrassais mille fois ma mère, et un seul baiser me semble un crime commis envers vous; j'en éprouve le désir, et

je n'ose le satisfaire; en un mot, je souffre auprès de vous, j'étais calme et heureux auprès de ma mère, et cependant j'aime à être à vos côtés; j'accourais à la voix de ma mère, la vôtre me fait tressaillir; enfin, que vous dirai-je? n'ayant que l'amour d'un père ou d'une mère pour pouvoir me rendre compte de ce que j'éprouve, il me semble que vous êtes pour moi une mère que j'aime d'amour. Vous qui êtes toute-puissante, vous pourriez peut-être m'ôter de l'âme ce monde de pensées que j'ai de trop, et donner à ma tendresse une expression plus douce, plus pure, moins fougueuse, car souvent je me sens transporté (le dirai-je?) par une fureur que j'ai peine à contenir... J'ai besoin d'une de vos paroles... vos lèvres sont trop vermeilles, elle me tentent, et je me reproche chaque pensée... quand votre sourire semble m'inviter...

A ce mot, la fée se leva, Abel eut une terrible crainte de l'avoir offensée; il tomba à ses genoux, et la retenant par sa robe:

— Ah! belle fée, continua-t-il, que je meure si je vous ai déplu! mon langage, je le sens, n'est pas digne de vous; mais, n'ayant jamais aimé, et n'aimant que vous, j'ignore comment dans votre empire on parle d'amour; je ne suis qu'un simple mortel; mais, tout mortel que je suis, je me sens tant d'amour dans le cœur, que je ne désespère pas de me rapprocher de vous...

Des larmes sortaient de ses yeux; il était charmant dans sa posture d'humilité; ses yeux suppliants, qui brillaient à travers ses pleurs, lui valurent, de la part



Il tomba à ses genoux

de la fée, le sourire le plus divin qui jamais ait erré sur des lèvres humaines, c'est-à-dire de forme humaine.

Elle le releva sans mot dire, et le conduisit elle-même vers le réduit qu'elle lui avait destiné dans son palais.

Lorsqu'il y entra, elle lui présenta sa main, et s'esquiva comme pour lui cacher son émotion.

Le lendemain, Abel se réveilla; le sourire par lequel la fée avait accueilli son discours était comme gravé dans son cœur; il croyait la voir essuyer furtivement une larme d'amour.

Il fut surpris, après ce doux accueil, de ne pas entendre cette musique enchanteresse dont les accords présidaient à son réveil; il ouvre les yeux pour admirer la somptuosité du lieu où il dormait... Il voit le laboratoire, les cornues, les fourneaux, la cheminée, la poussière. Le chant des oiseaux de son jardin fut la seule musique qui accueillit son réveil.

Le désespoir s'empara de son âme; il vit qu'il venait de passer une nuit en proie aux illusions trop charmantes d'un rêve d'amour, et que tout son bonheur était l'ouvrage de son imagination.

Il se rappela combien il avait vu la fée séduisante et belle, et il repassa tristement en son âme les événements de la nuit.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Ce qu'est la fée des Perles

Abel s'habilla, et, en voyant les vêtements de son rêve, il commença à croire que les sensations multipliées qu'il avait éprouvées pourraient bien être réelles, quoique le souvenir qu'il en gardait fût couvert de ces vapeurs qui environnent les illusions de la nuit. Il aperçut Caliban, qui vint à lui; ce bon et vieux serviteur se réjouit de revoir son jeune maître, et bientôt, l'entraînant hors de la chaumière, il lui montra la pauvre Catherine assise sur la pierre; la jolie paysanne était posée avec grâce, et la douleur la plus vive se peignait dans son attitude.

Abel s'approcha; Catherine leva la tête, jeta un cri, et se précipita en pleurant dans les bras du jeune homme.

– Pendant trois jours, dit-elle, je suis venue chaque matin, attendant mon soleil, ma vie... mais rien ne dissipait la nuit de mon âme. Je me disais chaque fois, en gravissant la colline: « Aujourd'hui il y sera!... » Je me le disais en descendant; j'étais triste parce que tu n'étais pas arrivé... Ah! si j'avais un ennemi, et que je lui voulusse du mal, je lui souhai-

terais d'attendre trois jours... celui qu'il aimerait.

— Catherine!... ma chère Catherine!...

— Ah! cher Abel, que vous êtes beau!... ah! laissez-moi vous regarder!...

— C'est la fée qui a tissé ce linge; c'est elle qui a brodé les fleurs de cette étoffe précieuse.

— La fée! toujours la fée!

— Ah! Catherine, elle m'aime... j'en suis certain... J'ai vu son palais, l'empire des fées... j'en suis étourdi...

Et Abel raconta à Catherine les merveilles dont il avait été témoin, et les attentions délicates de la fée, comment elle lui versait le lait pour tempérer une liqueur divine qui augmentait dans le cerveau l'activité de la pensée et animait l'amour, etc.

— Je le ferais bien comme elle, dit Catherine d'un air boudeur. Mais, Abel, je t'en conjure, rends-moi témoin d'une apparition de la fée.

— Viens ce soir, lui répondit Abel; elle doit me reprendre la lampe dont elle a prétendu que je n'avais plus besoin; car, ô Catherine! je n'ose te dire mon espoir.

— Elle t'épousera, la fée?... dit Catherine.

— Je le crois, répondit-il; mais j'ignore comment un homme peut devenir le mari d'une fée...

— Est-on heureux, répliqua Catherine, en se mariant avec une femme qui a plus de pouvoir que nous?... Si elle te trompait?...

— Impossible!... s'écria Abel... impossible!... Pour dire cela, il faut n'avoir pas vu son sourire.

Catherine regarda Abel, et, ne pouvant retenir ses

larmes, elle s'enfuit après avoir promis de revenir le soir.

Elle vint, en effet, à la nuit tombante; elle avait assisté au coucher de son bon vieux père, qui l'avait grondée doucement, parce que, disait-il, à l'approche de son mariage, elle courait beaucoup trop, seule et dans les champs: Jacques Bontemps s'en était plaint.

Elle avait calmé son père à force de caresses et de baisers, puis, mettant Françoise dans sa confidence, elle avait quitté son lit virginal, et était accourue à la chaumière pour voir la fée, et surtout pour revoir son bien-aimé.

Abel était assis sur ce même fauteuil vermoulu qui avait fait les délices de son enfance; il avait les coudes sur la table où jadis Caliban nettoyait ses graines, et il pensait à sa fée: la lampe éclairait le laboratoire.

Catherine, faisant signe à Caliban, se glissa légèrement en passant par la porte à demi entrouverte, et, s'approchant bien doucement d'Abel, elle le salua par un baiser.

— Ah! c'est toi, Catherine!...

— Oui, dit-elle, je viens voir la fée...

Mais son divin sourire disait qu'Abel occupait toutes ses pensées.

— Où te cacherons-nous? répondit celui-ci en regardant de tous côtés.

L'avis de Caliban prévalut, et il fut décidé que le grand fauteuil vermoulu serait placé entre les fourneaux et la cheminée, et que, dans le petit espace qui se trouverait ainsi ménagé, Catherine se tien-

drait accroupie en silence, et qu'aussitôt que la fée tournerait la tête de ce côté, elle se blottirait de son mieux.

Catherine s'efforça de cacher son chagrin, elle folâtra avec Abel toute la soirée; les manières caressantes de son ami lui donnaient de l'espoir chaque fois qu'elle causait et jouait avec lui.

Enfin, Abel se jeta sur son lit, Caliban se retira, et, à l'heure de minuit, la fée des Perles parut dans son brillant costume, plus belle, plus mignonne, plus vive que jamais; elle parcourut le laboratoire, toucha de ses mains tout ce qui servait à Abel; elle lui parlait, elle l'écoutait.

Ils s'assirent sur le lit, et, là, la jolie fée, déployant ses grâces et le prestige de sa coquetterie, apparut à Catherine comme la reine de la nature.

La pauvre enfant, cachée dans un coin, mettait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots, car elle désespéra de jamais l'emporter sur une créature aussi ravissante que la fée des Perles.

« Hélas! se disait-elle, pourquoi le soleil a-t-il, malgré toutes mes précautions, altéré la blancheur de mes mains? pourquoi ne suis-je pas fée?... Oh! oui, c'est une fée!... car il n'y a pas de femme sur la terre qui puisse avoir cet esprit, cette grâce! Grand Dieu! l'amour est logé dans ses yeux!... quel regard!... »

— Abel, disait la fée, dans peu vous saurez à quoi je me soumets pour faire votre bonheur... vous ne me verrez plus que comme une mortelle, j'abdique pour vous l'empire des fées et tous les honneurs attachés à mon rang.

« Quelle preuve d'amour plus belle que celle-là puis-je donner? » se disait Catherine en baignant son mouchoir de larmes.

Abel, au comble de la joie, embrassait avec ardeur les mains de la fée, il la couvrait de ses baisers, et elle souriait; enfin, elle-même (ce qui brisa le cœur de Catherine), elle-même déposa sur les lèvres d'Abel un baiser d'adieu, que le fils du chimiste parut savourer avec délices.

La fée, qui ne paraissait pas moins émue, s'échappa tout à coup en emportant la lampe merveilleuse.

Abel fut rappelé à la vie par la douce Catherine: elle pleurait à chaudes larmes, et son chagrin était si violent, qu'Abel, au désespoir, ne savait que faire pour apaiser la douleur de Catherine.

— Elle est trop belle!... Oh oui, tu dois l'aimer, tu ne peux faire autrement! et moi, je n'ai plus qu'à mourir! Toi qui connais les secrets de ton père, fais-moi mourir!... Abel, je sens que je ne puis vivre sans toi... tu es pour moi plus qu'un frère... Ah! que vais-je devenir?

Abel passa le reste de la nuit à apaiser Catherine, il ne put calmer son désespoir qu'en l'abusant et en lui jurant qu'il l'aimait tendrement et qu'ils seraient toujours ensemble.

Catherine répondait qu'elle savait bien qu'il la trompait, mais qu'elle aimait à l'entendre parler ainsi; et, bercée par un espoir dont elle connaissait le peu de réalité, elle sécha ses larmes, et parut avoir recouvré un peu de calme.

Au matin, elle commença à raisonner, elle reprit courage, embrassa Abel, et quitta sa demeure, résolue à n'y plus revenir.

O serments d'amour!

En sortant de la chaumière, elle était tellement troublée par son désespoir et par l'idée qu'il lui fallait épouser Jacques Bontemps, qu'elle prit le chemin de la forêt; elle regardait à terre, et s'en allait essuyant de temps en temps ses larmes.

Tout à coup elle remarqua, sur le chemin, des perles qui annonçaient que la fée avait passé par là.

En regardant tout autour, elle vit sur le sable la trace des roues d'une voiture; le peu de largeur des ornières indiquait une voiture élégante.

Elle s'avisa de suivre la route que l'équipage de la fée avait prise, et, en suivant ce chemin, chaque pas qu'elle fit lui glissa dans l'âme un rayon d'espoir.

Elle marcha longtemps, et, lorsqu'elle fut au trois quarts de la forêt, elle se disait: « Si la fée n'était par hasard qu'une femme comme moi, je pourrais lutter d'amour avec elle, et j'aime tant, que je l'emporterais peut-être... Ensuite, si elle n'est pas fée, elle aura trompé Abel en faisant valoir les sacrifices qu'elle lui fait, et moi je n'ai jamais trompé personne. »

En passant ainsi des conjectures aux projets, Catherine ne s'aperçut pas de la longueur du chemin: elle traversa toute la forêt, et les traces des roues la conduisirent à un magnifique château entouré d'un parc célèbre par sa magnificence, les aspects pittoresques, les eaux et les arbres rares qui

en faisaient l'ornement; elle reconnut sur-le-champ le château qu'habitait la duchesse de Sommerset: alors une idée vague que la fée pouvait n'être pas autre que cette jeune veuve célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par sa richesse et par sa bienfaisance, vint s'offrir à l'esprit de Catherine.

La duchesse de Sommerset recevait tout le monde avec affabilité: Catherine demanda à la voir, et l'on ne fit aucune difficulté de l'introduire.

Catherine trembla de tous ses membres en traversant les cours, les escaliers, les appartements.

Enfin, arrivée au salon principal, une jeune femme de chambre, qu'elle reconnut pour être le génie de la lampe, lui ouvrit la porte du boudoir dont Abel lui avait fait la description; elle jeta les yeux sur la duchesse, reconnut la fée et s'évanouit.

Sur-le-champ, la duchesse lui prodigua elle-même les secours d'usage, et, quand la jolie paysanne fut revenue, elle lui fit plusieurs questions avec un accent de bonté qui allait droit au cœur.

— Ah! madame! s'écria Catherine avec la voix du désespoir, vos richesses, votre pouvoir, rien, rien au monde, non, rien ne peut me soulager!...

— Mais qu'avez-vous, mon enfant?

— Ah! madame! je vous ai vue, cela me suffit: sur le reste je dois garder le plus profond silence... On dit, continua Catherine, on dit que vous êtes bonne et bienfaisante; eh bien! ce que je vous dirais empoisonnerait votre bonheur dans sa source... Allez; adieu, madame, soyez heureuse!... Cependant ce fut moi qui le vis la première! il m'appartenait... Oh!

dit-elle en mettant la main sur sa bouche, gardons, gardons mon secret, et mourons avec lui...

La duchesse, étonnée, contemplait avec attendrissement la jeune paysanne, et la plaignait déjà, tout en ignorant la cause des pleurs qu'elle versait.

Enfin, la seule grâce que demanda Catherine, ce fut que Mme la duchesse la fît reconduire en voiture jusqu'au village de V***.

La duchesse ordonna de satisfaire le désir de Catherine, et, en même temps, elle donna des ordres secrets à ses gens pour que l'on s'informât de l'aventure qui amenait cette jeune fille au château.

Lorsqu'on vit le brillant équipage parcourir le village et s'arrêter devant la maison de Grandvani, la population presque tout entière accourut et vit descendre Catherine mourante; elle avait les yeux rouges, le visage pâle, et l'on fut forcé de l'aider à descendre de la voiture, si faible et si douloureusement affectée, qu'elle ne ressemblait plus à cette jeune fille riante, pleine de vigueur et de santé, qu'un jour auparavant on nommait la reine du village.

Sur le seuil de la porte de la maison du maire était Jacques Bontemps, les bras croisés, le regard presque farouche et la douleur peinte sur le front.

En effet, Grandvani s'était aperçu de l'absence de sa fille, et dès le matin il avait envoyé chercher le nouveau percepteur pour lui conter la douleur que lui causait cet événement.

Le vieux soldat, qui aimait la jolie paysanne plutôt en père qu'en amant, avait mêlé ses pleurs à ceux de Grandvani; mais, en voyant descendre Catherine

en cet état d'un brillant équipage, une idée importune qu'il lui était impossible de chasser lui perça le cœur, et il maudissait déjà le grand seigneur qui sous le costume et à l'aide de la fausse naïveté d'Abel, était venu séduire la rose du village, la perle du vallon, la jolie Catherine; et déjà il méditait de la venger.

Catherine, avec cette ingénuité charmante, la moindre grâce de son caractère, se précipita dans les bras de Jacques Bontemps et y versa un torrent de larmes; alors le soldat percepteur, à cet aspect, sentit sa sévérité s'évanouir; il emporta Catherine, la déposa auprès de son vieux père étonné, et Françoise vint se joindre au groupe attentif, qui épia la première parole de la jeune paysanne.

Elle se jeta dans les bras de son père pour l'embrasser; mais le vieillard, avec cette puissance paternelle et cette conscience d'honneur dont l'expression est si imposante, la repoussa d'un geste si dédaigneux, que Jacques lui-même en frémit.

Un torrent de larmes s'échappa de nouveau des yeux de Catherine, qui, rassemblant ses forces, se leva et voulut sortir: elle jeta à Bontemps un regard d'indignation et d'innocence, et à son père un sourire qui lui valut son pardon, car ce sourire était de ceux que lancent les innocents pour toute réponse à d'injustes accusations.

Cette scène eut lieu dans le plus profond silence, chacun s'était compris.

— Je viens, dit Catherine en se rasseyant, je viens du château de la duchesse de Sommerset: j'y ai été

conduite par des circonstances sur lesquelles je dois garder le silence, et je prie ceux qui m'aiment de ne jamais me rappeler cette époque de douleur.

Cette phrase, dite avec une simplicité naïve et une candeur inimaginable par la rusée Catherine, qui ne faisait pas mention de son séjour à la chaumière d'Abel, satisfit au-delà de leurs vœux et le cuirassier et le père Grandvani.

La jeune fille ne dit plus rien, et la douleur qu'elle avait dans l'âme l'empêcha même de remarquer les attentions de son fiancé, attentions que Grandvani voyait avec plaisir.

Jusqu'ici Catherine avait eu de l'espoir, mais cette matinée donna le coup de la mort à ses amours: et l'espérance, cette belle plante que l'on cultive avec tant de bonheur au matin de la vie, était pour elle séchée dans sa racine.

CHAPITRE QUINZIÈME

Correspondance

On doit être curieux de savoir pourquoi la duchesse de Sommerset devint la fée des Perles, et par quels moyens elle opéra les prodiges qui étonnèrent Abel.

Pour satisfaire cette curiosité naturelle, on n'a qu'à jeter les yeux sur les lettres suivantes que l'on a extraites de la correspondance de la duchesse avec une de ses amies. Ces lettres en apprendront mille fois plus sur le caractère véritable de cette dame que tout ce que l'on en pourrait raconter, et montreront comment elle savait allier un cœur capable de sentiments profonds, et même de constance, avec un esprit des plus impressionnables.

La duchesse était venue en France après la mort du duc de Sommerset, elle s'était liée avec la marquise de Stainville, dont le caractère léger mais charmant de spontanéité et de gaieté, la piquante amabilité et la grâce spirituelle lui plurent singulièrement; c'était à cette amie que les lettres suivantes étaient adressées.

Lettre de la duchesse de Sommerset à Madame la marquise de Stainville

Du château de Joigny, le...

Vous vous plaignez, ma chère, de ma retraite, de mon silence, de mon apathie, et jamais femme n'a été plus occupée que moi.

Comme je vous ai confié toute ma vie, je ne vois pas pourquoi je ne vous conterais pas, sous la foi du secret, qui, à Paris, est sacré pendant vingt-quatre heures, l'aventure qui me retient depuis si longtemps au fond des bois, à douze grandes lieues de la capitale.

La folie de toute ma vie, mon idée fixe fut d'être aimée pour moi.

Naguère je crus être parvenue à mon but, et le duc de Sommerset m'a détrompée bien cruellement en me montrant que l'ambition, l'amour-propre, la vanité blessée, ne pardonnent même pas à l'amour.

Vous autres Françaises que l'on prend par un mot spirituel, par le mérite d'une belle jambe; enfin qui aimez avec la tête plus souvent qu'avec le cœur, vous ne pourrez jamais comprendre (je parle en général; il est, je pense, des exceptions), vous ne comprendrez jamais combien l'inertie est cruelle pour un cœur que ni la coquetterie, ni les petits triomphes de l'amour-propre, ni le bal, ni tout le bruit du monde ne sauraient distraire, et qui n'aspire qu'au bonheur d'aimer et d'être aimée.

Depuis la mort de lord Sommerset et même avant,

mon âme était vide et je ne vivais plus; l'existence était pour moi sans charme.

En effet, quelle est la vie d'une femme? c'est un besoin instinctif d'amour; il faut que toujours elle soit occupée au bonheur d'un être adoré; il y a en nous un trésor de sentiments qu'il nous faut à chaque instant répandre sur une créature qui ne soit pas nous.

Dans les églises, aux jours de fêtes, il y a des enfants qui portent des corbeilles pleines de roses, et qui ne sont occupés qu'à parsemer de fleurs les lieux par où le Seigneur doit passer: voilà l'image de la vie d'une femme.

Nous avons beau être fières et paraître reines, que celle qui aime sincèrement rentre dans le fond de son cœur, elle trouvera pour son seigneur une obéissance, une crainte, une servance *réelles! Pour aimer, il faut croire à la perfection et la trouver dans l'être adoré: cet être est un dieu mortel, et l'amour une religion terrestre; or, nous ne pouvons qu'être les esclaves d'un homme que nous voyons ainsi.*

Ecoutez, chère amie: je suis Anglaise, par conséquent amante de la rêverie et des sentiments extrêmes: eh bien! ce que je vous décris, je l'ai dans l'âme; je trouve le bonheur dans un sourire de l'être que je chéris; une parole de lui me ravit au ciel, et j'attends ce sourire, ce mot, comme un Arabe du désert attend une goutte de pluie.

Cette douce occupation de toujours chercher à rendre la vie aimable à un être que l'on adore est mon essence. Quel plaisir de s'anéantir dans une autre

âme que la sienne, de partager ses peines, ses douleurs, ses voluptés!

Nous sommes nées pour cela, car nous avons un sens de plus que les hommes, c'est ce sens d'instinct qui nous porte à leur plaire; enfin, chère amie, je ne sais comment font certaines femmes pour étouffer ce foyer d'amour que toutes doivent nourrir comme un feu divin.

Eh bien! si je vous dis que j'ai rencontré ici un être auquel je rattache tous ces sentiments, toutes ces pensées, vous étonnerez-vous encore de ce que je reste si longtemps à la campagne? C'est une histoire qui a commencé par être plaisante, mais qui maintenant est sérieuse au premier chef, car il s'agit de mariage.

Figurez-vous que le curé d'un des villages voisins est venu me rendre visite; je l'ai fait rester à dîner, et au dessert il m'a parlé d'un jeune fou qui habite tout près de son village: ce jeune homme croit à l'existence des fées, il n'a aucune action sur le monde et la société, et il n'est jamais sorti de sa chaumière.

Soudain l'idée me vint de m'amuser de cet être singulier, et de me faire passer à ses yeux pour une fée.

Après avoir pris mille et mille renseignements, tourné la nuit autour de sa cabane, je remarquai qu'une cheminée était assez large pour qu'on pût descendre dans l'intérieur: alors je me commandai tout une toilette de magicienne, sans oublier la baguette, et une nuit je me mis en route, non pas dans un char traîné par des dragons, mais dans ma voiture. Je la fis arrêter sur la lisière de la forêt: crainte de la pluie, je me fis porter dans une chaise *jusqu'à la chaumière.*

Figurez-vous, ma chère, que je fis mon apparition aux sons d'une musique délicieuse!... Dans cette cabane grossière je rencontrai le plus bel être qu'il soit possible de voir... Son premier regard m'a convaincue que j'étais venue chercher mon maître. Je pensais faire une ingénieuse plaisanterie, je cherchais un amusement, j'ai trouvé l'amour le plus sérieux.

Je voulais enchanter, et c'est moi qui fus enchantée.

Il n'y a pas de folies que je n'aie faites: j'ai donné à ce jeune homme une fête superbe, avec illuminations, musique, etc.; on a cru que cette fête était pour lord V... mais moi seule et mes gens, qui me gardent un inviolable secret, connaissaient le héros véritable, que j'ai soumis à de rudes épreuves.

Par un hasard favorable à mes desseins, l'aqueduc qui amenait autrefois les eaux dans le parc est immense, car le château que j'ai acheté a été bâti par le duc de C..., qui le possédait avant la Révolution, et il avait dépensé des sommes énormes pour créer la belle rivière factice qui fait le principal charme de cette délicieuse habitation: les conduits souterrains ont été construits en brique, et sont si vastes que plusieurs personnes peuvent s'y promener debout.

On avait été obligé de bâtir ainsi ces espèces de voûtes souterraines à cause de la nature des eaux qui y passaient autrefois, et que je rétablirai, j'espère! Ces eaux entraînaient beaucoup de sable dans

leur cours, et, autant pour éviter que les canaux ne se comblassent que pour en faciliter le nettoyage, l'aqueduc fut construit sur des dimensions presque romaines.

Les regards surtout sont immenses, et forment des salles souterraines que l'on trouve de distance en distance. En consultant le plan de cet aqueduc, j'ai vu qu'il y avait un de ces regards non loin de la chaumière où habite mon enchanteur. Alors j'ai fait vite et vite nettoyer le souterrain, et le bien-aimé n'est venu à cette fête qu'après avoir subi quelques tours de fantasmagorie et combattu contre des fantômes de lanterne magique.

Ce boudoir, que vous avez tant admiré, a été construit uniquement pour lui; car, en me voyant couverte de perles, il m'a nommé la fée des Perles; j'ai, comme vous imaginez bien, voulu soutenir ma dignité, et j'ai prodigué les merveilles. J'ai fait habiller un de mes gens avec les habits de son père: les endroits où ils étaient usés m'ont indiqué sa pose, ses gestes, son attitude; et, dans une glace, je lui ai fait voir son père, mort depuis longtemps.

Il s'est avisé de croire que ma lampe de nuit était un talisman: j'ai donc fait habiller ma femme de chambre en génie, elle joue ce rôle à merveille; je lui ai fait lire la Tempête, *de Shakespeare, et elle a très bien saisi le genre d'Ariel.*

On a adapté au regard des eaux une machine, et, toutes les fois qu'il y frappe, on satisfait à ses désirs.

J'ai fait apporter tout ce qu'il peut souhaiter; et, du reste, comme il y a des relais dans la forêt, l'on vient

m'instruire à la minute de tout ce qu'il veut; il y a également des relais sur la route de Paris, et dans ce centre de civilisation j'obtiens bien vite, à prix d'or, ce qu'il a souhaité.

Mes gens ont ordre d'obéir à tout ce que veut le possesseur de la lampe, et je me suis assuré de leur dévouement et de leur discrétion.

Il y a quinze jours, il m'a fait courir tous les ministères pour des places: heureusement que le crédit de lord V... m'a été très utile, et, en un tour de main, j'ai tout obtenu.

Mais le comble du bonheur, c'est qu'il m'aime autant et même peut-être plus que je l'aime; car j'en suis arrivée à me confondre ainsi devant lui: c'est l'âme la plus pure et le cœur le plus aimant dans le corps d'un ange du ciel; son regard est céleste; enfin il est si modeste, si tendre, qu'il réalise l'idéal que mon imagination avait dessiné.

C'est une de ces heureuses créatures d'amour et de bonheur, une de ces fleurs que l'on rencontre rarement sur la terre, et il a fallu les bizarres circonstances qui ont entouré sa vie jusqu'à présent pour amener un homme à cette perfection de nature: ah! il est bien la preuve vivante du principe qui consacre la bonté et la beauté innées de l'homme.

Tous les sentiments généreux composent la fleur de son âme, en laquelle rien de mal ne croît: comment ne pas aimer, ne pas chérir une telle créature? Aussi ai-je rattaché toute ma vie à ce cher Abel, car Abel est son nom, et il exprime bien sa ressemblance avec ce premier juste de la terre.

Ne croyez pas, d'après ce que je vous en dis, qu'il soit d'une fadeur ridicule: il est fin et spirituel; son langage est exalté et tient à celui des Orientaux, avec cette différence toutefois qu'il est souvent énergique et concis comme celui d'un homme de la nature qui n'exprime que des idées.

Concevez-vous maintenant que l'on puisse rester enfoncée dans les bois? Mais, chère amie, j'ai une crainte, et c'est à vous que je m'adresse pour la faire cesser: j'ai peur, si je l'épouse, que tout Paris ne se moque de moi. La duchesse de Sommerset, épouser! qui? M. *Abel... jeune homme sans fortune, sans éducation!*

Il est vrai qu'il en saura bientôt tout autant que je voudrai qu'il en sache...

Je n'ai qu'à lui apporter des livres grecs et latins, et lui dire qu'il faut qu'il étudie la langue des génies, il l'aura bien vite apprise pour l'amour de moi! Mais qu'importe le grec, le latin, à une femme de mon rang qui ne veut vivre que pour lui, qui ne souffrira pas que d'autres êtres l'approchent?

Oui, je veux que sa vie soit un éternel enchantement, je veux me consacrer à son bonheur, élever une barrière entre le monde et lui, qu'il reste comme dans un sanctuaire dont je défendrai l'approche à tout ce qui peut causer peine ou douleur, en tâchant néanmoins que cette perpétuelle féerie n'ait rien de monotone.

La divine mélancolie, la bienfaisance, les larmes sur le malheur d'autrui ne seront point bannies de notre temple; car je trouve qu'après avoir ainsi pleuré on a ajouté une plus grande portion d'âme à son âme.

Je ne me fierai même pas à mon amour et à la multiplicité des sensations pour éviter l'ennui, le dégoût, et les autres harpies de l'existence qui flétrissent tout: la douce étude, les arts et les sciences, succéderont à l'enivrement du monde, la campagne aux salons, de même que, dans la nature, l'automne succède à l'été, le printemps à l'hiver.

Ah! je l'épouserai, car je me sens digne de lui: il m'a nommée sa fée, je veux l'être toujours, et toujours le combler de tendresse et des témoignages de ma reconnaissance.

Quelle vie! quel bonheur!... Ah! son amour me rend la plus heureuse des femmes; il n'est pas sur la terre de joie que je puisse comparer à ma joie: elle vient du Ciel!

Ce qui me rassure sur le mariage que je projette, c'est que dix jours après on n'en parlera plus à Paris; car vous n'avez qu'une certaine dose d'attention, et, si l'on n'a parlé de la chute d'un grand empire que pendant six jours, je ne vois pas pourquoi l'on s'entretiendrait plus de deux nuits sur mon union.

Je suis tellement folle, que, voyant Abel heureux de me croire une fée, je n'ose le détromper.

Adieu, j'attends votre réponse, etc.

Lettre de Madame de Stainville

L'un de nos poètes, homme charmant, je ne sais lequel, à écrit ces vers:

... Mariez-vous au plus tôt:
Dès demain si l'on peut, aujourd'hui s'il le faut.

J'ignore si je vous les écris justes, mais, tels qu'ils sont, ils forment la meilleure ordonnance que le médecin ait jamais écrite: elle est de style gai, conforme à la maladie.

Eh quoi! vous craignez ce qu'on en dira? que voulez-vous que les Parisiens disent d'une des plus jolies femmes de l'Angleterre, lorsqu'elle a cinquante mille livres sterling de rentes, sinon que tout ce qu'elle fait est délicieux?

Oui, ma chère amie, vous ne mettriez pas de chapeau, vous iriez tête nue, que cela deviendrait la mode.

Je voudrais bien savoir s'il y a beaucoup de forêts en France où il pousse des maris comme le vôtre, car je vous vois déjà mariée, j'ai déjà pensé à la robe que je ferai faire: elle sera divine, aussi gracieuse que votre manière d'envisager l'amour, quoique je trouve que vous nous mettiez bien bas.

Mes genoux sont la chose que j'épargne le plus, et j'aurais honte d'être ainsi en contemplation devant mon époux: qu'il soit dans mes bras, soit! je tâcherai qu'il y soit bien, mais moi à ses genoux!... fi donc! vous nous abaissez par trop en mettant les hommes si haut.

J'imagine, moi, que les hommes sont un peu faits pour nous, et que leur vie doit recevoir sa flamme de nous: la preuve qu'ils sont faits à notre usage, c'est que nous sommes mères, et par conséquent les maîtresses du monde.

Ayant été sottement mariée, et aimant mon mari pour faire comme tout le monde, puisque j'entends dire partout que c'est l'esprit du siècle que de s'en tenir là... d'ailleurs c'est un brave homme, et je ne voudrais pas lui faire de la peine pour trente amants!...

Où en suis-je donc?... ah! oui, j'ai été néanmoins mariée très sottement, en ce que j'ai vingt-deux ans et que M. de Stainville en a quarante-neuf, ce qui fait que lorsque j'en aurai trente il en aura cinquante-sept, si je sais bien compter; or, imaginez-vous que je puisse déverser ma sensibilité *sur un sexagénaire, rattacher ma vie à lui, m'occuper de son bonheur?*

Pendant qu'il prendra une prise de tabac, j'aurai mille pensées; quand il montera par une portière de la voiture, je sortirai par l'autre: en vérité, l'avenir m'effraie, et je vous trouve bien heureuse d'épouser un beau jeune homme que vous aimez.

Mais cependant ce pauvre Stainville a des qualités, je l'aime; mais écoutez-moi, car je vais crier bien fort en vous écrivant mon dernier mot: « Mariez-vous! »

Votre Abel a-t-il des moustaches? monte-t-il bien à cheval? connaît-il Rossini, lord Byron? quelle est son habitude? penche-t-il la tête, marche-t-il droit, ou se balance-t-il légèrement en marchant?... vous

ne m'avez pas donné de détails sur sa personne.

Eh! mais j'y pense, ma chère, vous avez horriblement calomnié les Françaises en disant qu'elles n'aiment que la tête: pensez-y et vous réformerez ce jugement en voyant Mme S..., Mme G..., etc., qui ont eu tant d'amants et qui ont si peu de tête.

Je vais ce soir aux Bouffes: je pense toujours à vous lorsque je vois votre loge vide: on me demande de vos nouvelles, et je dis à tout le monde que vous êtes en province pour émousser un peu la finesse de votre esprit, parce que vous écrasiez tout le monde par votre amabilité, et que vous ne voulez plus vous faire d'ennemis que par votre beauté.

Songez-y bien, ma chère, vous allez perdre beaucoup dans cette solitude; revenez à Paris promptement! sans cela point de salut. Je réfléchis à ce que vous dites du besoin qu'ont les femmes de rejeter leur sensibilité sur quelque chose, et je ris comme une folle, parce que j'ai un petit singe que j'aime à la passion depuis quinze jours; ce qui fera que j'aimerai toujours mon mari, c'est que je me sens un faible pour les pauvres bêtes; cela me préservera de trahir la foi conjugale.

Ah! je suis profondément philosophe, et je n'ai pas, pendant quinze ans, cousu, brodé et peint à l'aquarelle, effleuré mon piano, et chanteronné des airs, pour ne rien savoir.

Adieu, chère amie.

P.-S. - Le ponceau est en vogue, je vous écris cela pour votre gouverne; tout serait perdu si Abel ne vous voyait pas en ponceau... Oh! le joli nom qu'Abel!... êtes-vous heureuse de pouvoir y joindre de tendres épithètes comme: mon cher Abel! mon doux Abel!... sans que cela soit ridicule! C'est encore un avantage que j'ai perdu avec Stainville: comment l'appeler mon doux Marc! mon cher Marc! cela jure par trop; c'est comme du satin accouplé avec l'étoffe dont on fait les robes des juges et des procureurs...

Adieu, chère Jenny... Jenny! dans peu nous dirons: Abel et Jenny.

Il ne faut pas, chère amie, que mon post-scriptum ait été fait pour des chiffons, j'en aurais honte: et l'on serait tenté, vous la première, de me prendre pour une femme légère qui ne sait pas qu'un post-scriptum doit contenir toute la pensée véritable qui fait écrire une lettre, de même que Dieu mit toute sa pensée chez nous, qui sommes le post-scriptum de la création.

Or, chère amie de mon âme, voulez-vous me permettre de vous dire une bonne fois qu'avec vos grands yeux noirs, humides et fendus en amandes, votre air de reine, votre taille de sylphide, et votre spirituelle doctrine d'esclavage d'amour, vous ne valez pas mieux qu'une autre, et que votre dévotion maritale ne vous empêchera pas de suivre le torrent, d'aimer toutes les fleurs qui se trouveront sur votre route, et d'en respirer le parfum sans croire faire mal?

Eh! mais je fais du style, je crois, dans mon post-scriptum, il ne me reste plus qu'à y mettre de la

logique, et je suis une femme perdue; et pourquoi ne raisonnerais-je pas juste une fois en ma vie? Or, voulez-vous que je vous prouve que mon sentiment à votre égard est juste? je tiens votre lettre, chère Jenny, et j'y vois que vous avez furieusement peur du qu'en-dira-t-on?... si vous épousez votre amant parce qu'il se nomme Abel!... Si jamais je rencontre un être et que sa vue jette en moi cette folie que l'on nomme amour, non seulement il me serait égal de mourir pour lui, mais une pensée que je mets hors du post-scriptum, et que je vous dis d'âme à âme, c'est que j'aimerais à mourir, même déshonorée, si cela pouvait lui plaire, entendez-vous, duchesse!... entendez-vous, jolie petite femme qui dites aimer, qui êtes riche, jeune et belle, et qu'un nom arrête!...

J'imagine que vous aimerez mieux que cela un jour, et que vous vous méprenez sur votre sentiment pour Abel; mais, bah! épousez toujours, nous verrons après!... Adieu.

Deuxième lettre de la duchesse de Sommerset à la marquise de Stainville

Ah! chère Sophie, vous m'avez effrayée! Quoi! je n'aimerais pas Abel?... Quoi, si je comprends bien votre pensée, ce seraient les piquants détails de cette aventure qui m'auraient séduite, et le sentiment qui a envahi tout mon être devrait passer, et je ferais le malheur de cette âme divine que j'adore? Non, non, vous vous trompez, vous n'avez écouté, en écrivant votre lettre, que le bruit pétillant des grelots de la Folie, dont vous êtes le plus charmant portrait que j'aie jamais admiré.

Ah! venez, venez au plus tôt, examinez-moi, et si dans ma conduite, dans mon sentiment, vous pouvez trouver quelque symptôme d'inconstance, je me résous à ne jamais épouser Abel si je dois un jour le chagriner; votre lettre me fait frémir à chaque instant du jour, maintenant je m'écoute aimer Abel comme le malade qui s'écoute respirer. Dites-moi, folle, ne passer aucune journée sans en remplir les plus courts instants de son souvenir, faire tout en son nom, dire son nom mille fois involontairement, en parler à Maria tout le jour, ne plus savoir donner aucun ordre, ne plus pouvoir me mêler de mon intérieur, passer des fils quand je fais de la tapisserie, ne plus connaître les heures, vouloir à chaque instant aller faire la fée, et le maudire de ce qu'il ne souhaite pas des choses difficiles à réaliser, n'est-ce pas l'aimer? Voyons, répondez! venez, examinez!... et je vous assure que jamais je ne pourrai supporter la vue d'un autre être que lui.

Allez, petite laide, vous êtes jalouse de mon bonheur! mais aussi a-t-on jamais pu prétendre qu'une femme comme moi peut ne pas toujours aimer? ne croyez-vous pas aussi que je puisse vous haïr quelque jour? Adieu.

Réponse de Madame de Stainville

Allons, belle duchesse, croyez-vous que je veuille vous manger votre Abel? Ne dirait-on pas qu'il n'y a plus de moustaches et de jeunes officiers dans le monde? Grand Dieu! quelle pétulance! on croirait que j'ai griffonné moi-même votre réponse: d'abord, ma chère, je n'irai pas vous voir, parce que je ne trouverais point d'Italiens dans vos forêts et que les modes arriveraient trop tard dans votre château; mais je consens à déposer pour vous la marotte que je tiens, à me taire sur les modes nouvelles, à ne vous rien dire des couleurs en vogue, à quitter mon piano et mon singe, quoique ce dernier me fasse mourir de rire depuis que j'ai trouvé le moyen de lui faire prendre le tabac de Stainville avec des fraises; enfin, je ne m'occuperai plus de budget et des élections; je quitte un moment tout le cortège des jolies femmes, depuis le député jusqu'à la perruche, depuis le châle jusqu'au pair de France; et, puisque je parle à une femme au-dessus des autres femmes, j'espère que cela ne me fera pas le moindre tort de parler raison, de déchirer le voile et de raisonner sur nous-mêmes comme si nous n'y étions pour rien.

Jamais la pensée de nier votre amour pour Abel n'a germé dans ma tête, je vous accorde que vous l'adorez; mais que vous soyez destinée à le chérir toujours comme à présent, voilà ce que je ne crois pas; je nie que nous puissions aimer toujours la même personne.

Quoi! cet axiome dont il me reste à vous fournir

les preuves vous arrêterait-il? Epousez toujours Abel; et qu'est-ce que sera un grain de sable de plus sur le bord de mer, une goutte de plus dans l'océan, une feuille de plus aux arbres? Votre mari ne sera-t-il pas toujours très heureux? et qu'est-ce qu'un homme, ma chère amie, et tout ce qui peut lui arriver, pour nous? Croyez-vous qu'ils nous soient aussi attachés qu'ils le disent? J'ai, toute jeune que je suis et tout évaporée que je parais, déjà reçu des confidences; il est vrai que j'aime la dissipation, mais je n'ai jamais trahi un secret et une amie, et je vous jure que toutes ces pauvres femmes ont été bien dupes; je vous le répète, les hommes sont faits pour nous; ils sont encore bien heureux qu'il ne nous prenne pas des envies de devenir raisonnables. Nul n'est malheureux d'être quitté. Nous ne sommes plus dans un siècle où l'on meurt d'amour.

Chère duchesse, considérez un peu ce que c'est que le sentiment que l'on nomme amour, *voyez-le sans le prisme qui vous abuse; est-ce un sentiment qui puisse durer jusque dans le dernier âge? non; alors il peut s'éteindre avec votre beauté, avec celle d'Abel, ou par d'autres circonstances que je ne cherche pas, dont je souhaite l'éloignement, mais qui peuvent arriver, et vous ne pouvez pas assurer qu'il vivra jusqu'à demain. Vous me direz que votre amour pour Abel est au-dessus de tout enivrement des sens; mais croyez-vous que la belle âme qui vous attire n'ait pas sa coquetterie comme le corps, et ne pensez-vous pas que le mariage n'ait à vous découvrir bien des imperfections?*

Passez-moi l'impiété qu'il y a à raconter l'histoire du peintre du roi de Suède: il vous arrivera ce qui lui arriva: « A la table de l'ambassadeur de France, un abbé exaltait la grandeur de Dieu et les joies que l'on aurait à le contempler face à face dans le paradis:

» — Il est beau votre Dieu, dit le peintre, mais il ne peut pas l'être plus que l'Apollon du Belvédère, et je m'en suis lassé... »

Vous me demanderez, ma chère, ce qu'il en adviendra? Eh! mon Dieu! Abel, vous répondrai-je, fera comme tous les maris.

Adieu! ma couturière m'attend, et, d'ailleurs, je ne supporterais pas plus longtemps la fatigue d'une lettre si raisonneuse.

La duchesse de Sommerset ne répondit pas à cette lettre.

CHAPITRE SEIZIÈME

Adieux de Catherine

La pauvre Catherine fut quelque temps en proie à un chagrin si profond, qu'elle ne sortit pas de sa modeste chambre, et qu'elle feignit d'être malade, ce que l'on put bien croire d'après l'altération de sa douce physionomie.

Cependant, un matin elle se leva, voulut se promener, et se dirigea lentement vers la colline, car un dernier sourire de l'espérance l'avait soutenue.

« La duchesse est bien belle; mais, s'était-elle dit, elle a trompé Abel, et je vais voir ce qu'Abel en pensera. »

Elle monta languissamment le chemin tortueux de la chaumière, elle arriva près d'Abel, et une douce rougeur se mêla à la pâleur de son visage.

Abel était sur la pierre, faisant des projets sur l'avenir, car il ne pouvait douter de son bonheur, et il ne pensait qu'à rendre la fée la plus heureuse des fées.

« Je tâcherai, se disait-il, d'aller avec elle loin, bien loin des génies et des hommes; nous serons dans un palais brillant, entouré de jardins délicieux; là, igno-

rés et contents, je serai pour elle l'esclave le plus dévoué, le plus attentif. De même qu'elle me versait l'ambroisie dans son divin séjour il y a quelque temps, de même, moi, j'épierai sa pensée, ses désirs: exécuter ses ordres sera mon délice; un regard, ma plus grande joie; enfin elle sera une espèce de divinité visible que j'adorerai sans cesse en me confondant sans cesse avec elle; nos pensées, nos vœux seront les mêmes, et ma vie sera tout amour. »

Ici Catherine parut.

— Oh! Catherine, dit Abel, comme tu es changée!... qu'as-tu donc?...

— Abel, répliqua-t-elle en s'asseyant auprès de lui, tu es donc heureux d'aimer une fée?

— Oh! oui.

— C'est sans doute cette qualité de fée, ce pouvoir brillant, ce prestige de fée qui te charment?

— Oui, Catherine: je volerai avec elle sur les nuages, nos sentiments s'épureront dans la haute région du ciel. O bonheur!

— Eh bien! continua Catherine en proie à un doute cruel, si ta fée n'était pas une fée, si ce n'était qu'une femme comme moi... si elle t'avait trompé...

Abel resta muet, ses yeux exprimèrent tour à tour une foule de sentiments divers, et la pauvre Catherine consultait son visage comme un criminel qui attend sa sentence, consulte les yeux des jurés qui sortent de leur salle de délibération; son cœur battait avec une force et une rapidité étonnantes; la joie d'abord, le doute ensuite, puis la joie; mais enfin le plus grand chagrin l'agita, car Abel finit par s'écrier:

— Ah! chère Catherine, quelle idée oses-tu me présenter?... Si c'était vrai... eh bien! je serais le plus heureux des hommes, car elle ne serait plus au-dessus de moi. Je sens dans mon cœur tant d'amour, une si grande conscience de force, qu'alors elle tiendrait son bonheur de moi. Son pouvoir me la faisait adorer, sa faiblesse me la rendrait encore plus précieuse!... Ah! Catherine, puisses-tu dire vrai!

— Tu l'apprendras bientôt, répondit la jeune paysanne en se levant, et, dans peu, tu recevras les adieux de ta petite Catherine; alors, dit-elle, tu me connaîtras... car dans le monde brillant où t'entraînera la duchesse de Sommerset, ta gentille fée... Catherine serait déplacée!... Que dis-je? elle nuirait à ton bonheur, car tu es trop sensible pour ne pas me plaindre; mais je tâcherai que mon souvenir ne trouble pas tes prospérités... Abel, je ne puis pas me plaindre de ton choix, car la duchesse mérite qu'on l'aime... elle éclipse toutes les femmes de la terre. Adieu, Abel.

— Ce que tu me dis, répondit-il, me fait frissonner... Quel accent! s'écria-t-il après un moment de silence.

— Chut!... dit-elle en mettant son joli doigt sur ses lèvres; je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne pas quitter ta chaumière sans avoir reçu l'adieu de Catherine... Adieu. J'entends dans le lointain un équipage... C'est elle! c'est la duchesse!... adieu!...

Elle s'enfuit à travers les rochers avec la démarche d'un être privé de raison.

En effet, ainsi qu'elle l'avait dit, une brillante calè-

che arriva devant la chaumière, et la duchesse de Sommerset en descendit.

Abel la reçut dans ses bras, et s'écria:

— Catherine vient de me dire que vous n'étiez pas une fée.

— Non, répondit-elle, car les fées n'existent pas: c'est une créature imaginaire.

— Qui êtes-vous donc?...

— Plus qu'une fée!... dit-elle.

— Eh quoi?... répondit Abel avec une vive curiosité.

— Je suis, dit-elle en embrassant son bien-aimé, je suis une femme qui aime! qui se consacre à votre existence, qui tâchera de l'embellir, qui sacrifie rang, fortune, honneurs, préjugés, qui brûle toutes les vanités humaines comme un encens à peine digne de l'autel de l'amour... Votre âme naïve ne peut pas encore connaître la société, ses bizarreries, ses distinctions. Un jour, Abel, vous comprendrez l'espèce de sacrifice que je vous fais; vous serez même étonné qu'une femme du monde en ait été capable; mais, en voyant chaque jour combien je vous aime, vous le trouverez tout simple... Quand je vous dirai que je suis duchesse, que j'ai plus d'un million de revenu, vous n'en saurez pas davantage. Vous, vous n'avez rien, si ce n'est un trésor que rien n'égale: une belle âme et un cœur aimant. Voyez, je dépouille tout sentiment de coquetterie; elle est inutile avec l'élève de la nature; je viens à vous, je vous prends la main, je la serre contre mon cœur, je dépose sur vos lèvres un baiser d'amour, et je vous dis, avec la naïveté que

vous avez dans l'âme et dont je n'ai que le reflet: Abel, je t'aime! veux-tu marcher avec moi dans la vie? Je te sourirai toujours; ta vie sera un enchantement continuel, et je tâcherai d'être toujours une fée pour toi.

Abel était aux genoux de la duchesse; sa tête se confondait avec les pieds de cette charmante femme, et des pleurs mouillèrent même le cothurne élégant qu'elle portait.

— Relevez-vous, Abel; c'est sur mon cœur qu'il faut venir!...

Elle s'assit à côté de lui.

— Voulez-vous, dit-elle en souriant, que je vous emmène, et quitter dès ce jour cette chaumière pour venir habiter mon hôtel, le vôtre c'est-à-dire, car tout est à vous?

— O chère fée! oui, fée! ce nom vous restera toujours!... puis-je quitter ce lieu subitement? puis-je abandonner Caliban, Catherine, ma sœur d'amour, sans leur dire adieu? Je vais donc aller habiter les villes avec vous! Mon père m'a dit qu'alors je devrais lever la pierre de la cheminée, et que j'y trouverais un talisman.

— Eh bien! mon cher Abel, je vous laisse jusqu'à demain; mais demain, mon amour, permets que je vienne t'enlever de ces lieux, et jouir toujours de ton regard, de ta présence...

— Oui, oui, dit Abel au comble de la joie.

Après avoir passé ensemble une matinée délicieuse, un de ces moments où l'âme seule s'épanche, où l'on jouit, en quelque sorte, d'une double existence, la

duchesse quitta son époux en espérance et le laissa ivre de bonheur.

Il dit à Caliban:

— Vieil ami, je te donne ma cabane et mon jardin, sois-y heureux; tous les ans je viendrai te voir; je te donnerai quelqu'un pour être Caliban auprès de toi comme tu le fus pour moi. Conserve bien cette chaumière: mon père y respire pour moi; son âme semble réfugiée sous ces fourneaux, son tombeau est ici près; ce lieu doit être sacré, rien ne doit le profaner.

Caliban lui dit:

— Si tu dois être heureux, va-t'en, Abel; mais ton père était sage, et il voulait que tu restasses ici. Crains que le monde ne vaille pas cette solitude... et, dit le vieillard, que cette femme...

Il n'acheva pas, mais il parut douter du bonheur d'Abel.

Ils levèrent ensemble la pierre de la cheminée, et trouvèrent un coffre pesant. Leur surprise fut extrême en l'ouvrant, car il était plein de diamants de la plus grande beauté, soit qu'ils eussent été faits par le chimiste, soit qu'il eût ainsi réalisé sa fortune.

— Ah! s'écria Abel, si je pouvais être aussi riche qu'elle!...

De vieux parchemins étaient joints aux diamants; Abel trouva qu'il avait un nom de plus que celui d'Abel, et que ce nom était le comte Osterwald...

Comme un homme récemment anobli sera indigné en apprenant que cette découverte ne causa pas la moindre émotion à Abel!



Ah ! s'écria Abel,
si je pouvais être aussi riche qu'elle!

Caliban se rendit au village: il entra dans la maison du maire pour annoncer à Catherine que le lendemain Abel partirait avec la duchesse de Sommerset.

Catherine était au coin du feu et jouait mélancoliquement avec le collier de jais, son plus cher trésor.

Son père, qu'elle n'amusait plus par ses douces chansons, dormait; elle répondit à peine à Caliban, et, lorsqu'il fut parti, elle cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer; pressée de questions par son père, que les sanglots de la jeune fille avaient réveillé, elle ne voulut jamais répondre.

Bontemps arriva, et Catherine se retira précipitamment, ne voulant rendre personne témoin de sa douleur.

Le lendemain matin, elle vint à la chaumière; elle était mise exactement comme elle l'était lorsque Abel la vit pour la première fois. Elle entra dans la chaumière; mais, aussitôt qu'elle en eut franchi la porte, elle fondit en larmes: force lui fut de se laisser tomber sur le fauteuil vermoulu, et elle regarda Abel sans pouvoir parler.

Le jeune homme s'approcha, lui prit la main sans qu'elle s'y opposât, et lui dit:

— Catherine, je vais quitter ces lieux, mais toi tu y resteras; alors sois sûre que j'y reviendrai souvent, à moins que tu ne préfères venir avec moi...

— Aller avec toi! Abel! Abel!... je t'accompagnerai de l'âme, je te suivrai partout de mes pensées!... Apprends — il eût peut-être mieux valu me taire, mais cet effort est au-dessus de mes forces — apprends donc que je t'aime d'amour, que je n'aime-

rai que toi, que ta tendresse fraternelle n'est rien... que dis-je? elle est toute ma consolation. Mais ce n'était pas encore assez; aussi, depuis longtemps, je sèche de désespoir, je te perds pour toujours, mais jamais je ne pourrai t'oublier!... Abel, que je suis malheureuse!... la raison me disait que cela ne pouvait être autrement, mais mon cœur espérait toujours...

Les sanglots l'empêchèrent d'achever.

– Ah! Catherine! s'écria Abel, que tu me brises le cœur!... que je voudrais te voir heureuse! Que faut-il faire pour cela? On dit que dans le monde les richesses sont quelque chose pour le bonheur... Tiens, Catherine, tiens!...

Et, saisissant une poignée de gros diamants, il la versa sur Catherine.

– Abel! s'écria-t-elle en pleurant, est-ce digne de toi? rien peut-il consoler un cœur privé de ce qu'il aime?...

Et, par un mouvement de mépris et d'indignation rapide comme la pensée, elle se leva, jeta par terre les diamants, et, regardant Abel avec une tendresse ineffable et une profonde tristesse, elle lui dit:

– Donne-moi du moins un baiser!... embrasse-moi pour me dire adieu; pour une caresse de toi, je donnerais tout le bonheur que peuvent renfermer la terre et les cieux!...

Abel la saisit par sa taille délicate, et déposa sur les lèvres brûlantes de la jeune fille un tendre baiser de frère... Catherine pâlit et s'évanouit en disant:

– Je puis mourir! ah!...

Catherine, pâle et presque inanimée, était dans les bras d'Abel quand la duchesse entra.

– Madame, dit Catherine en reprenant ses sens, puissiez-vous ignorer à jamais ce que me coûtera votre bonheur!... mais rendez-le toujours heureux, et je serai contente!...

Elle se retourna vers Abel, le contempla quelques instants, et, emportant l'image de son bien-aimé dans son cœur, elle disparut.

Abel, resté seul avec la fée, l'instruisit de tout ce que son père avait fait pour lui, et la duchesse fut au comble de la joie en apprenant qu'Abel était comte et riche à millions; cette joie était bien naturelle: désormais ce mariage réunissait toutes les convenances et n'offrait plus de prise à la médisance.

Catherine aurait-elle eu ce mouvement de joie?... Oh! non, elle aimait trop bien; et, eût-elle été princesse, elle aurait tout quitté pour suivre son amant, dans l'exil et dans la misère.

La pauvre Catherine rentra chez son père. Là, Jacques Bontemps et Grandvani la pressèrent de consentir au mariage projeté pour elle, et la jeune fille, regardant d'un air morne le cuirassier, fit un mouvement de tête en signe d'adhésion.

Ce consentement, qui devait combler de joie tous les intéressés, n'inspira qu'une sinistre inquiétude par la manière dont il fut donné.

On se regarda, en se demandant des yeux: « Qu'a-t-elle donc?... »

La joie disparut de la maison.

Bientôt aussi les couleurs de Catherine s'effacè-

rent: elle devint distraite, elle erra plutôt qu'elle ne marcha. Souvent elle regardait et ne voyait pas.

Cependant, à Paris, l'aventure de la duchesse de Sommerset était dans toutes les bouches.

Son mariage résolu, les deux fiancés n'attendirent pas longtemps: il en fut de même au village.

En effet, on avait coutume, dans le village de Catherine comme dans certaines autres parties de la France, de faire, pour ce qu'on nomme les accords, une fête semblable à celle des noces, et les fiançailles se célèbrent à l'église avec la même solennité que le mariage.

Cette fête préparatoire eut lieu au village en même temps que la fête véritable du mariage de la duchesse se célébrait à Paris.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

La noce de la ville et les fiançailles du hameau

A Paris, dans le magnifique hôtel de Madame la duchesse de Sommerset, une foule joyeuse inondait tous les salons où brillaient les toilettes les plus somptueuses et les plus jolies femmes.

Chaque pièce de l'hôtel, dans les appartements de réception, était décorée de plusieurs lustres ornés d'une multitude de bougies qui se reflétaient innombrables dans les glaces.

Les meubles les plus précieux, les plus élégants, le velours aux riches reflets, le satin éclatant, les porcelaines de prix, les dorures, les bronzes ciselés, les cristaux remplis de fleurs artificielles, les parfums, enfin tout ce que le luxe le plus ingénieux des Temps modernes a pu inventer de recherches, de voluptés, de délicatesses, était réuni dans ce palais, et rassemblait tous ses trophées autour du couple le plus heureux que jamais ait réuni l'hymen.

Accourus sur la foi de la renommée, pour contempler le fils du chimiste, le charmant, le riche héros de cette aventure singulière, les nombreux amis de la duchesse et beaucoup d'inconnus affluaient à son

hôtel; la rue du Faubourg-du-Roule était encombrée d'équipages plus brillants les uns que les autres, et la foule des valets garnissait le péristyle et la cour.

Dans une des galeries de l'hôtel on avait dressé un festin somptueux: les murs étaient ornés des tableaux des plus fameux maîtres, et les curieux ne pouvaient s'arracher à la contemplation de cette magnifique collection, digne d'un souverain; plusieurs personnes, moins artistes mais plus gastronomes (ce qui se compense), reposaient leur admiration et leur tête, en abaissant leurs regards sur l'ordonnance d'une longue table où brillaient l'argenterie, les flambeaux, les plats, les décorations magiques, les mets les plus recherchés, les dernières productions du luxe, les ciselures, les vases, chefs-d'œuvre de tous les arts, depuis l'orfèvrerie jusqu'à la pâtisserie: c'était un véritable enchantement.

Dans le salon principal, entre mille beautés, Jenny de Sommerset, portant le riche costume de la fée des Perles, éclipsait les plus belles favorites de la mode et attirait tous les regards: sa distinction, sa parfaite beauté, sa grâce la rendaient en ce moment l'objet de toutes les pensées; et, de même que tout dans la nature obéit à l'influence du soleil, tous les assistants ne semblaient plus vivre que par elle et se mouvaient autour d'elle: elle était le centre d'une multitude de rayons.

Pour le comte Osterwald, il régnait en souverain sur la fée, comme sa fée régnait sur tout le reste.

On ne doit pas appeler vivre ce qui se passait en

ce moment dans son être: toutes les femmes l'admiraient, et il n'est personne qui ne convînt que ce sentiment était juste, car Abel, au milieu des élégants qui l'entouraient, se faisait remarquer par sa grâce naturelle, et l'emportait surtout par l'expression divine de son visage.

Une candeur d'ange, qui n'était pas sans un mélange de fierté, un regard humide et pénétrant, une chevelure flottant en boucles arrondies et noires comme du jais, des formes pures, une taille élancée et l'air de force, la grâce mâle qui résultait de cet accord de perfection, faisaient de lui la réalisation de cette magnifique statue grecque sur laquelle on a rassemblé toutes les beautés humaines pour composer un ensemble divin.

Abel se trouvait transplanté du sein de la vie ignorante d'un solitaire et d'un sauvage au faîte de la civilisation, au milieu de tout ce que la société offre de plus séduisant; il y était accompagné de celle qu'il aimait, et jouissait de la volupté surhumaine de la voir la reine de ce cercle: il sentait que tout le monde lui enviait son bonheur, et ses idées avaient pris assez d'extension pour qu'il s'aperçût qu'en ce moment il était le seul être, par cinquante millions d'hommes, qui pût posséder un bonheur auquel toute la création semblait concourir.

En effet, bientôt la musique la plus harmonieuse donna le signal de cette fête, et Abel se sentit plongé dans un nuage de voluptés si multipliées, que son âme n'avait plus de forces pour penser: il parcourait des yeux cette profusion de richesses, et les rapportait

toujours vers sa chère petite fée qui l'enivrait des regards les plus animés, les plus doux.

Tout leur souriait, l'univers entier se courbait sous leur amour. Jamais conte de fées ne lui avait donné l'image d'une semblable fête, enfin, il n'avait pas assez de sens et de facultés pour jouir et pour sentir. Comment aurait-il donc pensé à Catherine?...

Catherine, la pauvre enfant! son nom nous rappelle au village.

On connaît le modeste asile du père Grandvani: cette cuisine si propre est encombrée, et Françoise suffit à peine à gouverner les fourneaux.

La chambre du maire a été débarrassée des meubles qui la garnissaient: sur la table, qu'occupait autrefois l'ouvrage de Catherine, on a établi la modeste vaisselle de faïence blanche du maire. Quelques tasses de porcelaine blanche, des fruits mal servis, une argenterie peu nombreuse, mais une gaieté franche sur tous les visages, tels sont les ornements du festin qui se prépare.

Le maréchal des logis des cuirassiers de la garde est là: son habit d'uniforme bien brossé est relevé par l'éclat de sa grosse croix, large comme un petit écu; il retrousse sa moustache et rêve aussi profondément qu'il lui est possible en regardant Catherine.

La pauvre fille est debout devant la modeste cheminée: Juliette achève la toilette de la mariée, en lui attachant le bouquet virginal et emblématique. Catherine est fort pâle; elle ouvre de grands yeux sans voir, ses lèvres sans couleur s'entrouvrent douloureusement, et un souffle pénible s'échappe d'entre ses dents blanches.

La parure qu'elle a revêtue est celle qu'Abel lui a donnée.

Catherine veut mettre un de ses gants, elle ne peut y parvenir; trois fois sa main a passé à côté de l'ouverture du gant blanc: elle regarde lamentablement Juliette, qui laisse échapper une larme; car, pour Catherine, elle a les yeux secs.

On ne pleure que lorsque les larmes doivent soulager.

Le père Grandvani, qui vient pour admirer sa fille, l'examine plus attentivement, et une terreur profonde s'empare de lui; il n'ose parler, il ne peut que regarder sa chère fille. Bontemps lui-même partage, pour la première fois de sa vie, les craintes instinctives de son futur beau-père; il cherche dans sa tête ce qui peut être arrivé à sa fiancée; il tremble même que Catherine ne veuille pas être sa femme, et il a déjà sur les lèvres ces mots de consolation banale qui vont à toutes les souffrances; enfin, il a un instant l'idée de dire à Catherine qu'il ne sera pour elle qu'un second père.

Mais, s'apercevant de l'inquiétude du maire, il tâche d'abord de consoler celui-ci, commençant ainsi par le plus facile. Il se rassure bientôt lui-même à ses propres raisons, et met de bonne foi la souffrance de Catherine sur le compte de la pudeur naturelle à une jeune fille.

Le pauvre Grandvani, avec cette bonté que l'on ne rencontre qu'au village, attira sa fille dans un coin, et

lui fit observer tout bas qu'il ne s'agissait encore que des fiançailles, et qu'elle avait le temps de réfléchir.

Alors Catherine, saisissant son père, lui passa ses bras autour du cou, et, dans une étreinte pleine de force et de reconnaissance, déposa sur le front du vieillard un baiser filial qui en disait plus que tous les remerciements. Le pauvre père la bénit par un sourire.

On alla en silence à l'église. Tout cela fut comme un songe pour Catherine: elle s'agenouilla machinalement et donna sa main au prêtre d'un air distrait.

Le curé trouva cette main froide, regarda Catherine, et secoua la tête involontairement.

Cette touchante cérémonie, que l'on a mal fait d'abolir en ce qu'elle laissait encore un intervalle entre l'union de l'âme et celle que consacre le mariage, fut marquée par une prophétie alarmante.

Les fiancés revenaient vers la maison de Catherine, ils étaient accompagnés de violons et d'une troupe joyeuse; chaque paysan avait à sa boutonnière un nœud de rubans, car tout le village adorait Catherine: cette dernière, pâle, triste, contrastait singulièrement avec la joie qui l'entourait, on eût dit qu'on célébrait une funèbre fête, et que Catherine représentait une ombre.

Une vieille femme, assise sous un orme touffu, vit passer ce cortège: elle jeta un regard sinistre sur la fiancée, et dit tout bas à une autre vieille qui était à côté d'elle:

— L'accordée mourra avant que le mariage soit accompli...

La chambre de Grandvani reçut les conviés.



Bontemps et M. le Maire

Juliette et Catherine montèrent ensemble par l'escalier antique et entrèrent dans la chambre virginale de Catherine.

Cette pièce était tenue avec une propreté extrême; en y entrant, on devinait que l'être charmant qui habitait ce lieu simple décoré de blanche percale et de meubles modestes était un ange de pureté et de grâces: tout y reluisait de fraîcheur, on y respirait l'air du ciel; un esprit d'ordre et de sagesse régnait en ce lieu et répétait que la jeune vierge était l'innocence même, et que ses pensées d'amour, naïves et enfantines, n'avaient jamais fait naître en son sein que de chastes souhaits.

— Juliette, dit-elle, j'aime Dieu, mais presque autant Abel... Il ne faut tromper personne ici-bas: je ne puis vivre avec Jacques, et la vie n'est rien sans le charme d'un amour partagé... Je vais donc partir, ne me dis rien, ne cherche pas à me détourner de mon dessein, il est inébranlable. Je préfère un coup de poignard à mille coups d'épingles pendant ma vie... Je n'ai que lui dans mon cœur, tu le sais... Ce n'est pas parce que sa figure est belle, car il eût été laid que j'aurais été encore plus contente d'un regard! il est heureux maintenant, lui!... Demain tu lui écriras! tu lui diras que Catherine est morte. Me plaindra-t-il? crois-tu? Oh! il ne peut encore m'avoir oubliée, car enfin je suis la première personne qu'il ait vue. Eh bien! que j'aie la consolation d'être pleurée de lui, que je sache qu'il m'a pleurée, que je le voie une fois encore, et puis je ne demande plus rien à la vie. Je mourrai, mais je penserai à lui là-haut,

je veillerai à ce que rien ne manque à son bonheur.

Juliette pleurait.

— Tu pleures, ma sœur chérie? cesse, ne me plains pas. Il me disait qu'il y a des esprits divins et invisibles qui se révèlent dans la fraîcheur de la rosée, dans les parfums des fleurs, la brise du matin, dans les célestes lueurs, et qui enfin voltigent sans cesse autour de nous. Je serai ainsi, et je me tiendrai toujours près de lui. Adieu, Juliette.

— Ah! laisse-moi espérer que tu guériras et que tu reviendras, dit l'épouse d'Antoine.

— Oui, reprit Catherine, espère, car j'espère moi-même: tout n'est pas terminé peut-être...

Elles se séparèrent en pleurant, et Catherine, se jetant dans les bras de son amie, lui donna un tendre baiser d'espoir ou d'adieu.

Tout avait été préparé d'avance par Catherine et son amie, de manière à ce qu'il ne restât aucune trace de la disparition de Catherine.

Juliette descendit; elle trouva les convives autour de la table; elle prit sa place au milieu d'eux: on était déjà tout joyeux; on commençait à parler autant qu'on mangeait; on songeait à la danse qui devait suivre.

Mais Jacques Bontemps et Grandvani s'inquiétèrent de ce que Catherine ne descendait point; les conviés se regardèrent en silence, et Juliette se dit: « Voilà le moment. »

Cependant on s'efforça de rire et de manger pendant quelques minutes encore; mais l'intrépide cuirassier sentait son cœur défaillir; et le père, en ver-

sant du vin à ses hôtes, tremblait si fort, qu'il en répandait sur la table: à la fin il demanda sa fille, on la chercha partout, on ne put la trouver!

Un silence lugubre s'empara de cette maison préparée pour une réjouissance, et on n'entendit plus que le balancier de l'horloge qui mesurait des instants d'angoisse et de terreur. Juliette, qui avait promis le secret, tâchait de paraître étonnée comme les autres; pour inquiète, elle l'était avec plus de raison que personne.

Les conviés quittèrent la maison.

Grandvani, Bontemps et Juliette restèrent seuls, ne sachant que faire, que penser, et ne se communiquant leurs sombres conjectures que par de mornes regards. Grandvani regardait toujours la porte, et quand Françoise l'ouvrait il tressaillait, mais c'était à chaque fois un redoublement de tristesse, car sa fille ne devait point reparaître.

Le village entier était plongé dans la stupeur.

Cependant abandonnons comme Catherine le village, et retournons à Paris, où les fêtes du mariage d'Abel se terminaient d'une façon moins brusque et plus gaie.

Vers le matin, quand les teintes indécises de la première aurore commencèrent à blanchir les faîtes des brillants hôtels du faubourg du Roule, la mariée et les personnages invités à la fête somptueuse de la duchesse de Sommerset commencèrent à descendre de l'apogée de l'enivrement.

La coquetterie, la musique, la danse, toutes-puissantes que soient leurs excitations, ne sauraient pro-

longer un bal jusqu'au matin; d'ailleurs, comme tout est renversé dans les habitudes du monde civilisé, il est naturel que le jour fasse songer à la retraite et au sommeil.

Les convives, quittant le bal, s'étaient donc rassemblés en de nouvelles salles autour d'un repas somptueux.

La chaleur excessive avait fait ouvrir quelques fenêtres de l'hôtel. Au moment où l'on vint avertir Mme la duchesse que l'on avait servi, Abel respirait l'air frais qui accompagnait le faible crépuscule de la nuit.

— Viens donc, cher ami! lui dit sa fiancée, qui, voyant qu'il ne quittait pas le balcon, s'appuya légèrement sur son épaule en le tirant doucement.

— Ne vois-tu rien là, en bas? lui répondit Abel.

Elle avança la tête, et ils aperçurent ensemble une forme blanchâtre, que la demi-obscurité du matin et la lumière vacillante par les lanternes ne laissaient voir que d'une manière confuse.

Bientôt ils virent cette forme se mouvoir et se rapprocher assez pour qu'ils pussent voir que c'était une femme, mais non distinguer ses traits. Elle allait et venait, elle se haussait sur la pointe du pied, puis elle s'arrêtait comme si elle eût voulu entrer...

Tout à coup elle examina la croisée où se penchaient les deux amants, et sembla s'anéantir dans la contemplation des deux charmants êtres dont la lumière du salon semblait caresser les contours en les rendant saisissables à la vue.

Abel rassembla ses souvenirs; il crut... ne fut pas

sûr que ce fût Catherine... Cependant c'était bien quelque chose qui lui ressemblât: il pensa reconnaître la toilette de la noce de Juliette...

Il hésitait...

Sa charmante fiancée, sous prétexte qu'on attendait, l'entraîna.

Alors, quand il quitta la fenêtre, des accents de douleur, des paroles prononcées d'une voix entrecoupée, mais pleine de charme, arrivèrent à son oreille.

Il s'arrêta et crut entendre cette femme faire des vœux pour son bonheur et se réjouir.

Il regarda de nouveau dans la rue, et vit bien réellement cette femme agenouillée, élever les bras vers lui, puis disparaître en lui disant adieu avec un accent d'une tristesse impossible à rendre.

L'entraînement de la fête, la joie du repas nuptial, les enchantements de cette galerie miraculeuse, la présence d'une foule qui le félicitait sans cesse de ses regards et de ses paroles, effacèrent promptement la pénible impression qu'Abel avait ressentie de cet étrange incident.

Il crut bientôt avoir rêvé. Catherine ne pouvait être qu'au village.

Les derniers éclats de la joie retentissaient encore dans les salons, mais Abel et la fée des Perles s'étaient déjà retirés...

Abel, perdu dans un torrent de délices, ne pouvait pas s'inquiéter si ailleurs on mourait, on vivait, on était heureux ou malheureux, s'il n'était pas la cause, innocente à la vérité, de la peine qui dévorait des êtres sensibles: on venait de prodiguer une

somme immense; elle venait de s'évanouir en jouissances d'orgueil, fumée légère!... en vins, en mets, en bons mots, causes d'indigestions et de brouilles. Mais, si l'on pensait à cela, on ne prendrait aucun plaisir dans le monde, on pleurerait toujours!... Vive la joie! nargue le chagrin.

Le jour de ses fiançailles, Jacques Bontemps passa la nuit à courir le village: il avait la mort dans l'âme et offrait de donner sa perception pour une seule nouvelle de Catherine. Personne ne l'avait vue.

Grandvani aurait donné ses richesses pour une seule boucle des cheveux de sa chère Catherine, son seul enfant, sa joie et son bonheur. Il voyait sa maison vide, il ne devait plus voir sa jolie Catherine, si gentille, si aimable, si bonne!... Cette nuit-là devait assombrir sa vie tout entière.

Le lendemain de son mariage, Abel, ivre de joie et de bonheur, au comble des jouissances humaines, devait aller se promener aux Champs-Elysées. La duchesse avait le dessein de lui faire parcourir Paris et de l'initier à tous les mystères de la civilisation.

Ils étaient prêts à partir et se donnaient auparavant encore un baiser. Leurs mains étaient confondues; ils se pressaient avec amour, et une calèche attelée de six chevaux les attendait dans la cour de l'hôtel.

A ce moment, la femme de chambre de la duchesse entra et remit à Abel une lettre qu'on venait d'apporter pour lui. Cette lettre cachetée de noir et grossièrement pliée, rappela tout d'abord à Abel le souvenir de Catherine, et lui sembla avoir quelque rapport avec cette femme qu'il avait aperçue le matin des fenêtres de l'hôtel.

Il l'ouvrit donc en tremblant, son émotion augmentait à mesure qu'il la lisait, et quand il eut fini il se laissa tomber sur une chaise et pleura abondamment.

La duchesse s'empressa de le questionner, mais il ne put répondre qu'en lui donnant la lettre que nous transcrivons ici:

Monsieur,

Je sais combien vous serez désolé de ce que je vais vous apprendre. Je vous aurais peut-être épargné ce chagrin si je n'étais liée par une promesse que je ne puis violer. Sachez donc que notre chère Catherine n'est plus. Elle est morte hier en prononçant votre nom. Elle n'a pu vivre sans vous voir. Un peu avant elle m'a appelée pour me faire promettre de vous écrire, et aussi de l'enterrer avec tout ce que vous lui avez donné. Je vous ai envoyé une boucle de ses cheveux. Je suis sûre que vous garderez ce triste souvenir, car vous êtes bon, et vous ne pouvez vous empêcher d'aimer un peu celle qui vous aimait tant! C'est Dieu qui a voulu tout cela. Prions-le ensemble pour notre pauvre amie.

Adieu, Monsieur, soyez heureux, c'est le dernier vœu de Catherine.

Juliette, femme d'Antoine.

La duchesse avait l'âme trop tendre et trop élevée pour ne pas plaindre cette malheureuse enfant morte d'amour, et pour être jalouse des larmes que son mari lui donnait. Elle pleura donc avec Abel, sachant d'ailleurs que c'est la seule consolation raisonnable.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le valet de chambre

La mort de Catherine fit une profonde impression sur l'âme d'Abel, et ce fut alors que les moindres actions, les paroles, les gestes même de la pauvre fille revinrent dans la mémoire du jeune comte comme autant de traits de lumière qui lui peignirent un amour sublime.

Jenny avait trop d'esprit et de finesse pour ne pas s'apercevoir de l'effet que ce lugubre tableau produisit sur son mari, et, avec un art infini, elle sut le plonger dans le tourbillon des plaisirs du monde.

Néanmoins, lorsque Abel était dans un bal, que tous les regards tombaient sur lui et sur sa charmante femme, qui déployait pour lui plaire toute la féerie d'un esprit délicat et d'une âme pleine d'amour, un observateur aurait remarqué sur sa physionomie les traces du regret et de la douleur.

Un jour il assistait à la représentation d'une pièce triste, où une jeune fille mourait d'amour sans avoir obtenu un seul regard de celui qu'elle adorait. La pièce finie, il s'écria doucement, les larmes aux yeux:

— Pauvre Catherine!...

La comtesse et Mme de Stainville se regardèrent en silence; la comtesse pâlit, et Abel, s'apercevant alors de la douleur qu'il avait causée à sa femme, lui prit la main et la serra avec expression.

— Oh! que je suis heureuse de n'aimer que moi!... dit en riant la marquise de Stainville.

Ce soir-là, Abel eut encore une aventure qui lui fit ressentir une peine peut-être encore plus cuisante: il rentra chez lui avec sa femme et la marquise: c'était un de leurs jours de réception; le jeune comte se trouva au milieu d'un cercle d'hommes instruits qui discutaient sur un sujet intéressant; un point délicat à décider fit que, par politesse, tout le monde se tourna vers le maître de la maison, à la décision duquel on semblait s'en rapporter.

Abel resta muet, n'ayant aucune connaissance sur la matière en discussion.

La jeune comtesse, témoin de ce fâcheux événement, ressentit une douleur profonde, et la rougeur d'Abel, qui ne savait rien dissimuler, lui perça le cœur d'un trait poignant.

Mais il n'en parut rien; la comtesse prit le parti de plaisanter agréablement son mari sur son ignorance et de lui donner occasion de faire briller les grâces naturelles de son esprit.

Mais plus les saillies d'Abel furent heureuses, plus elles firent ressortir cette même ignorance qu'elles ne purent dissimuler; et, comme il est une classe de gens qui, désolés de la supériorité que donnent les titres et la richesse, ne cherchent qu'à s'en venger lorsqu'ils en trouvent l'occasion, on sut bientôt dans

toute la haute société que le comte Osterwald n'avait point reçu d'éducation.

La comtesse alors vit moins de monde, et s'empressa de faire lire à Abel tous les éléments des sciences; elle les lui expliquait elle-même, et, aussitôt qu'elle apprenait que tel ou tel maître montrait telle ou telle science en vingt-quatre ou trente leçons, elle confiait Abel à ces charlatans d'instruction, qui touchaient le prix des cachets et laissaient le jeune comte avec une foule de préceptes dont l'abondance ne lui servait à rien, faute de temps et des explications nécessaires.

Ces dégoûts, dont le vase amer dės sciences couvre le miel qui ne se trouve qu'au fond de la dive bouteille, comme le dit Rabelais, la tension perpétuelle de l'esprit, le désespoir qui s'empare de l'âme à l'aspect de tout ce qu'il faut acquérir jetèrent Abel dans une mélancolie que sa femme, avec tout son prestige, avait peine à dissiper parfois.

Le jeune comte était, comme on a pu le voir, un de ces caractères bouillants, exaltés, qui se précipitent à corps perdu dans un sentiment comme dans un gros d'ennemis s'ils étaient à l'armée, de manière que, malgré les charmantes manières de sa jolie fée, il se trouva, au bout de trois mois de mariage, comme un autre au bout de trois ans.

Déjà il était privé de cette ivresse qui fait oublier le monde entier: sa plus grande félicité ne consistait plus que dans cette satisfaction d'amour-propre que l'on ressent en se voyant envié.

Lorsqu'il se trouvait dans une assemblée, il jouis-

sait de contempler la comtesse, sur laquelle tous les hommes jetaient des regards d'admiration; il sentait un plaisir nouveau sans s'apercevoir que cette sensation était le signe évident d'une passion moindre. Enfin, il n'avait plus cette ardeur première, cette chaleur de sentiment qui semblent produire un nuage au milieu duquel l'on est séparé du monde entier.

De plus, au comble de la richesse, au faîte des honneurs, n'ayant jamais été malheureux, ne vivant que parmi toutes les jouissances du luxe et les recherches de la civilisation, il eut bientôt parcouru le cercle des créations humaines; il éprouva bien du plaisir à le recommencer, mais il en fut bientôt rassasié, et l'on sait qu'il n'y a que les gens riches, au faîte du pouvoir, qui se coupent la gorge par ennui: le malheureux qui lutte sans cesse a un espoir; l'opulence qui possède tout n'en a plus.

La jeune comtesse adorait Abel, et, chose étonnante, le profond amour qu'elle avait pour son mari nuisait en quelque sorte à leur bonheur, et c'est ce que la vive et spirituelle marquise de Stainville avait peine à lui faire comprendre.

— Chère amie, lui disait-elle, je commence à craindre que ma prédiction ne se réalise: vous réglez mal vos rapports avec votre mari. Eh! ma chère, avez-vous jamais vu de grandes passions durer longtemps? Une femme qui aime avec ardeur a bientôt rassasié son époux; elle s'imagine qu'elle n'a qu'à dire comme vous:

» — Me voilà avec mon âme aimante, qui, comme

une glace fidèle, ne réfléchit qu'une seule image; vous serez toujours le dieu de ce cœur qui vous adore, etc.,

» Tout cela est trop simple: un homme alors est dans la position d'un grand seigneur qui se voit tous les jours assailli par les solliciteurs; il leur dit:

» — Mettez là votre pétition, je verrai...

» Supposez, au contraire, chère comtesse, une femme, comme moi par exemple, qui aimerait Abel tout autant que vous, mais en conservant sa tête; j'aurais l'air d'être étourdie, volage, je lui donnerais à chaque instant des craintes, je le rendrais jaloux, je ne le laisserais pas une minute tranquille: aujourd'hui, je serais détestable, demain encore plus détestable; le surlendemain un regard aurait un prix, une grâce nouvelle; enfin, je transporterais tout le charme qui environne une maîtresse dans la sotte position du mariage. Il faut, pour faire durer l'amour, beaucoup plus d'esprit que pour aimer, quoiqu'il en faille prodigieusement: il faut déployer chaque jour des trésors inconnus; voilà pourquoi les femmes d'une beauté parfaite, comme vous, n'ont jamais produit de passions durables, et que des beautés d'un ordre inférieur, des laides même, mais d'une physionomie spirituelle et pleine de grâce, ont rendu les hommes constants. En effet, les femmes qui sont belles croient qu'il leur suffit de se montrer pour plaire: aussi, une femme qui pourrait réunir à une beauté parfaite les secrets qui font aimer les laides, subjuguerait le monde entier comme Cléopâtre, Ninon, etc.; mais la nature n'est pas injuste, elle éga-

lise tout, chacun a son lot, et de telles femmes ne sont que des hasards.

— On voit bien, lui répondit la comtesse, que vous n'aimez pas... l'amour ignore ces calculs.

— Alors je ne vous prédis que des malheurs, répliqua la marquise; mais brisons là-dessus, je n'aime pas à affliger mes amis: je ne suis envieuse du bonheur de personne, et je reste entre un miroir et un chapeau dans mon heureuse indifférence...

Quelques jours après cette conversation, il arriva une aventure qui jeta quelque froid entre Abel et la comtesse.

Le comte venait d'être quitté par un de ses valets de chambre, et un jeune homme s'offrit pour le remplacer.

Le comte et la comtesse déjeunaient ensemble, et, riant comme deux jeunes fous, se passaient une tasse de café en buvant l'un après l'autre, et se défendant mutuellement de boire en dernier; Abel, dans ce doux jeu, accompagné de mille folâtreries voluptueuses, semblait avoir retrouvé toute la ferveur d'amour qu'il témoigna le jour qu'il fut introduit pour la première fois dans le palais de la fée des Perles.

La jeune comtesse le lui fit observer en riant.

Abel, comme troublé par un fâcheux souvenir, dit mélancoliquement:

— Catherine vivait alors!...

En ce moment l'intendant demanda à présenter le jeune homme qui s'offrait pour remplacer le domestique sorti: les deux époux consentirent par un signe de tête.

On vit entrer alors un jeune homme dont l'aspect fit tressaillir et frissonner Abel, car il avait tellement la taille de Catherine et son maintien, que la ressemblance était frappante.

Aux premiers mots que l'inconnu prononça, Abel reconnut l'organe chéri de sa sœur chérie; mais en examinant le jeune postulant, il fondit en larmes, car il vit qu'il était impossible que ce fût elle.

En effet, Catherine avait les cheveux blonds et Justin était brun; Catherine parlait sans accent, et Justin grasseyait; enfin la fille de Grandvani était fraîche comme la fleur, et Justin, pâle et languissant, ressemblait à un lis fané; les sourcils de Catherine étaient peu fournis, Justin les avait épais, noirs, et des favoris, qui se cachaient dans un col de chemise très haut, détruisaient toute illusion aussitôt qu'on examinait Justin, et, cependant, c'était la même coupe de figure, la même délicatesse dans le nez et le même fini dans les formes.

L'agitation du comte n'échappa point à l'œil pénétrant de Jenny, qui vit sur-le-champ tout le mal que cette ressemblance causerait perpétuellement à son cher Abel, et, aussitôt que Justin se fut respectueusement avancé vers le comte, Jenny s'écria, avec un air impérieux:

— Ce jeune homme est beaucoup trop jeune; c'est un enfant, et M. le comte a besoin d'un homme fait au service.

— Ma chère, répondit Abel un peu brusquement, laissez-moi choisir, je vous prie, les gens que je destine à mon service: je trouve ce garçon de mon goût.

La comtesse se tut, et le comte parut absorbé dans une profonde rêverie en contemplant Justin.

La comtesse, très émue par la première phrase désobligeante pour elle qu'Abel eût encore prononcée, et piquée de voir son autorité méconnue devant Justin et l'intendant, prit un air froid, et parut ne se mêler en rien de cette affaire.

— Avez-vous déjà eu des maîtres?

— Je n'en ai eu qu'un!... répondit Justin en tremblant, et visiblement affecté.

— Pourquoi l'avez-vous quitté?

— Ce n'est pas moi qui l'ai quitté, c'est lui qui est parti.

— De quel pays êtes-vous?

— De Paris.

— Vous n'avez pas de parents dans le village de V...?

— Non, monsieur.

A ce moment la comtesse se mit à examiner Justin avec la plus grande attention, et marqua de l'étonnement en voyant le pied du jeune homme.

En effet, ce pied était si petit et si soigneusement chaussé, que si Jenny elle-même avait eu la fantaisie de s'habiller en homme, le sien n'aurait pas été plus mignon et plus délicat.

Cette circonstance, et la voix douce et tendre de ce jeune inconnu, donnèrent de l'inquiétude à la comtesse; elle fit un signe à l'intendant, qui sortit ainsi que Justin, et ce dernier, en s'en allant, ne cessa de regarder Abel.

— Mon ami, dit Jenny en prenant la main d'Abel

et la serrant sur son cœur, tu m'aimes, n'est-ce pas?... eh bien! si le malheur ou le plaisir de celle qui sera pendant toute sa vie ta compagne et ton amie te sont chers, ne prends pas ce jeune homme pour domestique... S'il t'intéresse, donnons-lui tout ce qu'il voudra, faisons-lui un sort; mais, je t'en supplie, ne le garde pas: j'ai un pressentiment qu'il nous fera beaucoup de mal, si ce n'est à toi, ce sera à ta Jenny.

— Mais, chère petite fée, vous êtes bien exigeante, et vous commandez avec un son de voix si enivrant, qu'il est presque impossible de vous refuser. Ah! Jenny!... je t'avoue que ce jeune enfant me cause tant de plaisir à voir, que ce sera un sacrifice que de le refuser.

— Veux-tu que je t'en évite la peine?

— Non, dit Abel, je veux encore le revoir.

— Eh bien! je te laisse, et je me confie tellement à ton amour, que j'espère ne pas avoir supplié en vain mon seigneur et maître.

Elle sortit en souriant avec grâce, en le regardant avec tant d'amour, qu'Abel résolut de lui obéir.

Justin rentra, et sa ressemblance avec Catherine frappa tellement Abel, que, ne doutant plus que ce fût elle, mais résolu de n'en rien laisser voir, il lui sourit, et le jeune homme détourna la tête pour ne pas voir le comte; il l'avait cependant regardé en face tout à l'heure, lorsque la figure d'Abel n'exprimait rien de tendre, mais il semblait que Justin redoutât la bienveillance de son maître.

— Jeune homme, lui dit Osterwald, vous êtes beaucoup trop jeune et trop faible pour me servir.

Comment feriez-vous pour m'attendre pendant la nuit, monter derrière ma voiture, tel temps qu'il fasse, et cependant vous lever matin, pour faire tout ce qu'exige mon service particulier?

A ces mots, des larmes roulèrent dans les yeux de Justin; il s'avança timidement vers le comte, et, se jetant à ses genoux, il lui dit tendrement et avec l'organe enchanteur de Catherine:

— Monsieur le comte, vous avez une réputation de bonté qui m'a attiré à vous; oh! ne le démentez pas en me refusant pour serviteur: donnez-moi l'emploi que vous voudrez, le plus désagréable, le plus difficile, pourvu que je sois dans votre maison; ne craignez pas que je manque de force; je vous assure que, pour votre service, j'en aurai plus que tous vos autres serviteurs ensemble...

A ces mots, les larmes gagnèrent si fort Justin, qu'il ne put achever.

Abel était tellement ému, que les pleurs de l'inconnu firent couler les siens.

— Jeune homme, dit-il, quelle circonstance a donc pu vous attacher à moi avec tant de force, et par quel hasard?...

— Ah! monsieur le comte, ne m'interrogez pas; mais si vous avez pitié d'un malheureux et que vous ne vouliez pas sa mort, de grâce, laissez-moi ici et agréez mes services!

Abel ne put y résister, il s'écria:

— Puisque tu m'offres tant de ressemblance avec une femme que j'ai tendrement aimée, homme ou femme, Justin ou Catherine, reste, tu es à mon service.

Justin s'approcha, baisa avec effusion la main d'Abel et sortit.

Cette aventure fit une peine extrême à la comtesse, qui manifesta l'aversion la plus complète pour Justin.

Ce dernier se concilia en peu de temps l'amitié de tous ses camarades; il leur évitait tout ce qu'ils avaient à faire quand il s'agissait du service d'Abel.

Prononçait-on le nom du comte, Justin rougissait; s'entendait-il sonner par lui, il tremblait; à table, il ne pouvait pas lui donner une assiette ou ce qu'il demandait sans faire paraître l'émotion la plus vive.

Souvent, quand son service était achevé, on le voyait tomber dans une profonde rêverie, et quelquefois des larmes roulaient dans ses yeux.

Bientôt on remarqua dans sa conduite les plus grandes singularités: il ne refusait pas de se mettre à table avec les autres domestiques, mais il n'y mangeait pas, et on ne l'aperçut jamais faire ses repas: on entra dans sa chambre par surprise, et l'on ne vit aucune trace d'habitation. Il causait rarement avec ses camarades, et n'avait avec eux que les rapports que le service mettait entre eux; on découvrit par sa conduite qu'il était fier, et cependant il portait la livrée du comte avec une espèce d'orgueil.

Le comte ne paraissait point surpris de la conduite de Justin: il en recevait des soins mille fois plus délicats que ceux dont la comtesse l'accablait.

Justin répandit sur la vie d'Abel une influence qui, de jour en jour, devait devenir plus forte.

Sa ressemblance incomplète avec Catherine faisait

que le jeune comte ne pouvait se passer de sa présence, et il éprouvait une grande douceur à recevoir ses attentions et ses services.

Bientôt il finit par le prendre pour son confident, et quand il avait quelque peine secrète il l'appelait, et le jeune homme lui donnait des consolations toujours sages et marquées au coin d'une amitié si vive, que le jeune comte n'hésitait pas à le traiter comme un égal.

La comtesse marcha de peine en peine depuis le moment où Justin entra chez elle.

La vue de ce jeune homme la faisait souffrir, et, malgré son étonnante douceur et l'amour qu'elle avait pour Abel, elle ne put cacher son aversion, ce qui amena des scènes souvent fâcheuses: Abel ayant déclaré qu'il garderait toujours Justin, ce fut un éternel sujet de discorde; et plus la comtesse aimait son mari, plus elle était exigeante et sans ménagement dans ses plaintes.

Il est difficile de marquer les lignes imperceptibles par lesquelles deux époux qui s'aiment arrivent à des moments de froideur dont la multiplicité produit pour l'un ou pour l'autre un sentiment tiède et une réserve insultante pour les premiers temps de leur amour.

Malgré leur amitié mutuelle et l'exaltation qu'Abel avait jadis manifestée pour la fée des Perles, le comte et la comtesse d'Osterwald n'arrivèrent que trop tôt à ce point de tendresse conjugale qui sans doute est marqué sur la carte du pays du Tendre, et qui porte un nom que beaucoup de ménages connaissent.

Cependant on doit rendre justice à Jenny en disant qu'elle aimait toujours Abel avec la même ardeur que lorsqu'elle venait le visiter dans la chaumière du chimiste; mais les circonstances lui donnèrent d'abord l'apparence d'un changement dans sa conduite, ainsi que le chapitre suivant le fera voir.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Un rival

La comtesse donnait très souvent des concerts où les meilleurs artistes se faisaient une gloire de paraître.

Avant son mariage avec Abel, un jeune officier italien, banni des Etats du roi de Sardaigne par une condamnation politique, avait été attiré à ces réunions par la grande réputation de beauté de la duchesse de Sommerset.

La première fois qu'il la vit, il en tomba éperdument amoureux; mais alors il y avait une telle distance entre elle et lui, qu'il se réduisit au silence et se contenta de l'adorer de loin comme une espèce de dignité que l'on ose approcher. Lorsque la duchesse se retira dans son château et vécut dans une retraite absolue, il perdit l'espérance de la revoir et partit pour la Suisse, d'où il put exercer une grande influence sur ses adhérents et fomenter de loin les troubles qui éclatèrent depuis dans le Piémont!

Au retour de Mme d'Osterwald, sa célébrité s'était tellement accrue, qu'il crut pouvoir désormais réussir auprès de la belle duchesse lorsqu'il reparaîtrait entouré de tant de gloire.

La duchesse s'était très bien aperçue de la profonde passion qu'elle avait allumée dans le cœur du jeune officier, et elle en avait souvent plaisanté avec la marquise de Stainville.

Quelques mois après l'union de la duchesse avec le comte d'Osterwald, on annonça la prochaine arrivée du célèbre comte Tambroni à Paris.

Cette nouvelle se répandit rapidement, et mainte belle dame en parlait avec un feu qui faisait pressentir que l'heureux exilé n'avait qu'à paraître pour exploiter son infortune.

Paris n'est-il pas la patrie de tous les gens qui n'en ont point? Tambroni était assez bien de taille, et avait pour lui cette physionomie spirituelle, vive et animée qui distingue les hommes à talents; sa tête était forte, embellie d'une chevelure du Midi, de ces forêts de cheveux noirs, bouclés et ondoyants; enfin, sa conversation se ressentait de son caractère, elle était brillante, animée, étincelante d'esprit.

La première maison où il voulut être reçu, en dépit d'une foule d'autres, fut celle de Mme de Stainville, et il déclara à la vive et spirituelle marquise qu'il ne revenait que pour la duchesse de Sommerset.

Mme de Stainville lui apprit que son amie avait fait un mariage d'inclination. Tambroni voulut d'abord s'en retourner sans la revoir, car il l'aimait avec une telle ardeur, qu'en la sachant heureuse il éprouvait une espèce de satisfaction cruelle.

La marquise le retint, et lorsqu'elle apprit à Jenny que l'illustre proscrit avait abandonné les intérêts de sa gloire pour l'amour d'elle, la comtesse éprouva

un mouvement de vanité et de contentement qui n'échappa point à l'œil observateur de la marquise.

Mme d'Osterwald annonça un grand concert, et fit, par son amie, prier Tambroni d'y venir. La fête fut superbe, aucun des invités ne manqua, et Jenny éprouva une des plus grandes révolutions que puisse subir le cœur d'une femme aimante.

En effet, Tambroni réunissait sur lui tous les regards: rang, fortune, honneurs, beauté, tout disparaissait devant l'intérêt de curiosité qu'il exploitait avec adresse et que ses talents variés changeaient facilement en admiration.

Jenny, à l'aspect de Tambroni, ne pouvait douter qu'elle ne régnât sur son âme comme il régnait lui-même à Turin; elle regardait tour à tour Abel et Tambroni: son mari faisait tressaillir tout son être, elle l'aimait, et cependant le triomphe de cet homme qui l'adorait éveillait en elle de si vives sensations d'amour-propre et d'orgueil, qu'elle se sentait enivrée.

— Il faut avouer, ma chère, lui disait son amie, qu'un homme tel que Tambroni est tout autre que ton Abel! Dieu! si j'étais libre, rien ne m'empêcherait d'être l'esclave d'un homme comme celui-là. C'est alors que je comprendrais ta doctrine d'amour; mais aimer cet homme, c'est être la compagne du soleil.

— Oui, répondit Jenny; mais vois aussi avec quelle naïveté, avec quelle franchise le comte lui rend justice, avec quel feu il le loue, et comme il s'attache à son char avec bonne grâce! il semble déployer toute son âme de tendresse et de bonté sur son rival.

— Eh! quel est le jeune homme de vingt-deux ans, répliquait la marquise, qui ne s'enthousiasmerait de Tambroni? quel est l'écolier sortant du collège qui n'est pas comme Abel, joli comme une femme, la figure fraîche, les yeux brillants, et l'âme susceptible de toutes les impressions tendres, ouverte à tous les amours? et comment oses-tu comparer l'éclat du soleil à celui d'une fleur des champs?...

En prononçant ces derniers mots, un fin sourire leur donna un air d'épigramme pour Abel.

A cet instant, Tambroni se mit au piano et chanta une romance qui fit la plus grande impression sur l'assemblée.

C'était un sujet de Schiller, dont voici la ballade en peu de mots: « Un jeune chevalier aimait une demoiselle, et lui dit:

» — Voulez-vous m'aimer? la terre sera pour moi le ciel!...

» La demoiselle lui donna de l'espoir; il part pour la Terre sainte, et, pendant qu'il combat, elle prend le voile. Il revient et la respecte; il la chante, et les échos du monastère redirent ses chansons de mélancolie: un jour il expira, les yeux tournés vers la cellule de celle qu'il adorait. Voilà tout ce que l'on sut de son amour... »

En entendant cette romance, il était impossible à l'être le plus impassible de n'être pas attendri.

Tambroni, en chantant, ne cessa pas de regarder les deux amies, et, en finissant, le feu qui sortait de ses yeux brilla à travers quelques larmes qui roulèrent le long de ses joues.

— Ah! s'il m'aimait, dit la marquise à son mari, je te conseillerais de m'enfermer dans une tour d'airain et de mettre des lits de mousse tout autour pour m'empêcher de me casser les jambes en sautant par les fenêtres!...

Abel était à côté de sa femme; il compara cette fête à son mariage, et une idée triste l'assaillit en voyant que Tambroni le remplaçait...

Le jeune comte fut tendre auprès de Jenny; mais elle fut pensive, ne fit aucune attention à lui et n'eut d'yeux que pour le célèbre Italien.

Alors Abel tourna sa vue sur l'assemblée comme pour invoquer machinalement quelque protecteur, et, à la porte, il aperçut Justin plus beau que jamais.

Le pauvre jeune homme ne voyait que son maître, il se tenait respectueusement debout, et, s'appuyant la tête sur la muraille, il suivait le comte des yeux, comme un pauvre chien qui, couché sur la terre, lève la tête au moindre bruit que fait son maître et semble ne faire qu'un avec lui.

Le comte sortit et l'appela.

— Eh bien! Justin, voici un homme qui a bien du talent; il a dû te causer bien du plaisir?

— Non, monseigneur? j'ai vu avec bien plus de joie que vous étiez le plus beau de cette assemblée.

Abel tressaillit.

« Pauvre Catherine! se disait-il, c'est ainsi qu'elle aurait parlé... »

Il regarda Justin en souriant; alors Justin s'éloigna, car il pâlissait quand son maître lui souriait.

Abel le suivit et lui dit:

— Justin, sortons; je suis fatigué de cette soirée.

La comtesse ne s'aperçut pas de l'absence de son mari.

— Vous êtes triste, lui dit Justin quand il fut rentré dans son appartement; voulez-vous que je vous amuse par quelque récit, ainsi que je le fais quelquefois? j'ai remarqué que cela vous plaisait.

— Voyons, répondit le comte avec indifférence.

— Monseigneur, dit-il, c'est l'histoire d'une jeune fille amoureuse.

— Vit-elle encore? demanda-t-il avec vivacité.

— Elle n'est plus, répondit Justin; elle a disparu de la terre sans obtenir une seule larme, et tout son bonheur consiste à voltiger autour de celui qu'elle adora; elle plane sur sa tête; ce fut une vierge tendre qui, un matin de printemps, sourit à un chef-d'œuvre de la nature, le porte dans son cœur et n'aime que lui. Il fut indifférent, ne s'aperçut pas de cet amour profond, et brisa ce cœur aimant par des coups répétés qui l'entraînèrent vers la tombe. Jusqu'à son dernier moment elle l'a salué et béni. Personne qu'elle-même n'a connu l'amour qu'elle avait dans le cœur; un jour elle osa dire à celui qu'elle adorait:

» — Je t'aime!...

— Eh bien? s'écria vivement le jeune comte.

— Eh bien, monseigneur, il lui a dit froidement:

» — Tâche d'être heureuse sans moi...

» Alors elle fut heureuse sans lui.

— Comment? demanda le comte.

— Monseigneur, elle le voit sans cesse du haut du ciel, elle tâche de jeter à pleines mains les fleurs

sur la route qu'il parcourt: elle arrache les épines des roses...

— Justin! s'écria Abel, j'aime mieux ton histoire que la brillante musique de mes soirées... Mais ton histoire est faite à plaisir...

— Non, monseigneur; si vous voulez que je continue, vous verrez...

— Non, cesse; elle m'émeut trop fortement.

Justin se tut avec cette soumission qui plaît tant; il regarda son maître avec complaisance et intérêt, car en ce moment la figure d'Abel exprimait le chagrin.

— Si c'était vous qu'elle eût aimé, dit Justin en tremblant, j'imagine qu'elle n'aurait pas été si malheureuse?... Répondez, monseigneur.

— Oui, répondit Abel, et je désire que mon hommage franchisse la sphère terrestre et la console aux cieux.

En prononçant cette phrase, Abel pensait acquitter sa dette avec Catherine.

— Eh bien! monseigneur, si votre âme envoie un gage d'amour aux cieux, n'en donneriez-vous pas un sur la terre? Me voici à vos genoux, déposez sur mon front un baiser d'amour, et l'esprit de l'infortunée tressaillera de joie; je la connais, et ma prière du soir lui dira de porter ce baiser vers le trône du Dieu des repentirs.

— Justin, êtes-vous fou?

Et cependant Abel ne put se défendre d'embrasser cet aimable jeune homme.

Justin chancela lorsque les lèvres d'Abel effleu-

rèrent son front, et il parut sur le point de s'évanouir.

En ce moment Tambroni se retirait du salon de la comtesse sans avoir adressé à Jenny un seul mot; il s'était contenté de la contempler à la dérobée. La jeune comtesse fut en quelque sorte piquée de cet espèce de dédain, et, s'il eût été possible de lire dans l'âme de Jenny, on aurait peut-être trouvé quelque commencement d'amour dans ce dépit.

Elle revint trouver Abel, et, le voyant très ému avec Justin, elle parut mécontente de la coïncidence de sentiments qui apparaissait sur leurs figures.

Le comte s'aperçut que les temps étaient bien changés, à l'espèce d'aigreur et de sécheresse qui régna dans les manières et dans la conversation de Jenny.

De jour en jour le jeune Abel se déplut dans le tourbillon du monde, et parfois il regretta le bonheur de sa jeunesse; le souvenir des préceptes de son père et l'exemple qu'il lui avait légué en finissant ses jours loin du monde et à côté d'une jeune paysanne ignorante fructifiaient dans son âme, et il les commentait souvent.

« Catherine, se disait-il, aurait passé sa vie avec moi dans cette chaumière; elle aurait toujours été la même, nous aurions été heureux loin des villes; mais elle est morte, et... morte pour moi! Qu'a-t-on besoin de science pour être heureux? je pâlis sur les livres, tandis que Brunck, l'helléniste, a brûlé tous les siens en ordonnant qu'on ne lui en parlât jamais. »

Alors, un matin que ces idées avaient germé dans son âme et produit une longue méditation à la suite de laquelle il avait été amené à conclure que l'existence telle que son père la conçût était la seule où l'homme fût heureux, il s'avisa, à la fin du déjeuner, de proposer à la comtesse de venir vivre dans la chaumière bâtie par son père, et d'abandonner le monde et ses pompes.

La jeune comtesse aurait, certes, été capable de ce sacrifice dans les premiers temps de sa passion pour Abel; mais, en ce moment, la société avait pour elle un attrait invincible; tout ce qui lui rendit Abel séduisant avait disparu, et l'amour de Tambroni lui apportait au contraire une moisson de louanges délicates et un immense trésor de plaisirs purs et chastes.

Cependant elle n'avait nullement envie de trahir son mari, qu'elle adorait, mais elle ne voulait pas non plus lui sacrifier la volupté si charmante de se sentir idolâtrée par un homme aussi célèbre que Tambroni.

Elle ressemblait parfaitement à cette jeune fille descendue chez les morts, et qui, parcourant les bords du Léthé, dont l'onde fait tout oublier, voulait y tremper son pied délicat et non y périr; ou encore comme Eve, qui, avant de manger la pomme, ne voulut que la sentir, la voir, l'effleurer.

C'est ce qui explique le refus positif par lequel elle répondit à la proposition d'Abel.

Ce dernier lui reprocha tendrement la diminution de son amour; la comtesse lui répliqua que jadis il n'aurait pas hasardé de la contrarier; mais, tout en mettant beaucoup d'esprit et de tendresse l'un et l'autre dans cette dispute, il leur était bien facile de s'apercevoir que le premier amour avait perdu ses

ailes, et cette discussion se termina par cette phrase d'Abel:

— Catherine ne m'aurait jamais rien refusé...

Justin entrait à ce moment, et jamais il ne montra un visage plus riant et plus épanoui; l'esprit et l'âme de Catherine semblaient être en lui et avoir entendu cette phrase, car Justin rougissait comme aurait rougi Catherine.

On sent que, par la pente naturelle imprimée à l'esprit humain, pente qui a pris cours depuis la première défense faite à l'homme, Abel trouva la vie du monde mille fois plus insipide depuis qu'il eut en tête l'idée d'un bonheur plus parfait aux champs, loin du rire moqueur de ceux qui avaient plus d'instruction que lui sans avoir sa belle âme; bientôt il finit par être blasé sur tout, et tomba dans une profonde mélancolie.

Il fuyait les bals et les fêtes, les spectacles et toute la société, et souvent le comte Osterwald était au fond de son appartement tandis que sa femme présidait aux amusements d'une brillante assemblée où Tambroni paraissait dans tout l'éclat de sa gloire. Alors Abel ressemblait au roi Charles VI, que la petite reine Odette de Champdivers consolait tandis qu'Isabeau de Bavière dansait avec le duc d'Orléans dans le palais où souffrait son mari.

En effet, Justin, prévenant et affectueux comme une femme, déployait une amitié qui saisissait toutes les avenues du cœur d'Abel; et, pendant les accès d'humeur du jeune comte, alors qu'il était morose et paraissait haïr les hommes, Justin, comme David à

Saül, venait prodiguer à Abel toute la richesse des consolations, et souvent, par ses caresses, attirait un sourire sur les lèvres de son maître.

Cependant la jeune comtesse ne négligeait rien de son côté pour tirer Abel de sa misanthropie, et, une chose qui consolait le comte, c'était de trouver toujours le même amour chez sa tendre fée; cette tendresse était sa planche de salut, et il semblait à chaque instant se sauver sur le cœur de la seule femme qui lui restât dans le monde des deux qui lui avaient présenté la coupe gracieuse des premières amours; cette croyance qu'il n'y avait pas d'homme au monde qui pût lui ravir son trésor, et qu'il régnait en souverain dans l'âme de Jenny, lui était si douce, qu'une preuve du contraire, et même l'apparence, auraient suffi pour troubler à jamais son bonheur et sa raison peut-être.

Souvent la comtesse, en recevant les marques de son amour, avait des moments d'attendrissement, et jouissait de n'avoir d'autre rivale que l'ombre de Catherine qui semblait errer autour d'Abel.

CHAPITRE VINGTIÈME

Le chimiste avait raison

CONCLUSION

Aux environs de Leith, en Ecosse, est une chaumière située sur les bords d'un ruisseau; des peupliers ombragent la chaumière et bordent les rives du ruisseau.

Au commencement de l'automne de 181., les habitants de ce village voyaient une jeune fille parfaitement belle conduire les pas d'un jeune homme avec toute l'attention de l'amour, avec tout son dévouement.

Ils marchaient ensemble en faisant retentir les feuilles séchées qui tombaient des arbres.

La jeune fille regardait au loin pour s'assurer qu'aucun objet proscrit n'offenserait la vue du malheureux auquel elle s'était dévouée.

Si, par hasard, le jeune homme aux cheveux épars, à la démarche hasardée, aux yeux hagards, lui échappait pour gravir les rochers, se suspendre aux arbres, ou courir du côté du ruisseau défendu, elle avait une telle ardeur à le devancer, qu'elle l'atteignait, lui parlait de sa douce voix, et le ramenait paisible et calmé sur un banc de gazon.

S'il était silencieux, elle imitait ce silence et le caressait doucement, le flattait, et passait ses mains dans sa longue chevelure noire, qu'il laissait croître.

Parlait-il; elle l'écoutait avec une soumission respectueuse, et trouvait un triste et sauvage plaisir à entendre les accents de cette voix chérie, quoiqu'elle rendît des sons dénués de sens et qu'elle ne peignît aucune pensée.

C'étaient les accords errants d'un orgue dont une main enfantine parcourt le clavier mobile.

Elle épiait ses regards et croyait à chaque instant que la tranquillité dont elle entourait l'infortuné leur rendrait cette expression primitive, cette lucidité de tendresse et d'amour, cette pureté qu'elle adorait.

Elle était belle, et l'on voyait que son jeune compagnon avait été comme elle, car ses yeux noirs étaient grands, sa figure d'une belle forme, ses manières distinguées; mais le chagrin n'avait laissé de tout cela que des vestiges.

Le malheureux voyait le ciel avec indifférence, il recevait avec indifférence les soins de son amie, et avec indifférence il regardait le doux visage de cet ange d'amour.

Elle était belle cependant.

A leur retour à la chaumière, ils trouvaient un repas frugal préparé par un vieillard centenaire qui n'avait guère plus de sens que son jeune maître.

Il fallait qu'il rassemblât toute la somme de ses idées pour arroser le jardin qui leur fournissait les mets de leur table champêtre; à peine avait-il la force de bêcher la terre, de recueillir les graines et de les

semer: il parlait tout seul comme si sa tête eût été dérangée.

— Je finis ma vie comme je l'ai commencée, disait-il; je crains Dieu, j'aime mon maître et j'arrose mon jardin. Je n'ai jamais eu de trésors: ceux qui en ont possédé et qui ont mon âge n'ont rien de plus que moi...

Il aidait la jeune fille à asseoir son maître à la table, et, lorsque le jeune homme devenait furieux, ils unissaient leurs forces pour le retenir et l'empêcher d'attenter à ses jours.

Quand ces accès commençaient, la jeune fille pleurait, et souvent ses larmes et ses caresses prévenaient les convulsions de l'être qu'elle soignait et qui ne lui avait jamais causé que de la douleur.

Elle ne cessait de l'aimer, car il était bon.

Quelquefois elle essayait de lui parler raison, et elle lui disait:

— Regardez-moi, je n'ai plus noirci mes cheveux pour les rendre méconnaissables; de même que mon cœur, ils n'ont pas changé; mes yeux respirent la même tendresse: je ne grasseye plus, je suis toujours Catherine.

— Catherine! répétait Abel machinalement et avec la même intonation, Catherine!...

Quelquefois il changeait de ton, redisait ce nom avec mille inflexions de voix différentes, comme si tour à tour il se moquait ou la plaignait, ou l'appelait, etc.

La pauvre fille, pour obtenir quelque lueur de raison de celui qu'elle adorait toujours, lui présentait

le collier noir qu'elle conservait avec reconnaissance.

L'infortuné le prenait, le tournait entre ses doigts, le baisait, lui faisait l'accueil par lequel on témoigne sa joie à un ami, souvent le rendait en se taisant, souvent pleurait, et quelquefois disait:

— Elle est morte!

— Non, répondit Catherine, elle n'est pas morte; elle a voulu te persuader, pour que tu ne craignisses pas d'accueillir Justin et de le garder près de toi. Son fiancé a renoncé à elle, quoiqu'il l'aimât passionnément. Elle a été longtemps malade, mais elle vit, elle t'aime toujours!...

Il répétait:

— Elle est morte!...

Le bon vieillard venait se placer devant lui et tâchait d'en être reconnu; il lui disait:

— Je suis Caliban!...

Pour toute réponse, Abel hochait la tête, et quelquefois pleurait sans mot dire.

En vain Catherine désirait-elle avoir des renseignements sur la catastrophe qui avait plongé son tendre ami dans un état aussi désespérant, il lui était interdit de le tenter, car c'était alors que le jeune comte tombait en d'horribles crises.

Alors, dans ses accès de terreur, les mots entrecoupés, les demi-confidences qu'il faisait, donnaient des lumières sur ces événements; mais Catherine avait toujours calmé jusque-là ces accès, préférant le repos d'Abel à tous les détails qu'elle ignorait.

C'est ainsi que, par degrés, elle avait appris tout ce qu'il fallait éviter avec soin. Prononcer le nom de



Catherine! répétait Abel machinalement et avec la même intonation

Tambroni, de fée des Perles, de comtesse de Sommerset, suffisait pour lui donner une crise.

Mais le hasard voulut que Catherine apprît tout.

Un soir Abel était calme; le pauvre jeune homme au front soucieux, au visage décoloré, maigre et hâve, s'appuyait sur sa compagne, qu'il commençait à connaître de la connaissance qu'a l'enfant pour sa nourrice, qu'il pressent plutôt qu'il ne la voit: Abel s'appuyait sur le bras de Catherine, et tous deux marchaient sur la rive aux peupliers sans que le jeune homme jetât sur l'eau de ces regards qui faisaient trembler son amie.

Le soleil se couchait et répandait sur les rochers des teintes d'or foncé: toute la nature était tranquille.

Catherine venait d'asseoir l'infortuné sur un banc de gazon qu'elle avait construit elle-même.

Elle entourait de son châle la tête du malade, afin que la fraîcheur du soir n'influât pas sur ses idées; enfin elle espérait un retour de raison, car depuis deux jours Abel paraissait revivre.

Tout à coup, dans le lointain, l'on entendit les sons d'un hautbois: Abel écoute; son œil s'anime, et il remue ses cheveux comme un lion qui veut combattre.

Le hautbois paraissait s'approcher, et le malheureux reconnut la célèbre romance que Tambroni chanta la première fois qu'il vint chez Mme d'Osterwald.

La fureur d'Abel grandit comme le point noir que les navigateurs redoutent avec tant de raison, puisqu'il finit par exciter une horrible tempête.

Abel commença par s'écrier:

— Justin! Justin!...

Sa voix devint rauque et sa respiration embarrassée.

— Entendez-vous cet air? il l'a composé pour elle!... On se plaignait que ce noble génie oubliât les soins de sa gloire depuis qu'il habitait Paris; une passion invincible le dominait. M'entends-tu, Justin?...

Alors il saisit la main de la pauvre Catherine tremblante, et il la serra violemment.

A ce moment, le hautbois recommença l'air, et Abel emmena Catherine vers un rocher, en lui disant:

— Justin, juge de mon malheur! je lui dois la vie, à cet homme; je l'ai provoqué; mon ignorance de l'escrime et le juste ressentiment d'une injure que la mort seule pouvait laver me firent choisir le plus meurtrier de tous les duels: un pistolet seul fut chargé, le hasard le fit tomber entre ses mains, on nous plaça à deux pas l'un de l'autre; nous devions tirer en même temps, mon adversaire me laissa tirer seul, puis, déchargeant son arme sur un arbrisseau qu'il brisa:

» — Monsieur le comte, me dit-il, injustement soupçonné par vous, je suis heureux de vous laisser la vie; croyez bien que, si j'étais coupable, je serais trop heureux pour exposer mes jours sans les défendre.

» Tu vois, lui dit-il, que mon malheur est sans ressource. Il a fui avec elle. Oh! je veux les chercher non pas pour la revoir, mais pour l'immoler à ma rage, pour les frapper tous les deux.

Abel s'arrêta; il descendit la colline lentement

après ce paroxysme qui l'avait couvert d'une sueur froide, croisa ses bras, s'assit sur un tertre et resta longtemps plongé dans une sombre méditation.

Tout à coup il se roula par terre en poussant des cris inarticulés.

Catherine appela les paysans, on se rendit maître de lui, et on le transporta à la chaumière.

Depuis ce moment, Catherine fit veiller aux environs pour que jamais aucune musique ne pût parvenir aux oreilles d'Abel.

Ce fut un matin de printemps, quand la nature semblait renaître, que cette fête du cœur fut célébrée par leurs âmes avec la rapidité de l'éclair.

Catherine et Caliban avaient ramené Abel à son insu dans la chaumière de son père: l'ordre qui y régnait jadis y avait été rétabli; Catherine, assise dans le vieux fauteuil vermoulu, tenait la tête d'Abel entre ses mains, et parfois elle l'appuyait sur son sein.

Caliban les regardait et faisait des vœux pour que l'infortuné, après avoir retrouvé le calme, retrouvât enfin le bonheur.

Tout à coup Abel, dont les yeux seuls témoignaient depuis quelques jours du retour de sa raison, regarde fixement Catherine, et la contemple attentivement; enfin, il s'écrie:

— C'est Catherine!...

Un long baiser suivit ce mot, qui, pour Catherine, renfermait toutes les joies de la terre.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE DES 37 VOLUMES DE LA « COMÉDIE HUMAINE » ET AUTRES ŒUVRES DE BALZAC

Théâtre

Romans de jeunesse

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'Eric Tschumi
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève

Imprimé en Suisse